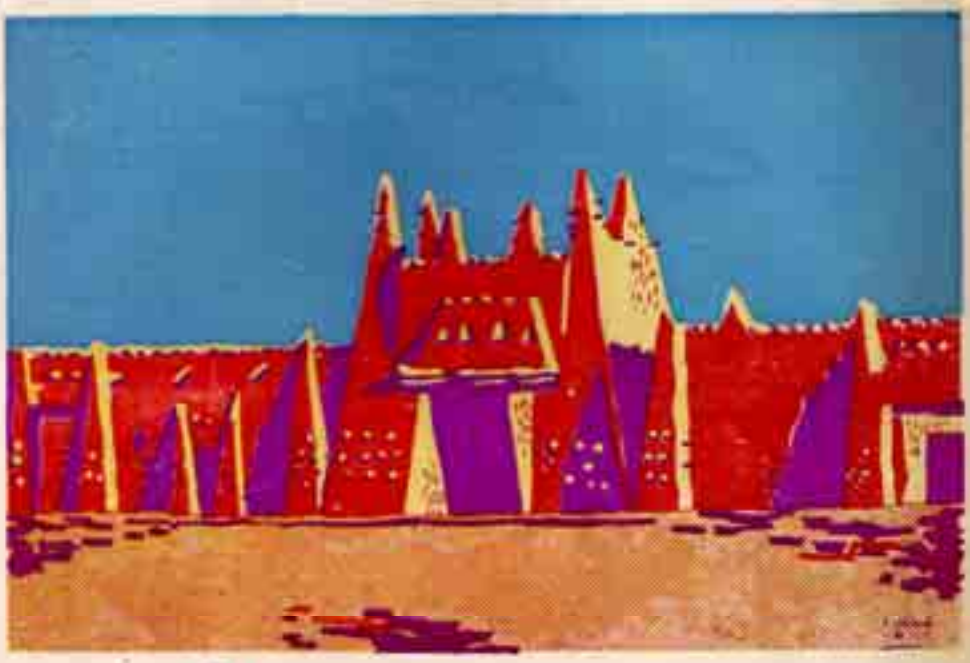
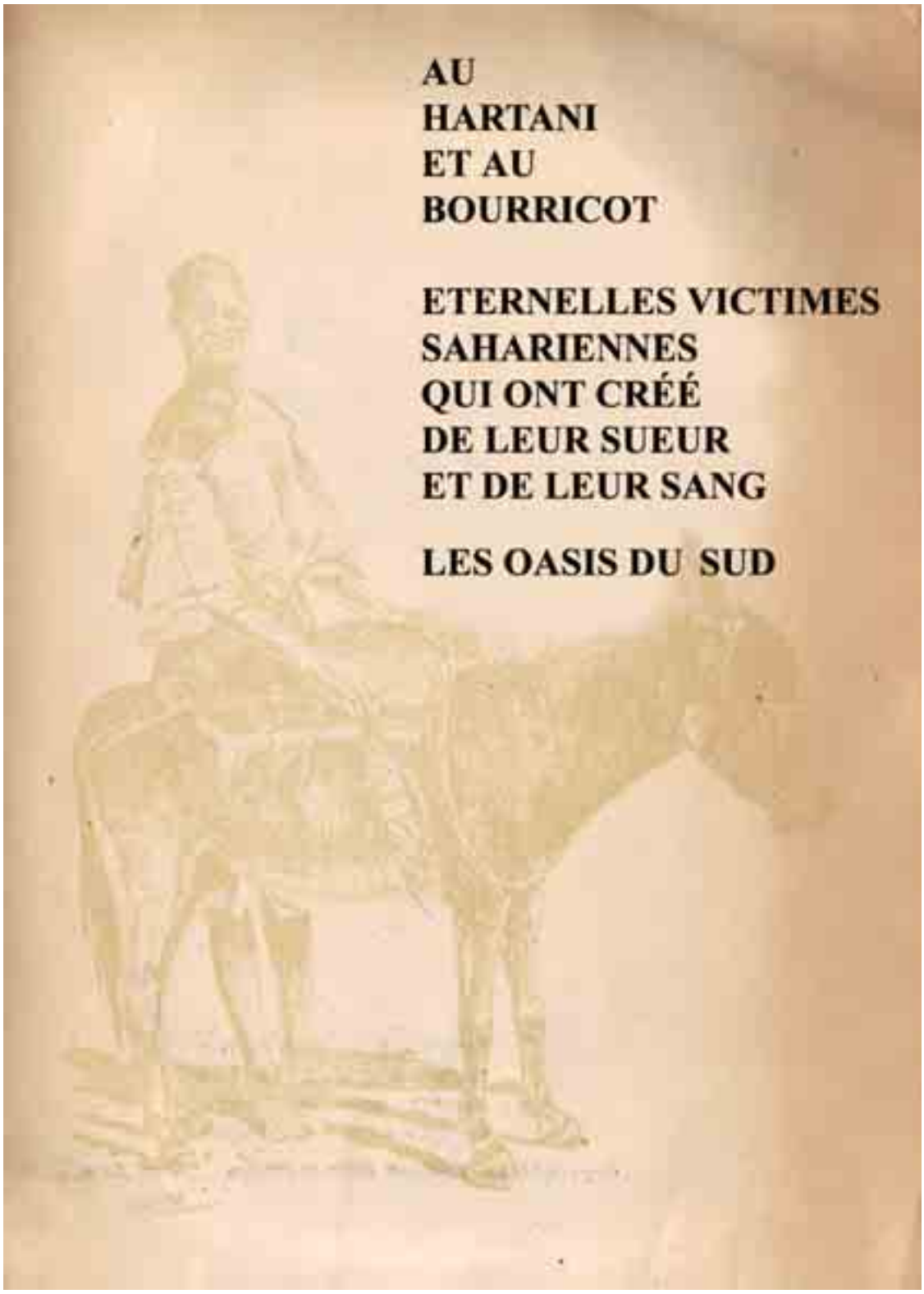


L'OASIS ROUGE

IMPRESSIONS SAHARIENNES



AU
HARTANI
ET AU
BOURRICOT

ETERNELLES VICTIMES
SAHARIENNES
QUI ONT CRÉÉ
DE LEUR SUEUR
ET DE LEUR SANG

LES OASIS DU SUD

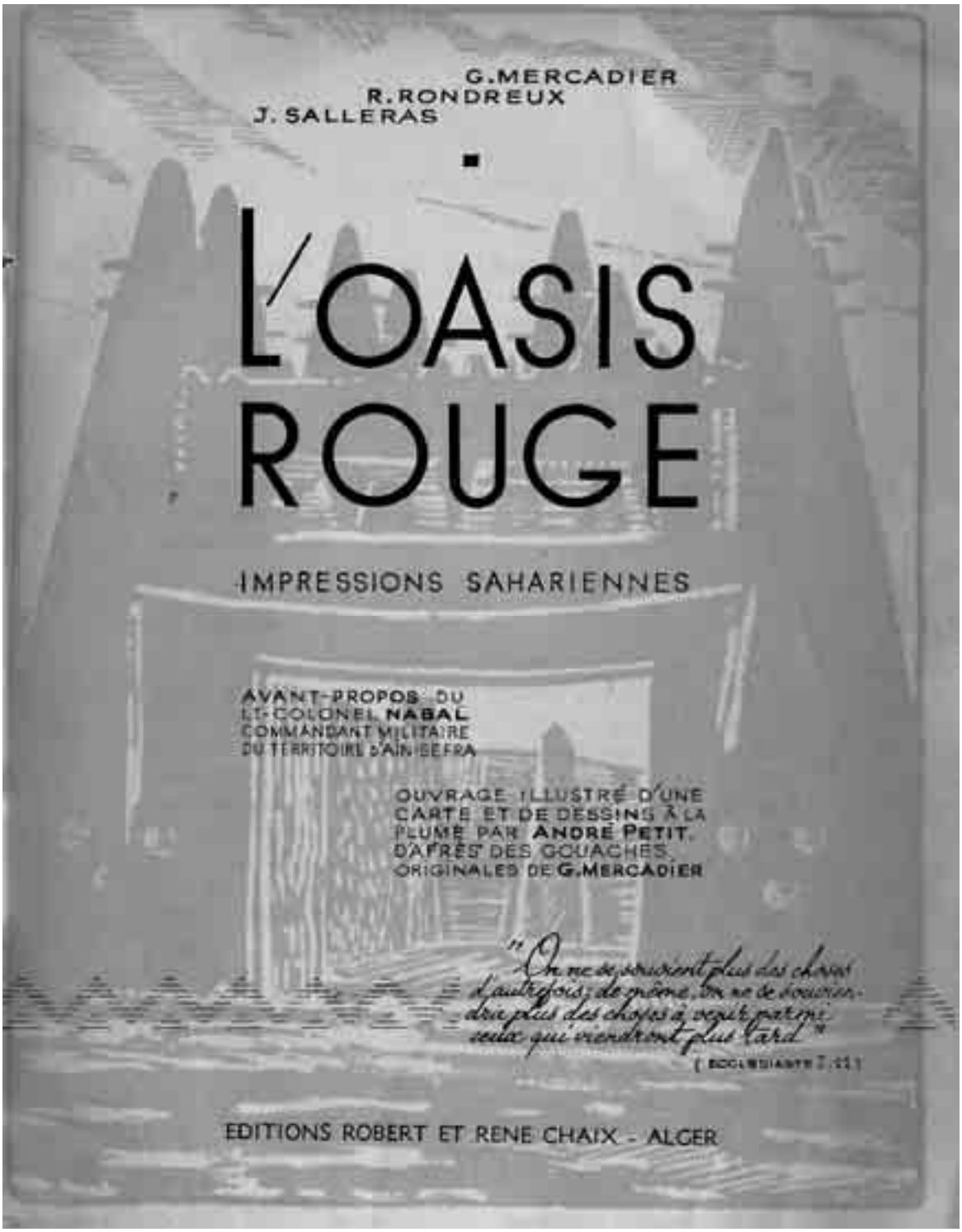

G.MERCADIER
R.RONDREUX
J. SALLERAS
L'OASIS ROUGE
IMPRESSIONS SAHARIENNES
AVANT-PROPOS DU LT-COLONEL NABAL COMMANDANT MILITAIRE DU TERRITOIRE D'AIN-SEFRA
OUVRAGE ILLUSTRÉ D'UNE CARTE ET DE DESSINS À LA PLUME PAR ANDRÉ PETIT, D'APRÈS DES GOUACHES ORIGINALES DE G.MERCADIER
"On ne se souvient plus des choses d'autrefois; de même on ne se souviendra plus des choses à venir parmi celles qui viendront plus tard"
EDITIONS ROBERT ET RENE CHAIX - ALGER

Table des matières

AVANT-PROPOS 5
EN MANIERE D'INTRODUCTION ET DE JUSTIFICATION 6
PREMIERE PARTIE 8
TITRE PREMIER : LA HUITIEME MERVEILLE DU MONDE 9
TITRE SECOND : EXAMEN DE LA CARTE - UN PEU DE GEOLOGIE 13
TITRE TROISIÈME : ECONOMIE LOCALE - STANDARD DE VIE 21
TITRE QUATRIÈME : LE GOURARA ET LA PAIX FRANÇAISE 26
DEUXIEME PARTIE 34
TITRE PREMIER : UNE FETE INDIGENE 35
TITRE SECOND : PROMENADE DANS LE KSAR 38
TITRE TROISIÈME : POPULATION 45
TITRE QUATRIÈME : MOEURS ET COUTUMES 49
TROISIÈME PARTIE 66
TITRE PREMIER : LA MEDECINE FRANÇAISE A TIMIMOUN 67
TITRE SECOND : L'INFIRMERIE INDIGENE 71
TITRE TROISIEME : L'ALIMENTATION 75
TITRE QUATRIÈME : LE CLIMAT 79
TITRE CINQUIÈME : LES EPIDEMIES AU GOURARA 84
TITRE SIXIÉME : LA MEDECINE INDIGENE A TIMIMOUN 89
L'accouchement 90
Pratiques indigènes 91
Appareil respiratoire 94
Appareil digestif 94
Appareil génito-urinaire 95
Appareil des sens 96
Maladies ou atteintes de la peau 97
Affection des membres 98
Médecine de la douleur 98
Affections générales ou diverses 99
EN MANIERE DE CONCLUSION 102
BIBLIOGRAPHIE 104
BIBLIOGRAPHIE DE LA PREMIERE PARTIE 104
BIBLIOGRAPHIE DE LA DEUXIEME PARTIE 105
BIBLIOGRAPHIE DE LA TROISIEME PARTIE 105

AVANT-PROPOS

Des raisons militaires en même temps qu'administratives font que mon rôle est de suivre avec une sollicitude critique et lointaine (700 kilomètres par la piste entre Béchar et Timimoun) les destinées du Gourara. Ajouterai-je que mon attention est par surcroît affectueuse ce qui vous sera expliqué par les beautés du pays et la douceur de ses habitants dont vous aurez une idée après la lecture de l'ouvrage et aussi par la personnalité des trois jeunes gens qui sont les auteurs de cette étude et qui dans ce groupe d'Oasis Sahariennes remplissent toutes les fonctions, réunissent toutes les responsabilités ?

Les voici

Le lieutenant Mercadier est chef de poste, c'est aussi un sage dont la tête n'a pas été tournée par ses pouvoirs qui sont immenses. Sa carrière d'officier saharien a commencé, comme il convient, par le commandement d'un peloton méhariste. Il connaît le Hoggar, le Sahara central, il a même conduit ses méharistes à la poursuite des Fellagas du Sud Tunisien soulevés par les agents de Rommel. Dans ce poste de Timimoun il est le maître après Dieu. C'est lui qui nourrit, qui habille et qui fait travailler, cette dernière tâche étant sans doute la plus difficile. Tous les gens l'aiment, ses chefs aussi.

Salléras est le stagiaire des Affaires musulmanes, ce nom sans grâce de stagiaire. indique assez qu'il s'agit d'un tout jeune homme. Et pourtant c'est à lui qu'il appartient de voir clair dans les affaires les plus embrouillées, d'écouter patiemment un discours de dix minutes pour en extraire dix mots de vérité, d'arbitrer des différends les plus singuliers. Il fait tout cela avec une compétence et une conscience absolues et en est récompensé par une réussite indiscutable.

Je suis bien convaincu que le médecin-capitaine Rondreux n'est pas seulement pour les Gouraris l'homme de la science et du dévouement, il est certainement aussi un grand sorcier. Venant d'un camp où il soignait nos prisonniers, le docteur Rondreux vient d'arriver au Sahara et ses premières interventions ont été des succès. Il n'en faut pas plus pour que la confiance, généralement si lente à se donner, lui soit accordée par tous et qu'il soit appelé à donner ses soins aux femmes même les plus jalousement enfermées. Il faut ajouter que la sympathie rayonne autour du docteur Rondreux et que cela n'est pas indifférent dans les ksours du Gourara.

Je n'ai pas à parler du cadre dans lequel agissent ces trois hommes puisqu'ils vont vous le présenter, je vous dis simplement « Allez voir Timimoun ».

LIEUTENANT-COLONEL NABAL.

EN MANIERE D'INTRODUCTION ET DE JUSTIFICATION

Le travail que nous avons l'honneur de présenter a été écrit en collaboration par les trois officiers que le hasard des mutations a réunis à Timimoun
- Le Chef de poste,
- Le Médecin-chef de l'Assistance médicale indigène,
- L'Officier des Affaires militaires musulmanes.

A l'origine, il ne devait pas être publié. Il constituait un recueil des connaissances, des faits et de l'expérience qu'ils avaient pu acquérir dans l'exercice journalier de leurs fonctions respectives. Chacun devait profiter de l'apport personnel de ses deux camarades pour se créer une vue homogène, aussi bien géographique qu'économique, historique et ethnographique, du district saharien où ils avaient été appelés à vivre et à travailler en commun.

Ses auteurs ont pensé ensuite que la synthèse de leur documentation pourrait intéresser le public. Aussi ont-ils décidé de lui offrir cet ensemble composé avec un souci tout militaire d'exactitude et de vérité.

Puisse ce modeste ouvrage, malgré toutes ses imperfections, apporter une contribution à l'étude plus approfondie des Oasis Sahariennes.

TIMIMOUN, mai-juillet 1945.

MARCHÉ AUX ESCLAVES — TIMIMOUN

PREMIERE PARTIE

(Chef de poste)
TOURISME.
GÉOLOGIE.
AGRICULTURE.
ÉCONOMIE LOCALE.
LE GOURARA ET LA PAIX FRANÇAISE.
HISTORIQUE DE LA CONQUÊTE.
POLITIQUE ET AVENIR

TITRE PREMIER : LA HUITIEME MERVEILLE DU MONDE

TIMIMOUN LA ROUGE

Sa sebkha - Ses falaises - Son Erg Ses jardins.

En plein coeur du Sahara, par 29° 15'29"62 de latitude nord et 0°13'48"76 de longitude E.G., existe une petite ville toute rouge, posée sur l'un des derniers gradins septentrionaux du plateau aride du Tadmaït. Elle domine une immense sebkha limitée vers le Nord par les dernières dunes du Grand Erg Occidental.

C'est Timimoun.

Timimoun, capitale du Gourara, vaste territoire de 1.025.000 hectares de superficie, avec 36.000 habitants et près de 800.000 palmiers répartis en une infinité d'oasis, qui se nichent à qui mieux mieux, soit dans les festons de falaise, au pied du plateau calcaire du Tadmaït, soit dans des cuvettes cachées entre les dunes du Grand Erg Occidental.

Le village moderne de Timimoun, de style curieusement soudanais, dont le revêtement d'argile rouge se couvre au coucher du soleil de tons ocrés et orangés, les plus chauds, les plus invraisemblables qui se puissent imaginer, est en pleine période de développement. Au Nord, le vieux Timimoun, le ksar avec ses kasbahs, construit sur le grès tendre, s'étale en pente douce vers la palmeraie. Ruelles étroites, tortueuses, taillées par endroits à même le roc, ruisselets qui serpentent tantôt à ciel ouvert, tantôt dans des canalisations recouvertes de dalles et que sillonne parfois l'éclair argenté d'un poisson, vieux château-fort en ruine à l'ombre duquel se blottit le marché aux esclaves, mosquée trapue, maisons d'argile, ruines, monceaux de ruines, tout cet ensemble forme une vision très nette, très colorée, ravissante. Il faut traverser ce vieux ksar pour accéder à la plus belle, à la plus pittoresque des palmeraies. Cinquante mille palmiers descendent par gradins successifs vers la plaine blanc de lune de la sebkha et s'efforcent de l'envahir, de gagner sur elle. Ces palmiers, les plus verdoyants du Sud oranais, semblent en janvier, février et mars, piqués directement sur un tapis vert tendre constitué d'innombrables petits carrés de céréales en pousse. L'oreille est agréablement surprise par le pépiement des oiseaux et le murmure des ruisselets dévalant en cascades les pentes, emprisonnés dans des canalisations de

pierre ; ils amènent jusqu'au fond des jardins l'eau que les foggaras soutirent au Tadmaït. Il y règne une fraîcheur délicieuse et sous les palmiers, s'épanouissent librement grenadiers, amandiers, abricotiers en fleurs.

Parfois d'une butte en surplomb dans la palmeraie, une trouée dans le vert métallique et bleuté des palmes laisse entrevoir à l'horizon les dernières vagues de dunes roses du Grand Erg qui viennent mourir dans le blanc d'argent de la sebkha. Au Nord-Est, une falaise violette devant laquelle se détachent en ocre carminé les trois pitons d'Hadj Guelman soulignés au Nord, à l'Ouest et à l'Est, par la ligne sombre des palmeraies.

Tout au long de cette falaise, glissant vers la sebkha, on ne voit que bouquets de palmiers dominés par de petits villages nichés au pied d'énormes châteaux-forts tombant en ruines, entourés chacun par des vestiges de murailles de Chine miniatures, déchiquetées de créneaux, flanquées de bastions, de demi-lunes, de blockhauss avancés. Autrefois, cela permettait aux autochtones de se défendre contre les pillards nomades qui trouvaient un asile inviolable dans les dunes du Grand Erg.

- Cela doit être en effet très pittoresque, mais comment va-t-on à Timimoun dont j'entends depuis si longtemps vanter les charmes ?

- On peut y aller d'abord en avion, solution sans intérêt si l'on veut faire du bon tourisme dans cette partie du Sahara. Il existe toutefois un excellent terrain balisé à cinq kilomètres au Sud-Est de Timimoun. Il est enclavé dans l'angle que forment en se rejoignant les pistes venant d'El Goléa et d'Adrar.

Pour le tourisme automobile, il existe trois pistes

L'une, partant d'El Goléa, longue de 390 kilomètres, suit la grande vallée du Meguiden, longe d'assez loin les falaises sombres du Tadmaït, traversant une région riche en pâturages et en excellents points d'eau.
L'autre, de 190 kilomètres, venant d'Adrar, est tracée sur un étage du Tadmaït absolument aride. Elle peut impressionner le néophyte par l'ampleur de son horizon sur un reg sans limite, désespérément plat et brûlant de soleil.

Il reste une troisième piste, dite de Charouine, que je vous conseille comme étant la plus pittoresque. En partant de Béchar, terminus de la voie ferrée, dont le seul mérite est d'être le siège du Commandement militaire du territoire d'Aïn-Sefra, elle emprunte la vallée de la Saoura. Il faut s'arrêter au passage à l'oasis miniature de Taghit, étouffée dans un canyon splendide et surplombée par une énorme dune hors de proportion avec le cadre. Puis, c'est Igli. Enfin, à un coude, surgit la très belle oasis de Béni-Abbès. Plus loin, la piste se coule dans un défilé entre des couches redressées, percées de trouées laissant apercevoir des palmeraies minuscules et d'énormes dunes jaunes. Après Foum-el-Kheneg, la piste de Charouine commence ; piste en terrain varié, d'un pittoresque extrême. On traverse la sebkha de Foggaguira et ses curieuses barrières gréseuses, quelques bras d'erg entre lesquels on se faufile, et voici l'oasis de Charouine perchée sur un promontoire, composée de petits villages fortifiés aux noms barbares : Taourirt, Taguelzi, Tinekrane. La piste coupe ensuite de petits oueds où poussent au hasard de la nature des palmiers rabougris. Ce sont des palmiers-bours.

- Quel est cet éperon rocheux qui ressemble à une proue de navire, là, sur la droite ?
- C'est un immense bloc qui surplombe la petite palmeraie de Béni-Islem. Allons sur ce rocher, nous n'aurons pas perdu notre temps. Pour y accéder, aventurons-nous sur cette crête étroite, toute croulante de pierres éclatées et, brusquement devant nous, apparaît la muraille d'un imprenable fortin. Une brèche, on entre, et soudain un gouffre. A soixante mètres sous nos pieds, semblent jaillir du néant un jardinet avec son bassin d'irrigation qui miroite au soleil, une vaste plaine, des bouquets de palmiers. C'est si délicieusement imprévu, si sauvage, si coloré, si frais, que l'on ne peut s'empêcher d'admirer ce non sens, cette absurdité de la Nature.

Ensuite la piste escalade des mamelons, serpente entre de nombreux affleurements rocheux et joue à éviter les bras d'erg ; puis elle descend dans la sebkha de Timimoun d'où l'on jouit d'un panorama incomparable sur l'immense chapelet d'oasis festonnant le dernier gradin septentrional du Tadmaït. Celui-ci est gravi entre les oasis de Taoursit à droite et BéniMelouk à gauche. La piste, bordée de fortins en ruines, dessine de paresseux méandres, se faufile entre les monticules d'innombrables foggaras et longe les petits villages fortifiés de Béni-Melhal et de Zaouia-Sidi-Belgacem. A hauteur de Béni-Melhal, un cimetière hérissé d'une infinité de poteries indigènes, s'étale paisiblement dans ce chaos. Et c'est encore tout imprégnés de la majesté de ce pittoresque que nous apparaissent au loin les premières teintes de l'Oasis Rouge.

TIMIMOUN
SEBKHA DE
TIMIMOUN
EXTRAIT DE LA CARTE
AU 200.000 DU S.G.A.

TITRE SECOND : EXAMEN DE LA CARTE - UN PEU DE GEOLOGIE

LES FOGGARAS - ARBORICULTURE - AGRICULTURE

Avant d'aller visiter la palmeraie, voulez-vous examiner un instant un croquis de la région ? C'est utile pour se rendre compte de la topographie générale, de la structure du terrain. Une vue d'ensemble sur la carte permet de mieux se repérer. Prenons le plan au 1/200.000 du S.G.A. par exemple.

Nous avons dit que la petite ville de Timimoun était construite sur le dernier étage septentrional du plateau du Tadmaït. Voyez cette longue cuvette lacustre qui partage la région dans le sens nord-est-sud-ouest, c'est la sebkha du Gourara qui s'abaisse en pente très douce vers le Touat. Au Sud-Est de la sebkha, le terrain monte par étages. Timimoun est à 293 mètres d'altitude. Tinoumeur, à une vingtaine de kilomètres au Sud-Est, est déjà à 331 mètres et la gara Tihimatine qui est à peu près sur le prolongement de la droite Timimoun-Tinoumeur, accuse 386 mètres. Ainsi le plateau du Tadmaït s'élève à mesure que l'on va vers le Sud et on arrive à des altitudes de plus de 600 mètres au Nord du Tidikelt.

Voyons rapidement la formation géologique de ce plateau. Il est d'époque secondaire. Le baten est turonien et il repose par l'albien directement sur les terrains primaires.

Aux temps primaires, les mouvements orogéniques, qui créèrent en Europe la chaîne hercynienne, se firent aussi sentir en Afrique où les plissements suivent une direction nord-ouest sud-est. Plus au Sud, ils se redressent suivant la méridienne. Pendant la fin des temps primaires et le début des temps secondaires, cette chaîne africaine fut fortement érodée. Il ne demeure d'elle que les parties les plus dures, tout le reste s'étant transformé en une vaste pénéplaine. A la fin du jurassique, il y eut affaissement de l'ensemble qui fut envahi pro parte par la mer crétacique. Il se déposa d'importantes couches de sédiments. Le plateau du Tadmaït est formé de ces sédiments.

D'après Lappara, voici la série stratigraphique intéressant la région à partir des terrains primaires

Niveau d'argile rouge,
Grès tendres rouges,
Quartzites dures à rhynchonnelles, .
Grès à sphéroïdes,
Calcaires dolomitiques,
Argiles multicolores,
Calcaires saccharoïdes.

Il semble qu'entre les grès à sphéroïdes et les calcaires dolomitiques il manque l'étage cénomanien étudié par le regretté A. Meyendorff. Mais, pour nous qui ne sommes pas géologues, cela importe peu. Ce qui nous intéresse, c'est l'étage des grès à sphéroïdes ou grès albiens, non parce qu'on y trouve de très beaux échantillons de bois fossilifié, mais parce que, d'une manière générale, au Sahara, qui dit grès albiens dit nappe aquifère.
Les forages artésiens d'El-Goléa s'alimentent à cette nappe aquifère de l'albien qu'ils atteignent à soixante mètres de profondeur. Au Gourara, l'étage albien forme toute la berge méridionale de la sebkha. On le retrouve d'ailleurs encore au Nord de la sebkha, notamment à Charouine, Tala, Arghlad, Béni-Aïssi, mais d'après l'orientation des foggaras, le pendage ne serait pas le même.

Dans la sebkha, le crétacé repose directement sur le primaire. Au Nord-Est de la sebkha, le carbonifère affleure largement et au centre, à l'Ouest de Timimoun, il en existe un bel échantillon qui repose sur les schistes feuilletés.

Les formations primaires affleurent un peu partout au Gourara. Très curieuses d'aspect sont certaines formations éo-dévoniennes :

- Un pli anticlinal traverse la sebkha face à Béni-Melouk. Il est orienté Est-Ouest.
- D'une manière générale, ces plis sont orientés NordOuest-Sud-Est
  Synclinal de Foggaguira,
  Synclinal de Charouine,
  Plis de part et d'autre de la sebkha.
- Vers Hadj-Guelman, ces plis sont orientés Nord-Sud.

Le dévonien moyen a été trouvé entre Charouine et Oulad Rached par le commandant Laquières (in Flamand) ; entre Foggaguira et Charouine par E. F. Gautier.

Au Nord de la sebkha, l'étude géologique du terrain est moins facile par suite de l'énorme couverture de dunes du Grand Erg. Si on y retrouve des formations primaires, des grès albiens, du cénomanien, ces couches disparaissent très vite sous des formations mio-pliocènes. D'après Gautier, la base de ce mio-pliocène serait sableuse avec croûte calcaire épaisse. Ces couches appartiendraient à l'amas des déjections des fleuves fossiles venus de la chaîne atlasique et par conséquent resteraient rattachées à l'Atlas saharien. Gautier admet en effet l'existence de grands oueds venant de l'Atlas saharien et alimentant la sebkha de Timimoun. Pour lui, le lit de ces grands oueds règlerait la topographie des lignes de puits et de pâturages de l'Erg occidental.

R. Capot-Rey, réfute l'argument des fleuves fossiles venus de l'Atlas quant à leur influence sur la topographie du substratum actuel de l'Erg. En ce qui concerne la nature de ce substratum il écrit :
« La seule conclusion que l'on puisse formuler dans l'etat actuel de l'exploration est celle-ci : Dans la mesure où il n'a pas atteint à la lisière occidentale et- sub-orientale la série des cuestas crétacées ou leur enveloppe tertiaire, l'Erg occidental recouvre une série de dépôts pleïstocènes témoins d'une période fluviale et qui recouvrent eux-mêmes un Erg fossile. »

Evidemment tout ceci est assez indigeste, bien que réduit au minimum. Mais vous serez ainsi à même de comprendre la question des foggaras qui sont la base de la richesse au Gourara. Deux points à retenir

- L'étage albien est l'étage aquifère par excellence au Gourara.

-- Le Sahara a toujours été un désert et ce depuis les temps les plus reculés, avec évidemment des époques plus ou moins humides.

- Où trouve-t-on des foggaras au Sahara ?

- Partout où on trouve des oasis créées à la limite géologique entre les pénéplaines primaires et les plateaux crétacés, soit que les plateaux crétacés contiennent des nappes d'eau fossile datant des temps quaternaires, c'est du moins l'hypothèse du docteur Passarge, soit tout simplement qu'il existe une réserve d'eaux pluviales emmagasinée en profondeur. Le fait est là: Il y a, à la limite géologique du crétacé et du primaire, affleurement d'eau et le débit de cette eau est assez peu

variable. Deux ou trois mois après de grosses pluies sur le Tadmaït, on note une amélioration du débit des foggaras à Timimoun par exemple. Ce fait n'est pas vrai pour une nappe située dans un seul type de terrain. Je m'explique : Les sources que l'on trouve dans l'Ahnet, par exemple, à la rupture de l'éodévonien, varient de débit avec les pluies et immédiatement après celles-ci. Elles tarissent presque en été. Les foggaras, au contraire, peuvent diminuer de débit dans le temps, mais cette diminution n'est pas fonction des saisons ou des précipitations atmosphériques.

A l'origine, notre foggara est donc une source ou un puits peu profond. Pour irriguer, il faut capter cette eau, approfondir la source ou le puisard, créer des puits en amont, les relier ensemble par un canal pour augmenter le débit. Mais, comme le plateau gagne en altitude dès qu'il s'éloigne de la palmeraie, les nouveaux puits sont de plus en plus profonds. Ils peuvent atteindre jusqu'à quarante mètres. Une foggara comporte parfois jusqu'à quatre cents puits et comme il faut pouvoir circuler dans la foggara pour la curer, enlever les éboulis, etc, etc, le canal qui relie tous les puits doit être assez vaste pour qu'on puisse y travailler au moins accroupi. Voici ce que dit Gautier au sujet des foggaras
« D'après les descriptions du Géological Survey, les foggaras du désert libyque, de conception identique, ont été construites par les Romains en pierres de bel appareil, en murs réguliers ; elles sentent l'administration civilisée. Au Touat, rien de pareil, l'ouvrier n'a guère que son corps et ses mains nues : il supplée à l'indigence de l'outillage par une ingéniosité instinctive et un entraînement animal, c'est ne taupe humaine. Spectacle admirable.

Donc, travail énorme. A l'heure actuelle, on remet en état les vieilles foggaras. Il est extrêmement rare qu'on en creuse de nouvelles. Il faut de la main-d'oeuvre à bon marché. Autrefois les marchands d'esclaves la fournissaient. Cela n'existe plus. Pour les foggaras c'est dommage ! Aussi l'eau est-elle une richesse sérieuse, et le propriétaire d'une foggara contrôle-t-il un grand nombre de petits propriétaires auxquels il fournit de l'eau pour les besoins de leur jardin. L'eau se vend et se loue (kharassa).

Quand une foggara est terminée et que l'eau arrive au niveau supérieur des jardins, son débit total est mesuré puis réparti entre les divers actionnaires au prorata des capitaux investis. Il est ouvert un livre de la foggara sur lequel sont inscrits
- le débit origine,
- la part de chacun,
- les divers achats ou ventes effectués,
- les travaux entrepris,
- les nouveaux débits obtenus.

Ce livre est tenu par un membre de l'assemblée des notables. Le débit est mesuré par un spécialiste, le « Kiel et Ma » à l'aide d'une planchette (louah) en cuivre, percée de trous qui sont multiples et sous-multiples d'un trou représentant l'unité. Cette unité qui diffère de valeur selon les régions porte plusieurs noms.
Dans la partie septentrionale du Gourara elle s'appelle « habba », dans la partie méridionale (Timimoun), on l'appelle « themen », à Ouadjda, « aoud » et dans l'Aouguerout « kharega ». Au Gourara, habba, themen, aoud et kharega ont à peu près la même valeur. Cette unité se divise en vingt-quatre quirat, chaque quirat se divise lui-même en vingt-quatre quirat qui sont appelés quirat el quirat. La valeur de la habba correspond à une débit de deux litres et demi d'eau à la minute, environ.
Quand on mesure le débit d'une foggara à son point d'émergence, ce débit est évalué en habba «

zrig » et la part d'eau de chaque actionnaire est en tout temps comptée en habba zrig. Si un particulier désire vendre une part de son eau à la base d'émergence, elle est vendue en habba zrig. Mais on ne loue jamais, ou on ne vend jamais, dans les jardins, de l'eau zrig. Voici pourquoi : l'eau pendant le parcours du point d'émergence au jardin diminue quantitativement, par suite d'évaporation, de pertes en route (joints de canalisations, prélèvements par la population pour les besoins domestiques, etc, etc). On effectue un nouveau mesurage de l'eau au jardin. On l'appelle mahal. On loue ou on vend alors des habba ou themen mahal qui sont liés au sort du zrig origine, sans que le propriétaire soit obligé de fournir une quantité d'eau fixe. Au fond, c'est très simple : Quand le « Kiel et Ma » mesure l'eau en zrig, le niveau de l'eau affleure le bord supérieur de la planchette et coule sous pression, en jet. Quand il mesure en « mahal », l'eau au lieu d'affleurer au bord de la planchette, arrive à un repère fixe appelé « aoud » et coule doucement par le trou unité, sans remplir ce trou. Ainsi le propriétaire de l'eau peut mesurer sa part aussi souvent que bon lui semble et si, pour une raison quelconque, son débit « zrig » diminue, ses débits « mahal » diminuent aussi, mais sans que diminue leur nombre. Ainsi diminue la part d'eau louée à chaque locataire. Il peut aussi l'augmenter si sa part d'eau augmente. Sa part d'eau ne peut augmenter que si disposant de capitaux, il fait curer la foggara ou creuser de nouveaux puits. S'il y a augmentation d'eau après les travaux, celui qui a financé le travail prend la moitié de l'eau gagnée qui devient sa propriété, l'autre moitié étant répartie entre les actionnaires de la foggara.

Et c'est la raison pour laquelle, celui qui désire, louer de l'eau a intérêt à s'adresser à de riches propriétaires qui font entretenir périodiquement leurs foggaras.

C'est ce qui explique pourquoi le prix de la location de l'eau varie d'une foggara à l'autre. On loue l'eau d'une bonne foggara jusqu'à dix kilogs de blé le themen mahal par an. Si la foggara appartient à des gens ne pouvant l'entretenir périodiquement, on loue le themen mahal - qui est moins important que pour la première - cinq à six azguen de blé, l'azguen valant un kilog.
Selon la foggara, le themen zrig origine (invariable) vaut un themen mahal et demi ou deux ou trois, ou quatre themen mahal.

Tout cela est rigoureusement inscrit ; mais revenons à l’origine de notre foggara.

L'eau coule, il faut la répartir. Le « kiel et ma » a mesuré avec la planchette ; chaque propriétaire connaît ainsi sa part. On taille dans une dalle de grès un « kesri » (on dit en français un peigne). Il est composé de dents calculées pour laisser passer entre elles une certaine quantité d'eau représentant la part de chacun. Tout propriétaire louant de l'eau la répartit entre ses locataires, à partir de son jardin, à l'aide d'un nouveau peigne qui est sa propriété.
Voici ce qu'il faut savoir sur les foggaras. Cela paraît compliqué, en définitive c'est amusant et les mesurages donnent lieu à des palabres sans fin.
Il y a aussi quelques puits à bascule du type « chadouf égyptien ». On les appelle « khottara ». On en voit dans les oasis de l'Erg : Taghouzi, Tinerkoùk et quelques-uns dans l'Aouguerout.

Pour le ksar et la palmeraie de Timimoun, les moyens en eau sont les suivants
- Vingt foggaras d'eau douce débitant ensemble 8.872 litres d'eau à la minute.
- Vingt-sept foggaras d'eau plus ou moins salée, débitant ensemble 132 litres d'eau à la minute.

La foggara la plus importante est la foggara Amghaïer, comportant 390 puits de profondeur maximum égale à 48 mètres. Elle débite 1.164 themen zrig, soit 2.910 litres d'eau à la minute.

La plus petite, dite Koukou Ali, comporte 2 puits de 6 mètres de profondeur et débite 1 themen zrig, soit 2 litres 5 d'eau à la minute.

Il existe encore 42 forages particuliers (puits de jardins ou de maisons) de profondeur moyenne comprise entre 16 et 19 mètres.

8 foggaras mortes depuis longtemps ne donnent plus d'eau: éboulements de puits et de canaux en profondeur.

- Mais alors, tout est subordonné à la possession de l'eau dans vos oasis ? Le terrain ne signifie rien ?

- Exact. Un propriétaire qui n'a pas d'eau pour arroser son jardin est obligé d'en louer, et loue fort cher. Chaque foggara étant la propriété d'une association de gros propriétaires, ceux-ci n'ont aucun intérêt à remettre en état des foggaras nouvelles parce que le prix de location de l'eau, qui se paie en nature, - baisserait. Ils économisent leur eau à l'extrême pour en louer le, plus possible. S'ils refusaient à un petit propriétaire la location d'une part d'eau, le jardin de celui-ci n'aurait plus de valeur et périrait. Cela permet aux gros propriétaires de contrôler les petits et d'en faire leurs vassaux.

- La richesse locale est donc aux mains d'une minorité ?
- Très exactement. Celui qui est obligé de louer de l'eau, a tout juste de quoi vivre.
- Il y a pourtant beaucoup de palmiers au Gourara m'a-t-on dit ? Vous exportez une assez grosse quantité de dattes vers le Nord. C'est bien une source de richesse pour le pays ?
- Oui et non. Laissez-moi vous expliquer la, question agricole. Nous ferons ensuite le point sur l'économie locale dans mon bureau à l'aide de statistiques.

Le regretté professeur Gautier qui était un remarquable observateur, a noté que le Gourara doit à ses grès une eau très pure mais aussi un sol pauvre. Donc aucune récolte ne peut être très abondante. Il manque de l'engrais : les prix de transport sont prohibitifs. La palmeraie est attaquée par des maladies parasitaires et, par surcroît, elle est envahie périodiquement par les sauterelles.

Malgré tout cela, le Gourara est par excellence le pays producteur de dattes du Sud oranais. A l'heure actuelle il doit y avoir environ 800.000 palmiers dont 600 à 650.000 en plein rapport. J'ai prescrit un recensement général des palmiers pour le 20 mars 1945. Voici les chiffres fournis par les caïds. Il ne faut pas se faire d'illusions : ce chiffre est sans doute diminué de quelques centaines d'unités, car les indigènes ont toujours peur d'une augmentation d'impôt ou d'une machination () quelconque de l'administration pour leur soutirer de l'argent.

Caidats	Palmiers irrigués	Palmiers bours
Tinerkouk	42.570	13.871
Deldoul	64.534	4.464
Sahela	35.986	509
Charouïne	25.442	1.954
Timimoun	139.327	14.880
Hadj-Guelman	31.565	4.909
Aouguerout	114.118	12.508
Taghouzi	77.934	31.674
Totaux	531.476	84.769
	84.769	
Total général	616.245	

Quoi qu'il en soit, ce chiffre est un chiffre correct, que l'on peut admettre comme chiffre officiel parce que les palmiers qui ne rapportent pas (palmiers mâles, vieux palmiers) n'y sont pas comptés.

Les palmiers ne produisent qu'une année sur deux et leur rapport ne peut être chiffré par moyennes mathématiques parce que beaucoup trop de facteurs interviennent, tels que,
par exemple ;

Les invasions d'acridiens,
Les froids de janvier (gelées),
Les vents de février-mars (époque de la fécondation).

Compte tenu de tout ceci, on peut dire que; pour une année moyenne, la production de dattes s'élève à 16.200 tonnes.

On met à profit l'arrosage des palmiers, auquel d'ailleurs tout est subordonné, pour semer ou planter dès l'automne (c'est-à-dire au moment où le besoin en eau des palmiers diminue), des céréales et quelques légumes ; on choisit des variétés hâtives arrivant à maturité avant l'été, de façon à ce que dès juin, toute l'eau disponible serve à irriguer uniquement les palmiers.

Vers le 15 octobre, on sème de l'orge, et, vers fin octobre, on commence les ensemencements en blé. La récolte d'orge en grains est très faible parce que, courant février, dès la formation des épis, les indigènes la mangent verte et en sont très friands. (Ils appellent ce mets : le frik). L'orge ainsi éliminée des jardins est aussitôt remplacée par une variété de blé très hâtive mais de rendement faible. On ne peut guère chiffrer la récolte c'e céréales du Gourara sans commettre de grosses erreurs. Le chiffre de 200 tonnes paraît être celui qui serre de plus près la vérité.
Toujours pendant la saison froide, on trouve en abondance des légumes communs : navets, carottes, oignons, quelques lentilles (lens esculenta), une variété de petits haricots appelés
Tadelloght » (var. Vigna Catjang), des pois « demchi » (Vicia calcarata), quelques carrés d'arachides, des patates douces, et, sur la périphérie des bassins d'irrigation, on trouve en abondance melons (cucumis melo inodorus), pastèques (citrullus vulgaris), concombres (cucumis sativus) et citrouilles (cucurbita pepo).

Peu ou pas de fourrage. La luzerne vient mal. Une crucifère appelée « harra » (eruca sativa), constitue un excellent fourrage vert et sec pour le petit cheptel local. Quelques arbres fruitiers: amandiers, abricotiers, grenadiers, figuiers, un peu de vigne.

Pour fixer vos idées, voici une estimation approchée des récoltes du Gourara

Navets : 5 à 10 tonnes,
Carottes : 3 à 8 tonnes,
Oignons : 4 à 5 tonnes,
Lentilles, haricots, pois : 1 tonne,
Melons, pastèques, courges, etc : 10 tonnes.

On exporte quelques quintaux d'oignons et de piments séchés.
- Incidemment vous venez de parler du « petit cheptel local », je pensais que le Gourara était au contraire un pays d'élevage ?
- C'est une erreur. La plus grande partie de la population est sédentaire. Les Châamba, les seuls vrais nomades, détiennent la plus grosse partie du cheptel camelin. Admettons qu'il y ait en tout et pour tout 2.000 camelins et ceci est un maximum. Quelques chèvres dans les oasis, au maximum 3 à 4.000. Le Gourara est tributaire du Nord (moutons à laine) et des revendeurs de l'Aoulef (moutons sidaoun) pour ses approvisionnements en viande.

Tenez, voyez cette chèvre que ce hartani tient en laisse. Il revient de son jardin où elle paissait, attachée par la patte, tandis qu'il irriguait ses cultures. Est-ce ainsi que vous concevez l'élevage ? C'est un luxe qu'une chèvre au Gourara.

Au cours de notre promenade, vous avez pu vous rendre compte du problème de l'eau et du rendement d'une palmeraie. J'ajoute que la prospection du sol serait absolument nécessaire pour essayer le forage de puits artésiens. On soustrairait ainsi les petits propriétaires de, la main-mise des propriétaires de foggaras. Cela n'irait pas sans pleurs ni grincements de dents de la part de ces derniers. Ce serait une belle oeuvre bien française.

Si vous le voulez bien, retournons maintenant au bureau, où je vous exposerai les problèmes de l'économie locale.

TITRE TROISIÈME : ECONOMIE LOCALE - STANDARD DE VIE

Ce pays admirable est terriblement pauvre, le mot pauvre étant pris dans l'acception européenne du terme car, à côté des populations du Tidikelt et de l'Aoulef, l'habitant du Gourara fait figure de parent aisé.

Toute exportation se réduit en fait à l'exportation de dattes et d'objets de laine manufacturés.

- Mais vous venez de me dire que l'élevage était inexistant, d'où prennent-ils donc la laine ?
- C'est en effet une chose curieuse et inexplicable a priori. Le Gourara est tributaire du Nord pour les ovins, mais l'artisanat de la laine y est développé à l'extrême.

La plupart des habitants de la classe moyenne possèdent une gandourah, un séroual, un chèche en laine. Presque tous possèdent un burnous. Tout cela est filé et tissé au foyer.
On exporte vers le Nord, au Tidikelt, en pays touareg, voire au Soudan, des gandourahs, des burnous, des ksas (vêtements de femme), des dokkalis.

Les dokkalis sont de grandes tentures de laine dont les dimensions varient entre 1 m. 50 sur 3 mètres et 2 mètres sur 5 mètres. Ils sont fabriqués à Timimoun et constituent pour les touareg le summum de l'élégance.

On fabrique aussi un autre genre de tentures dites « Fatis » (du nom du village de Fatis dans le Tinerkouk) - qui sont de véritables objets de luxe et alimentent aussi bien le marché européen que le marché indigène.

Cet artisanat est une source appréciable de revenus. Nous y reviendrons tout à l'heure.

La vannerie, la confection de bâts, de cordes, de couffins, sont aussi d'un bon rapport.

- C'est en effet amusant. On voit mal la raison de ce développement du travail de la laine au Gourara ; mais, dites-moi, vous serait-il possible de chiffrer la question ?
- C'est possible. Officiellement, le Gourara reçoit annuellement 200 quintaux de laine brute et les utilise largement. Et voici la moyenne des exportations des dix dernières années chiffrée au cours de 1945 .

		Exportations			
OBJETS	Prix unitaires	Vers le tell	Vers le sud	Total	
Burnous ..	1.500	43	12	55	82.500,00
Dokkalis ..	2.000	25	560	585	1.170.000,00
Gandouras	800	48	15	63	50.400,00
Haïks	1.500	36	22	58	87.000,00
Ksas ...	1.200	7	118	125	150.000,00
Tanfsas	1.300		81	81	105.300,00
TOTAL					1.645.200,00

La moyenne des exportations de vannerie calculée sur les dix dernières années produit encore 173.000,00
Soit 1.818.200,00

L'artisanat rapporte donc au Gourara la coquette somme de 1.818.200 francs par an.
Quant à l'exportation de dattes, elle se chiffra par plusieurs millions de francs.

Auparavant, laissez-moi vous dire qu'il existe une infinité de variétés de dattes au Gourara.
Il y a les dattes de luxe que les gens aisés réservent pour leur table ou leurs hôtes de marque, ce sont
La tinnekkour : datte très petite, extrêmement sucrée et parfumée.
La tinhoud : grosse, à chair blanche, très sucrée.
La hartane : très grosse, sucrée.
La tilemsou ou hamira : moyenne, belle couleur rouge ambrée.
L'adekli ou takarboucht.
Les variétés qui forment de beaucoup la plus grande masse des palmeraies et fournissent la datte d'exportation et de consommation courante sont

La tilemsou ou hamira de qualité moyenne.
La tin naceur.
La tegguezza.
La tin meleha.
La tezerzaït.
L'el adham.
Pour l'exportation on vend
La hamira à part,
Toutes les autres variétés sont mélangées et sont exportées sous le nom de dattes « khallat ».

L'année 1944 a été une année de mauvaise récolte. Il a été contrôlé officiellement une exportation un peu inférieure à 600 tonnes de dattes.
La moyenne des exportations sur les dix dernières années, chiffrée au cours de 1945, donne

Dattes hamira	558 tonnes	432	4.476.465,00
Dattes khallat	267 tonnes	192	1.870.344,00
Totaux	825 tonnes	624	6.346.809,00

Il y a 35.200 habitants au Gourara. Exactement 35.191 dont 9.057 enfants de moins de 3 ans. Ce sont les chiffres donnés par le recensement effectué en décembre 1944.

Cette population se répartit ainsi que suit par régions ou caïdats

Timimoun	9.203
Tinerkouk	6.110
Deldoul	3.614
Aouguerout	3.672
Taghouzi	5.785
Charouine	1.215
Metarfa	1.366
Hadj Guelman	2.619
Chaamba	1.607
Total	35.191

Ces 35.200 habitants disposent en numéraire :

Exportation dattes	6.346.800,00
Artisanat	1.818.000,00
Apport monétaire dans l'économie locale (retraites, traitements, travaux divers)	5.364.000,00
Divers, marché local, transports camelins	692.630,00
Total	14.221.430,00
Soit 440 francs par personne et par an. ()	
En nature	
0 kg. 700 de dattes	4,90
0 kg. 050 de céréales	0,60
0 kg. 500 de légumes verts	4,00
Soit par jour	9,50
et par an	3.467,50

TIMIMOUN - PEIGNE REPARTITEUR D'EAU

Nous avons vu qu'il y avait 9.057 enfants dont les besoins alimentaires sont un peu inférieurs et les besoins vestimentaires.nuls. D'autre part, beaucoup de vêtements sont bon marché par suite de leur confection au foyer. En faisant jouer ces considérations, on peut dire, sans crainte de grosse erreur, que tout adulte dispose journellement :
- de la ration alimentaire précitée,
- de 5 francs en numéraire.

Cela vous paraît inconcevable, absurde. C'est pourtant la vérité. Il y a mieux encore, ce recensement des palmiers est fait nominativement. Savez-vous combien il y a de propriétaires de palmiers ? Il y a en tout et pour tout 6.727 propriétaires de palmiers possédant de 4.000 à 2 ou 3 palmiers. Si on fait la moyenne de ceux dont le jardin suffit par son importance à nourrir une famille, le chiffre des propriétaires est ramené à environ 4.000.

Tout le reste de la population, hormis la tribu des Châmba (1.607 personnes), est contrôlé par ces 4.000 propriétaires qui sont aussi propriétaires de l'eau.

Comme ils louent des parts d'eau, ils louent encore des parts de jardin. La location se paie toujours en nature. Le propriétaire fournit l'eau et la terre, parfois les semences de céréales. Il prend les 4/5 de la récolte de dattes et de céréales. Il reste au locataire le 1/5 plus les légumes divers (melons, concombres, etc.) C'est la coutume du khamessat.
Pour la plupart, les khammes sont des nègres anciens esclaves ou des esclaves affranchis appelés

haratines (singulier hartani). Les haratines sont aussi employés dans les propriétés privées. Ils ont, dans ce cas-là, leur nourriture et celle de leur famille assurées ainsi que leur habillement. Ils vendent quelques légumes qu'ils dérobent, ou qu'ils cultivent dans un coin de jardin que leur abandonne leur maître. Cela constitue leur argent de poche. Ce sont les plus heureux. Ils ne sont jamais maltraités et mangent à peu près à leur faim.

TITRE QUATRIÈME : LE GOURARA ET LA PAIX FRANÇAISE

POLITIQUE ET AVENIR

- Je crois avoir bien saisi et commence à avoir une idée nous de ces différentes questions, mais l'apport de la civilisation française au Gourara me semble insignifiant. Qu'a-t-on fait pour aider ces populations misérables ?
- Croyez que la France ou plus exactement les officiers français ont fait beaucoup. Souvent désavoués, souvent critiqués, sans moyens, ils ont fait rayonner, depuis la conquête, la Paix Française.

La notion d'Etat, pour des cervelles frustes, est incompréhensible. Que signifie pour un hartani les couleurs d'un drapeau ? La France, ou comme on dit ici, le beylick, est quelque chose de lointain, de très puissant, une sorte de Dieu le Père inconnaissable, mais il y a l'Officier. C'est sa valeur personnelle en tant qu'homme, c'est son bon sens et sa justice ferme, immédiate, mais paternelle en tant qu'administrateur, qui lui attachent les populations. Au Sahara, on cite des noms auxquels sont attachés à la fois le prestige d'un homme et le prestige de son pays. Ce qu'il faut saisir, c'est le lien indissoluble qui existe entre une entité concrète, l'officier, et une entité abstraite, la France. Certains Français qui connaissent mal ou pas du tout la question indigène, ont vu un danger dans le prestige de certains officiers : cas Lyautey au Maroc par exemple. C'est une erreur. Aux yeux de nos populations, tant vaut l'homme, tant vaut le pays, et la reconquête du Tafilalet en est un éternel exemple.

C'est en effet par suite d'exactions commises par un officier-interprète intronisé administrateur, qu'en 1917, le Tafilalet, alors pacifié, se souleva et nous coûta fort cher en vies humaines et en argent. Même chose en 1925 au Djebel Druse, dont le Gouverneur titulaire, partant en congé, fut remplacé par un intérimaire peu au courant et... ce fut la colonne Michaud.

A mon avis, et j'ai beaucoup réfléchi à la question, la population ne nous aime pas, mais nous estime. A la vérité, il y a un fossé entre elle et nous, fossé d'ordre spirituel aussi bien que d'ordre temporel. Quoique « Gens du Livre », nous sommes des Infidèles. Nos moeurs ne sont pas les leurs. Une conversation ne peut jamais être que banale. Le niveau intellectuel est à peu près nul chez nos indigènes. Ils ont le Coran, c'est tout ; non le Coran avec son sens philosophique et moral, mais un Coran ravalé jusqu'à l'abjection par de soi-disant tolbas faisant commerce d'amulettes et de magie. La population, très superstitieuse, vit dans la crainte absurde de ces tolbas qui ont intérêt à dénigrer et le Français et la culture qu'il apporte, afin que dure leur profit

personnel.
Mais les populations apprécient notre apport matériel : la sécurité est revenue dans le pays, la justice existe et la justice rendue par l'officier n'est pas la justice à « pots de vin » , l'économie locale prend de l'extension ; les famines effroyables de jadis n'existent plus, de même que les épidémies qui ravageaient périodiquement le pays : c'est tout cela qu'apprécie l'indigène et c'est cela qui constitue le prestige de la France. C'est ce que j'appelle la Paix Française.

Et je vous surprendrai peut-être en vous,disant que ceux qui nous apprécient le moins sont pourtant ceux qui ont retiré les plus grands bienfaits de notre venue. Je veux parler des noirs sahariens, des haratines que Gautier a qualifié de « déchets d'humanité ».
Ce sont ces noirs qui en 1942-43 ont manifesté dans le Sud-Tunisien les sentiments les plus francophobes. J'y étais, je l'ai vu. Dans la fonction spéciale qui m'était confiée par mon commandant de sous-secteur, j'ai pu me rendre compte de la dose de lâcheté, de bassesse, qu'il y avait dans cet élément noir, et cela est corroboré par les textes d'auteurs que je vais me permettre de vous citer, lesquels ne sont pas suspects d'« haratinophobie », permettez-moi ce néologisme.
Claude-Maurice Robert, qui n'est pas toujours tendre pour les officiers du Sud, écrit en parlant des « chamites du désert »

« C'est devant ces essais ratés d'humanité que l'on se persuade que l'homme est un futur; un espoir, une promesse, non une réalité. Men are to be. Impossible ici de n'être pas raciste et surtout de douter que Darwin ait raison. »
Et il ajoute :
« Mais la lucidité n'exclut pas la pitié ; elle ne doit pas « l'exclure. »

Isabelle Eberhart écrit encore
«
C'est une impression invincible de non-humanité, de non parenté animale que j'éprouve puérilement, en face de mes frères les noirs. »

E. F. Gautier, qu'il faut toujours citer, écrit aussi

« Les indigènes des oasis sont en majorité des haratin. Les ksouriens, c'est-à-dire les habitants des ksars, sont en bloc des négroïdes. Tout se passe comme si les haratin des oasis occidentales (une cinquantaine de mille âmes), étaient le résidu laissé par des siècles d'importation ininterrompue d'esclaves noirs. »

Et le clergé est encore moins tendre. Le R.P. Lelong écrit

« Descendants d'esclaves métissés, d'anciens autochtones, de nègres du Sud, le produit hybride de tant de croisements n'est certes pas un chef-d' euvre humain... Leur abjection
physiologique est encore- soulignée cruellement par la radieuse jeunesse de la nature environnante... Mais seuls, les asiles et les instituts médico-pédagogiques collectionnent des défroques anatomiques aussi hideuses. »

Le Père de Foucauld lui-même qui rachetait ces « défroques anatomiques » dit :
« Le catéchumène Paul m'a quitté après de grosses fautes, le catéchumène Pierre m'a quitté, il désirait retourner chez ses parents, je l'y ai envoyé ; le catéchumène Joseph du Sacré-Coeur,

envoyé à Alger chez les Pères Blancs en février 1902 et reconduit par eux au Soudan en octobre, les a quittés et mal quittés. »

Et dans une lettre au Père Guérin, parlant du même Paul alias Embarek, lequel est aujourd'hui auréolé de gloire parce qu'il a servi le Marabout, et qui, imbu de son importance aux yeux des touristes, tend sa patte au pourboire qu'on lui donne en mémoire de celui qu'il a si mal servi

« Paul va de mal en pis - au moral -. L'impossibilité de dire la messe sans lui me le fait seule garder... Le 17 mai, Paul quitte la Fraternité de Tamanrasset. »

J'ajouterai pour votre gouverne, si tant est que vous en doutiez encore, que je ne sais dans quelle mesure le nègre Paul ne fut pas le complice des assassins du Père.
Et c'est encore un hartani qui tira le premier coup de fusil sur l'escorte de la Mission Flamand et fut ainsi la cause de la conquête des Oasis. ([1])

- Pourriez-vous me raconter succinctement cette conquête en ce qui concerne le Gourara, et me dire les raisons qui nous l'on fait entreprendre ?

- Oui, car c'est extrêmement intéressant. Là encore la France y était opposée. C'est un des nombreux cas où des hommes de valeur lui ont forcé la main.

Vous savez que depuis longtemps la question du Transsaharien passionnait les esprits. On sentait la nécessité, aussi bien militaire qu'économique, de relier nos possessions d'A.O.F. à l'Algérie, mais les premières missions d'études avaient échoué. Je crois, entre nous, que l'homme qui fit le plus de mal à notre expansion saharienne fut Duveyrier qui nous revint, à la suite d'une exploration hardie, avec une conception complètement fausse du milieu targui. Bref, nous nous heurtions, dans nos tentatives de liaisons, à un bloc de populations sahariennes dont l'horrible massacre de la Mission Flatters nous faisait exagérer l'importance, ainsi qu'à des difficultés d'ordre diplomatique.

Un Gouverneur général qui sentait bien la gêne que nous causaient les populations du Sahara central et ne s'en exagérait pas l'importance, envoya vers le Sud une mission toute pacifique pour étudier la géologie du Tadmaït. Seulement, comme il fallait bien assurer la sécurité de cette mission, on y adjoignit comme escorte un goum important commandé par un officier saharien de haute valeur, le capitaine Pein.

Ce qui devait arriver, arriva. Les gens d'In-Salah se portèrent au-devant de la mission pour piller les « roumis » sur lesquels un malheureux nègre tira un encore plus malheureux coup de fusil. Fuite éperdue des gens d'In-Salah. Prise d'InSalah (29 décembre 1899). Consternation de Monsieur Flamand dont la mission toute pacifique se transformait en une mission guerrière. Grande joie du capitaine Pein qui, sans le vouloir absolument, arrivait au but tant désiré.
Et le regretté professeur Gautier d'écrire avec sa verve habituelle

[1] Ce tableau du hartani est sombre à dessein. On peut se demander toutefois si ces noirs ne sont pas améliorables et si on ne peut pas dire avec Alexis Carrel (L'Homme cet Inconnu, page 71, Paris 1935) : « Par une nourriture et un genre de vie appropriés il est possible d'augmenter ou de diminuer la stature des individus composant une nation. Et en même temps de modifier la qualité de leurs tissus et probablement de leur esprit. »

« Il faut le dire hautement. Si Monsieur Laferrière, consciemment, avec une vue bien claire des conséquences immédiates et nécessaires qu'entraînait de sa part un petit trait de plume, a mis en mouvement un bataillon et a songé à « y joindre du canon, afin d'être enfin fixé sur les stations stratigraphiques au Tidikelt des grès albiens et des calcaires carboniférien, il a fait là un geste magnifique qui aurait dû arracher aux géologues des larmes de reconnaissance. »

Bien entendu, le Gouverneur général Laferriere couvrit aussitôt le capitaine Pein et lui donna l'ordre de se maintenir sur place, mais il ne put obtenir immédiatement l'ordre de parfaire la, conquête. Il ne l'obtint que deux mois plus tard.

Une colonne, dite du Tidikelt, sous le commandement du lieutenant-colonel d'Eu, partit sur In-Salah. Une deuxième, sous le commandement du colonel Menestrel, quitta El-Goléa pour le Gourara, le 27 avril 1900. C'est elle qui nous intéresse.

Forte de 800 hommes et de deux canons, la colonne Menestrel arrive devant Tahantas (Tinerkouk), le 11 mai. Elle fait liaison avec une autre colonne forte de 400 hommes, venue de Géryville à travers l'erg. Le colonel réclame la soumission immédiate de tous les ksour du Tinerkouk, mais les notables réunis à Fatis hésitent. Un détachement de 400 hommes avec les deux canons marche sur Fatis. Petite fusillade. Le caïd Abdelkrim des Meharza est fait prisonnier. Le 23 mai 1900, la colonne campe devant Timimoun. Le pacha Simou, gouverneur chérifien, et le caïd se sauvent. Les notables font leur soumission. Le succès de la colonne est facilité, nous dit Martin, par les auxiliaires merabtines des Ouled-Sidi-Cheikh qui avaient une certaine influence sur leurs serviteurs gourariens. En date du 23 avril 1900, le bach-agha de Géryville avait écrit aux Khenafsa de l'Aouguerout de se soumettre. Un bureau arabe est immédiatement créé à Timimoun dont le chef est le capitaine Falconnetti. Le 31 mai, la colonne quitte Timimoun et marche sur les ksour des Zouas et du Deldoul. Deldoul se soumet et présente une lettre de la djemâa de Metarfa déclarant lier son sort au sort du Deldoul. Le capitaine Falconnetti procède à la nomination des divers caïds. Par suite d'une erreur d'interprétation suscitée par un courrier, Abdelaziz Ben El Hadj Ahmed, kébir de Metarfa, nommé par Falconnetti, caïd de Metarfa, refuse la lettre de nomination et passe à la dissidence. Le courrier revint au Bureau prétendant qu' Abdelaziz avait refusé la lettre et l'avait insulté. Metarfa s'allia alors avec les gens du Tsabit encore insoumis.

Le général Servières, commandant la Division d'Alger, à laquelle avait été rattaché le Tidikelt, effectue un voyage d'inspection et arrive le 23 juin à In-Salah d'où il repart pour le Touat avec 250 fusils. Il reçoit successivement la soumission du Reggan, du Timmi (30 juillet), puis, par Sba et Kaberten, arrive à Timimoun le 7 août et repart sur El-Goléa.

Le capitaine Falconnetti était allé attendre le général à Kaberten accompagné du caïd du Deldoul. Ce chef indigène voulait ménager une entrevue entre le général et Abdelaziz de Metarfa. Ce dernier, voyant de nouvelles forces arriver, avait pris peur et voulait se soumettre. Il se heurta au refus du capitaine Falconnetti qui désirait régler l'affaire lui-même.

Après le départ du général, le 29 août, le capitaine Falconnetti, accompagné du goum d'Ouargla sous les ordres du capitaine Pein, se porte sur Metarfa. D'autre part, il ordonne au capitaine Jacques, commandant la 2ème Compagnie de Tirailleurs sahariens en surveillance dans le Deldoul, de se porter sur Metarfa par Oulad-Rached.

Falconnetti envoie des parlementaires à Metarfa,

Metarfa refuse de se soumettre.

Falconnetti se porte alors sur les dunes à l'Est du village, et donne l'ordre à Pein de faire un mouvement tournant par le Sud. Fusillade. L'ennemi, délogé, se retire à Metarfa. Pein, à bout de munitions, se replie. Arrivée du capitaine Jacques qui renforce les éléments de Falconnetti. Fusillade. Falconnetti donne l'ordre de retraite, installe un camp, et envoie un courrier à Timimoun demander un renfort de 50 hommes et un canon.

Mais, dans la région, errait un parti de 80 berabers, cherchant, non à attaquer les Français, mais à faire un coup de main sur leurs chameaux. Le courrier du capitaine Falconnetti est aperçu par eux. Un goumier est tué, l'autre, grièvement blessé, put arriver à Timimoun dont la garnison opère une reconnaissance sans résultats.

Le 30 au soir, les gens de Metarfa envoient au camp de Falconnetti un parlementaire porteur d'une lettre pour le caïd du Deldoul dans laquelle ils priaient ce dernier d'être leur intermédiaire pour leur soumission. Falconnetti refuse de faire transmettre le message et déclare que, si les notables désirent se soumettre, ils doivent se présenter à lui. Le 31 août à 6 heures, un émissaire vint dire que, les notables étant malades, ils ne pouvaient venir se présenter au camp des Français. A 10 heures, les sentinelles signalent un parti se dirigeant sur Metarfa. C'est le parti beraber ayant attaqué le courrier envoyé sur Timimoun.

Le capitaine Pein avec son goum va reconnaître la force de cette harka. Il est accueilli à coups de fusil. Falconnetti envoie alors un renfort de deux sections de tirailleurs sahariens de 30 hommes chacune. L'une devait essayer d'empêcher la liaison entre Metarfa et la harka, l'autre devait attaquer de front. La première se heurte dans la dune à un gros parti de berabers. Elle est fusillée à bout portant. Son chef, le lieutenant Depardieu est tué. La section se retire en désordre. Le capitaine Jacques peut la rallier. La deuxième section échoue dans l'attaque de front. La liaison Metarfa-Berabers est assurée.

Ordre de retraite sur le Deldoul.

Le 4 septembre, arrive à Deldoul le renfort demandé à Timimoun. Marche sur Metarfa. Le 5 septembre, dispositions de combat :

L'artillerie soutenue par les tirailleurs et le maghzen de Timimoun : dunes au sud du village,

Le goum d'Ouargla (Pein) et un élément de tirailleurs sahariens (Jacques) : mamelons de la route de Brinken.
Attaque. Le capitaine Jacques est tué. L'élan de la troupe est rompu. Retraite précipitée en abandonnant les morts sur le terrain. Retour sur Timimoun, le 6 septembre, où la colonne arrive le 7.

Mais l'incident de Metarfa a fait du bruit et les derniers mois de l'année 1900 se passent à

préparer, à El-Goléa, une colonne devant occuper le Touat.

Le 8 janvier 1901, départ d'El-Goléa sous le commandement du général Servières. Arrivée à Timimoun, le 26 janvier. La colonne est scindée en deux :

Colonne de Timimoun avec 800 hommes et 4 canons,
Colonne du Tidikelt avec 300 hommes.
Point de jonction fixé le Timmi.

Le 30 janvier, la colonne de Timimoun part pour le Tsabit via le Deldoul. Metarfa se soumet. Au Tsabit, soumission sous menace de canonnade. Le 10 février, la colonne arrive à Adrar (Timi) où elle fait jonction avec la colonne dit du Tidikelt. Le 12 février, soumission du Bouda sous la menace du canon. Le caïd du Bouda est à Fez où il est allé implorer l'aide du sultan chérifien.

Le 17 février, des renseignements parviennent au général lui indiquant la présence d'un fort parti hostile dans la région. Patrouilles.

Mais, entre le 12 et le 17, le caïd du Bouda était rentré. Aidé par le cadhi des Oulad-Saïd et par le nommé Hadj Ahmed de Tasfaout, il lève un parti de 400 hommes destiné à attaquer les chrétiens. La force de la colonne Servières l'impressionna, mais, pour faire quelque chose, il décide d'attaquer Timimoun aidé par un parti de berabers. Il n'y a que 300 hommes à Timimoun. Attaque nocturne par surprise. Bientôt les assaillants perdent l'avantage et le commandant Reibell peut organiser la défense. L'ennemi lâche pied, abandonnant une centaine de berabers sur le terrain.

La colonne Servières se trouve à Tamentit. Alerté, le général Servières envoie à Timimoun un renfort de 300 fusils plus un canon. Il installe à Adrar une garnison fixe de 200 fusils et, avec le reste de ses forces, se porte sur Charouine où se sont retirés les berabers. Il y arrive le 28 février, à 3 heures. Combat de position les 1E7 et 2 mars. A la nuit, les berabers décrochent. Rejoints le 3 mars dans l'erg El-Amira, à quelque vingt kilomètres au nord-ouest de Charouine, ils livrent combat dans la dune. Les Berabers décrochent. Charouine est occupée le 6 mars, Talmine le 9 mars. Le 13 mars, la colonne, Servières regagne Timimoun.

Par protocole signé le 20 juillet 1901, S. M. Chérifienne reconnaît la situation acquise.

BILAN IN MEMORIAM

Combat de METARFA

13 tués dont 2 officiers : capitaine Jacques, lieutenant Depardieu. 36 blessés, 1 disparu.

Combat de TIMIMOUN

10 tués dont 2 officiers : capitaine Quisard, lieutenant Juncker. 20 blessés.

Combat d'EL-AMIRA

25 tués dont 2 officiers : capitaine Ramillon, lieutenant de la Hellerie. 50 blessés.

En guise de conclusion, il faut revenir à ce que nous disions plus haut : tant vaut l'homme, tant vaut son pays. Si peut-être, maîtrisant une petite satisfaction d'amour-propre, le capitaine Falconnetti n'avait pas voulu avoir le mérite de la soumission de Metarfa et avait favorisé l'entrevue entre le général Servières et Abdelaziz, nous aurions pu occuper le Gourara sans effusion de sang. Il ne faut pas d'ailleurs le juger trop sévèrement, il manquait probablement de renseignements désintéressés, et la faute en incombe presque sûrement au courrier, un chaâmbi du nom d'Ali Ben Saïd, chaouch du caïd du Deldoul, qui avait trouvé là, le moyen de satisfaire des rancunes personnelles.

Quant à l'avenir du Gourara, il semble que son sous-sol ne contienne aucune richesse minière; ses gisements de nitrates ou de sel sont trop peu importants pour être une source de bénéfices. Son avenir réside en l'amélioration de ses méthodes d'agriculture, de ses méthodes artisanales, dans le développement de ses voies de communication et, partant, du tourisme.

Mon collaborateur et ami, l'officier des A.M.M., va vous faire prendre contact avec les diverses races qui peuplent le Gourara. Il vous conduira tout d'abord à la fête indigène dont nous entendons depuis tout à l'heure le bruit assourdi des tobols.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

LE VILLAGE D'AIT-HOAR

DEUXIEME PARTIE

(Officier des Affaires militaires musulmanes)
FETE INDIGENE

PROMENADE DANS LE KSAR

POPULATION

MŒURS ET COUTUMES

LEGENDES

MAGIE ET SUPERSTITIONS

TITRE PREMIER : UNE FETE INDIGENE

Guidés par le bruit des tobols et des youyous, nous nous enfoncions dans le ksar, suivant d'étroites et tortueuses ruelles. La nuit tombait et nous nous efforcions d'éviter les énormes blocs de grès qui les coupent de place en place, rendant la circulation un peu difficile, mais augmentant encore le pittoresque de notre Oasis Rouge.

Nous marchions depuis quelques minutes ; le bruit devenait assourdissant et des Gouraris de plus en plus nombreux nous dépassaient, se pressant vers la fête, parlant, criant, s'interpellant à qui mieux mieux. Nous ne tardions pas à déboucher sur me large place que nous dominions du haut d'une butte, après cous être frayés, non sans peine, un passage parmi les innombrables spectateurs qui nous avaient devancés. Les plus enthousiastes n'avaient pas tardé à quitter ces places de choix pour prendre une part active aux divertissements. Seuls, nous entouraient des vieillards et des femmes. A notre droite, un cimetière groupait ses tombes autour d'une kouba très blanche.

Notre compagnon s'étonna de l'attitude de ces gens
- C'est donc ainsi qu'ils respectent le sommeil des morts ?
- Tout au contraire, cette -fête est donnée en l'honneur du marabout Sidi Bougherara, dont le corps repose dans la kouba. Ses descendants organisent chaque année un ahellil à l'occasion de l'anniversaire de sa mort.
- Mais qu'appelez-vous ahellil ?
- C'est le spectacle qui se déroule devant vous : une fête de nuit qui débute toujours par la récitation de formules à la louange de Dieu par les tolbas, d'où le nom de ahellil. ([2])

C'est d'ailleurs une fête typiquement locale. Après les Louanges à Dieu, les gens chantent et dansent sur des airs zénètes très rythmés.

Les Gouraris formaient maintenant un immense cercle autour de feux de djerids qui illuminaient leurs visages et donnaient à cette scène un air fantasmagorique.
- Comment organisent-ils une fête ?
- Un ou deux mois avant l'anniversaire de la mort du marabout, un de ses descendants, ou à défaut, le moqqadem, reçoit de ceux qui ont à remercier le santon de ses bienfaits, de l'orge, du blé, ou de l'argent. Quelquefois, ils font don d'un palmier ou d'un mouton. Le jour venu, le chikh (c'est ainsi que les indigènes désignent l'organisateur de la fête), fait préparer de la nourriture

[2] C'est le nom d'action du verbe hallal, 2e forme, qui signifie dire la illah il Allah (Il n'y a de Dieu que Dieu). Originairement Tahelil, cette prononciation a été déformée avec le temps pour donner ahellil.

pour tous les hôtes. Il ne devra pas cependant égorger plus de dix moutons. D'autre part, la quantité de couscous devra être proportionnelle à la quantité de viande. Le festin ou Oualima aura lieu à mi-fête.
Les tolbas du pays viennent alors lire le Coran et louer Dieu, soit à la mosquée, soit dans la kouba. Puis, les gens se rassemblent, certains pour assister au spectacle, d'autres pour y prendre une part active : ces derniers sont appelés Ashab ez-Zahou (les gens du divertissement). Ils se divisent en trois catégories :
Ceux qui ne savent jouer d'aucun instrument forment l'immense cercle que vous voyez ; tous armés de leur fusil, ils chantent et dansent, déchirant l'air d'une salve générale à intervalles réguliers. Ce sont les Ashab et Baroud (les gens de la poudre), toujours arabes ou zénêtes.
Le Chikh se place au milieu du cercle d'où il dirige la fête.
Un chant venait de cesser ; le chikh reprenait un autre air d'une voix faible, ébauchant un mouvement de danse.
Voyez ces trois indigènes qui se trouvent derrière lui. Ils sont réputés excellents chanteurs et danseurs ; ce sont les Chioukh et Ghena (les maîtres de chant). Ils reprennent le chant entonné par le Chikh et précisent son mouvement de danse pour permettre une exécution d'ensemble.

Ceux qui savent jouer d'un instrument forment une seconde catégorie qui se place en dehors du cercle. Si vous le voulez bien, rapprochons-nous de leur groupe.
- De quels instruments joue-t-on au Gourara ?
- Mis à part les traditionnels tobols et guesbas, les Gouraris jouent du guenibri (qu'ils désignent aussi par guenbri ou bengri), carapace de tortue sur laquelle est tendue une peau ; le tout est fixé au bout d'un manche long et rustique. Cet instrument porte de deux à six cordes en boyau de mouton. Voyez de quelle façon joue cet indigène : il pose la carapace sur sa cuisse droite, le manche, sur son bras gauche replié, et, jouant de la main gauche, il frappe les cordes de l'autre main à l'aide d'un morceau de bois.

Celui-ci joue de l'amzad ([3]), instrument à peu près identique mais muni d'une seule corde en crin de cheval. Il se joue à l'aide d'un archet fait, comme vous le voyez, d'une branche recourbée tendant une mèche de crins. En général, ils utilisent une branche de grenadier ou de figuier.

- Je ne vois pas de joueur de ghaïta ?
- A vrai dire, la ghaïta est peu appréciée des Gouraris.

Voyez ce groupe de nègres qui se démènent dans un bruit de ferraille assourdissant : c'est notre troisième catégorie, les Abid, incomparables manieurs de qraqeub ou quarquabou, ces sortes de castagnettes en fer, très longues qu'ils agitent en ce moment avec fureur, accompagnant ainsi leurs danses et leurs chansons, mélange de soudanais et de zénète.
La fête battait son plein. Les youyous mêlaient leurs notes vibrantes et claires à la confusion des tobols, des guesbas, des guenibris, des imzaden, des quarquabous, et aux voix graves des hommes qui, secoués par les chants et les danses, éprouvaient une frénésie de rythme aboutissant chez certains à une véritable démence.
- Ces fêtes se prolongent-elles longtemps ?
- Elles durent en général du coucher du soleil jusqu'à l'aurore, et cela pendant trois jours

[3] Contrairement à ce qu'on pense couramment, l'amzad n'est pas un instrument spécifiquement touareg. C'est un instrument typiquement berbère. Amzad plur. imzaden = cheveux.

consécutifs.
- Sont-elles très fréquentes ?
- Certainement, car les marabouts sont nombreux. A Timimoun seulement, nous pouvons en citer neuf : Sidi Othman, Sidi Ahmed Ben Othman, Lella Zahia, Sidi Boudjema, Si Moulay Hocine, Sidi Bagherib, Sidi Mahamed, Lella Maroucha, et enfin celui-ci, Sidi Bougherara. Leurs fêtes sont identiques. Seules, celles de Sidi El Hadj Belgacem, au ksar Zaouia, à cinq kilomètres d'ici, qui réunissent les adeptes des zaouias de Tabelkoza, Badriane, Barka et Oulad-Aïssa, revêtent, de ce fait, une ampleur plus grande. Elles ont lieu, chaque année, le septième jour du Mouloud. Les gens se rassemblent devant le ksar Zaouia, portant les drapeaux des différents marabouts. Les adeptes de Sidi El Hadj Belgacem, qui fut le marabout le plus vénéré du Gourara, sortent ensuite avec leurs emblèmes pour leur souhaiter la bienvenue, ce qui donne lieu à des congratulations sans fin. Puis, la fête se déroule comme de coutume, agrémentée encore d'une course au drapeau où s'affrontent les hommes les plus robustes : le pays auquel appartient le drapeau vainqueur sera protégé durant toute l'année contre les diverses maladies. La traditionnelle danse du bâton est également une attraction curieuse.

L'épouse de Sidi El Hadj Belgacem, Lella Hijja, qui repose à deux kilomètres d'ici, a droit aussi à une fête. Celle-ci a lieu le jour du Mouloud. A cette occasion, les jeunes filles préparent un couscous qu'elles distribuent ensuite, en ayant bien soin d'en conserver une poignée comme porte-bonheur.

Les grandes fêtes religieuses comme l'Aid Es Sghir ou l'Aïd El Kébir sont identiques quant à la forme, mais les surclassent et par leur faste et par leur durée.
Nous admirions maintenant le spectacle d'assez loin. Minuit avait sonné et nous ne tardions pas à prendre le chemin du retour. Au Bordj, les échos de la fête nous parvenaient encore.

TITRE SECOND : PROMENADE DANS LE KSAR

Il est très facile de visiter le ksar qu'une rue principale appelée Menjour traverse dans toute sa longueur. Nous suivrons donc cet itinéraire.
Ce Menjour prend naissance peu avant les écoles en descendant vers la sebkha. Nous longeons le cimetière de Sidi Othman puis, tournant à droite, nous traversons les différents quartiers, Oulad-Brahim, - Zerga, Menjour, Lella Maroucha, Oulad Yahia, Oulad Hamou Zin et El Mechoua.

Avant l'occupation française, les ksour du Gourara étaient mis à sac périodiquement par les berabers. Ces pillards, avides de rapines, n'hésitaient pas à attaquer un ksar toutes les fois qu'ils le pouvaient. Aussi, les habitants se souciaient-ils avant tout d'organiser leur défense. La maison indigène ne se trouvait donc jamais isolée. Un ksar, efficacement protégé par ses murs d'enceinte, ses portes et ses bastions, abritait tout un groupe d'habitations. A l'intérieur ou à l'extérieur de ce ksar, était construite une kasbah qui jouait le rôle de réduit de la défense. Elle servait et sert encore de magasin collectif.
Aujourd'hui, murs d'enceinte et vieilles kasbahs, crépis d'un mélange d'argile rouge et de sable, ont laissé d'imposantes ruines : le village de Tahtaït (l'ancien Timimoun), que nous verrons en sortant du Menjour, en est un bel exemple. Depuis la Paix française, les Gouraris n'ont plus aucun intérêt à se grouper et il n'est pas rare de les voir construire des maisons en terrain libre, souvent en dehors de la palmeraie.
- Ne pourrions-nous en visiter une ?
Certes, cela sera facile, car nous sommes en rapports constants avec certains indigènes. J'aperçois d'ailleurs mon ami Bahci, assis devant sa porte. Il se fera un plaisir de nous recevoir.
En effet, dès qu'il nous aperçut, Bahci se précipita au-devant de nous et, au milieu des interminables congratulations d'usage, nous invita à prendre le thé. Sur notre demande, il accepta volontiers de nous servir de guide.
Toutes les maisons sont bâties à peu près sur le même modèle. Elles sont carrées et généralement sans étage. Certaines toutefois possèdent un étage, mais il ne couvre qu'une partie du rez-de-chaussée.

Les murs sont en toubes ou briques séchées au soleil. Cette argile donne à Timimoun et aux autres ksour du Gourara une couleur rouge très originale. Leur épaisseur est en général de cinquante centimètres.
Les plafonds sont soutenus de côté par des piliers. L'architecture à base d'arcs et de voûtes était à peu près inconnue jusqu'à nos jours, mais le système des cintres se répand de plus en plus. Le plafond est constitué de khechbas (poutres) recouvertes de djerids ou branches de palmiers dépouillées de leurs feuilles. Sur cette charpente spéciale sont étendues les feuilles et le tout est

recouvert d'une couche de cinquante centimètres d'argile. Les murs sont nus.
L'escalier que vous voyez à l'intérieur de la petite cour à ciel ouvert nous permet d'accéder à la terrasse. Elle est bordée d'un mur d'un mètre cinquante de hauteur environ, pour permettre aux femmes de s'y tenir sans être vues de l'extérieur, bien que les moeurs soient très libres chez les Gouraris. Dans ce coin de la terrasse cette pièce indépendante n'est autre que la chambre à coucher. Là, s'entassent parents et enfants par les nuits d'hiver ; l'été, ils dorment à la belle étoile.
La femme de Bahci étant au jardin, nous pûmes visiter à notre aise, - visite rapide d'ailleurs -.
Le mobilier se compose de deux tapis défiant le temps malgré leur usure avancée ; déroulés chaque soir sur le parterre de sable de la pièce, ils servent de couche. Un tabout, grand coffre de bois aux couleurs vives, est destiné à contenir les objets les plus divers, effets, bijoux, etc...
Ce petit réduit est le magasin à vivres. Voyez cette jarre elle sert à conserver le beurre. On l'appelle zir.

- A quoi servent ces trous que j'aperçois là, à mes pieds ?
- Ils sont là pour l'aération de l'étage inférieur, on les recouvre de nattes pendant les fortes chaleurs.

Les lieux d'aisance sont très simplement conçus : deux khechbas au-dessus d'une fosse remplie de sable.

Le foyer n'est autre chose qu'une petite construction carrée d'un mètre vingt de côté, percée de deux trous, l'un, permettant de placer les guedras ou marmites, l'autre servant de cheminée.

Suspendues à des trépieds (outhad) des guerbas, outres en peau de bouc, et, dans ce coin d'ombre, des guellas ou khalloussa, cruches en argile poreuse remplissant l'office de nos alcarazas.

Enfin, une pièce spéciale que les ovins, les caprins et les ânes réintègrent le soir, après s'être promenés librement dans les ruelles du ksar durant toute la journée.

Et nous revenons boire le thé dans l'unique pièce du rez-dechaussée réservée aux hôtes le cas échéant, mais utilisée en temps normal comme salle à manger.

Là, dans un coin, Bahci avait entassé tout ce qu'il possédait d'ustensiles. Ici encore le mobilier se ramène à un tapis étendu sur le sable et à trois coussins.

Notre compagnon se leva et regarda curieusement ce matériel primitif.
Successivement, il vit une écuelle ronde et profonde, en bois, où l'on mange le couscous, appelée tagherbit ; un plat rond, également en bois, dont les Gouraris se servent pour boire -- la tazouda -, un immense récipient en argile ou en bois, le quesri ou guessaâ, dans lequel les femmes roulent lé couscous. Son attention fut attirée par des plats à pied, en poterie, appelés zelafa, par le traditionnel moulin, raha, fait de deux larges pierres plates, l'une fixe, l'autre pouvant tourner autour d'un axe, munie d'une longue poignée de bois.

- Qu'est cette sorte de mortier monumental ?
- C'est le tidni, taillé dans la masse d'un talha ou d'un agar (variétés d'acacias), utilisé spécialement pour concasser les épis d'orge ou de blé à l'aide d'un long pilon en bois ou rezama. Il existe de petits mortiers en métal, appelés takebaout, dont on se sert pour broyer les épices.

Ces vanneries, ou mkab, se placent sur les plats, pour protéger les mets des mouches et du sable, et ménager une surprise aux invités.

Une de ces vanneries, en forme de récipient profond se nomme tadera et sert de magasin à grain.

Il aperçut enfin une série de petites écuelles en bois, munies d'un manche très court et servant de mesures pour l'orge et le blé.
Celle-ci vaut un azguen de blé et porte le nom d'azguen. (un kilog environ). Il existe des multiples et des sous-multiples de cette mesure-type.

Bahci préparait consciencieusement son thé, accroupi devant son zembil, boîte contenant le thé et sa robaïa, boîte contenant le sucre.
Il nous servit avec des gestes lents et mesurés, observant rigoureusement l'usage du premier verre sans menthe, pour nous faire apprécier la qualité de son thé. Après avoir bu les trois verres traditionnels et remercié Bahci comme il se devait, nous nous enfonçons de nouveau dans l'étroit corridor ménagé entre la pièce du rez-de-chaussée et la rue. Une porte solide, en kchechbas, nous redonna notre liberté.

- A quoi sert ce trou, à mi-hauteur, dans le mur, près de la porte ?
- Il permet d'atteindre la serrure de l'extérieur. Voici la clef, appelée, tanast, énorme morceau de fer plat, hérissé de dents dont le nombre et la disposition diffèrent avec chaque serrure.

La serrure se compose de deux parties : un long bout de bois, fixé à la porte et pouvant se rabattre. Son extrémité est plate et hérissée de dents. Un second bout de bois, disposé horizontalement est percé d'autant de trous qu'il y a de dents.

Pour fermer la porte, on rabat le premier bout de bois dont les dents s'encastrent dans le second. Pour l'ouvrir, on repousse les dents avec la clef, et le bout de bois, qui maintenait la porte fermée est ainsi libéré.

De l'extérieur, la maison n'offre aucune particularité : des fenêtres réduites à de simples trous, 'pas de fioritures, si ce n'est quelques dentelures en argile au haut des murs.

Ce curieux ornement fixé au-dessus de la porte, et qui n'est autre qu'un maxillaire inférieur de chameau, est là pour protéger du mauvais oeil les habitants de la maison. Vous pouvez remarquer qu'il existe différentes façons de préserver une maison : certains remplacent la mâchoire de chameau par un os quelconque d'animal domestique ; certains suspendent une djiffa ou charogne, d'autres encore placent sur le haut du mur trois veufs ou une cruche blanchie. Enfin, ils se contentent parfois de dessiner dans le tin un cercle d'environ dix centimètres de diamètre, strié à l'intérieur.

Mais, chose remarquable, on connaît au Gourara le « Techerif », c'est le signe de Tanit, qui est courant à Ouargla. Ce signe, symbole d'origine phénicienne, est un motif typique de l'architecture de l'ancienne Carthage qu'a fait revivre Flaubert dans Salambo.

Cet ornement architectural fut certainement importé au Gourara par les émigrés juifs qui

fondèrent les colonies juives du Touat. Ces émigrés avaient gagné Carthage au moyen des flottes d'Hyram, roi de Tyr, qui avait fait alliance avec Salomon. Ils avaient été bousculés vers le Sud, ainsi que les Berbères, par le premier flot des invasions arabes.

Le Signe de Tanit, qui est un signe de protection, est encore un signe de fécondité, d'abondance puisque Istarht ou Astarté ou Astaroth était, pour les Phéniciens, la déesse de l'Amour.

D'ailleurs :
« Le roi Salomon équipa aussi une flotte à Etsjon-Gueber, près d'Eloth, sur les bords de la Mer Rouge, au pays d'Edom. Et Hiram envoya de ses serviteurs, gens de mer, et qui entendaient la marine, pour être avec les serviteurs de Salomon sur cette flotte. »
(ROIS IX 26-27).
« Et il arriva au temps de la vieillesse de Salomon, que ses femmes détournèrent son coeur après d'autres Dieux... Et Salomon suivit Astarté, divinité des Sidoniens... »
(ROIS XI 4-5).

Or, Sidon et Tyr étaient des royaumes phéniciens, dont les colonies s'étendaient jusqu'au Magreb Occidental et à l'Espagne. La plus florissante d'entre elles fut Kart-Hadatsch ou Carthage, fondée au VIF, siècle avant J.C. par la princesse Didon de Tyr. Elle fut une capitale maritime très importante et devint le pendant de Tyr en Occident.

Pourquoi donc les indigènes ont-ils conçu de si étroites ruelles ?

- Une vieille tradition qui n'est plus respectée aujourd'hui, fixait jadis scrupuleusement la largeur des rues : il suffisait qu'un chameau chargé puisse y passer sans difficultés.
Nous traversâmes le quartier des Oulad-Mahdi. Entre la Grande Mosquée et l'ancien marché, dans un réduit où un homme de taille moyenne n'aurait pu se tenir normalement debout, un indigène s'absorbait dans un minutieux travail. C'est un bijoutier.

- Que fabrique-t-on comme bijoux au Gourara ?
- On fabrique de gros bracelets « nbail », « souar » ou « debaliz », des bracelets plus fin «hadaidh », mais ils n'ont aucune valeur artistique. C'est au travail des artistes du Soudan ou du Mzab que les femmes gouraris doivent les magnifiques khalkhals d'argent, dont elles se parent les chevilles lors des fêtes, ou les broches en or appelées cherkas, qui réunissent sur leur poitrine les deux parties du bekhnoug, pièce d'étoffe très légère, blanche, longue de deux mètres et large d'un mètre cinquante, qu'elles mettent sur leur tête et laissent pendre naturellement le long du corps. Leur collier de parade ou guettif, encore appelé « raaïcha », est composé de sept cherkas, dont une plus grosse que les autres, placée au centre. EIles sont reliées par un ruban de velours et, entre elles, sont intercalés des morceaux de corail ou « morjana ».

- Portent-elles des bagues ?
- Oui, mais ce sont des anneaux sans valeur. Habituellement elles mettent leur première bague à l'auriculaire droit, la seconde à l'auriculaire gauche, la troisième au majeur droit, la quatrième au majeur gauche, et ainsi de suite, en utilisant successivement l'annulaire, l'index et souvent même le pouce.

COIN DE PALMERAIE

Dans le quartier Tadmaït, notre compagnon s'arrêta devant une maison qui avait été visiblement aspergée de « jir » (lait de chaux) sur toute sa façade.

C'est la mosquée attenante à la kouba du marabout Sidi Ahmed ben Othman. Tous les ans, à l'occasion de l'anniversaire de sa mort, il est d'usage de répandre du jir sur les murs extérieurs. Chaque quartier d'ailleurs possède une mosquée et la djemaâ de la prière commandée par l'iman n'oublie jamais cette coutume.
Voyez-vous ces jeunes garçons groupés dans cette petite cour ? Ce sont les élèves de l'école coranique rattachée à cette mosquée. Elle est dirigée par un taleb. Dès qu'un enfant atteint l'âge de quatre ou cinq ans, ses parents l'envoient à la « mahadra » où le taleb lui apprend l'alphabet, puis le Coran, et tout ce qui a trait à la religion islamique. Ces études durent de huit à dix ans et l'enfant doit les poursuivre s'il veut devenir lui-même taleb.

Une grande fête a lieu quand l'enfant est capable de réciter le Coran. Tous les tolbas se réunissent. Ils partent de la Mosquée et l'escortent, après l'avoir hissé sur un cheval. Ils récitent alors le « medah ». L'enfant revêt un haïk et tient à la main la planche-ardoise qui lui a servi au cours de ses études. Le cortège fait le tour du village. Parents et amis lui font cadeau tour à tour de bracelets d'argent, d'un palmier, d'une part d'eau etc... Après avoir visité le cimetière où reposent ses ancêtres et le marabout préféré de sa famille, l'enfant est accueilli chez lui par sa mère, qui lui fait un dernier présent. Des youyous saluent l'heureux événement ; puis c'est la diffa appelée « krama » à cette occasion, réunissant parents et amis. Pour terminer, les cadeaux reçus sont partagés entre le père du jeune garçon et le taleb qui l'a instruit.

Nous avions dépassé les quartiers de Tameslouaht et de Tazzegart. Une femme nous croise, tête nue, portant une cruche sur l'épaule gauche et tenant un enfant par la main.

- Est-ce la mode du pays de se tresser ainsi les cheveux ? nous demanda notre compagnon après l'avoir curieusement dévisagée.

-Oui, la coutume veut que l'on confectionne un nombre incalculable de tresses très courtes et très serrées. Selon leur richesse, les femmes peuvent défaire leur coiffure une, deux ou trois fois par mois, car les produits qu'elles utilisent sont nombreux, rares et chers. Voici comment elles procèdent.

Après avoir peigné consciencieusement leur chevelure, elles départagent les mèches à l'aide d'une grosse aiguille. La coiffeuse enduit chaque mèche de riha, parfum très spécial n'évoquant en aucune façon le sens européen du terme. Pour le fabriquer, elles pilent des roses séchées, de la jacinthe, de la myrte, du henné, des clous de girofle, une racine odorante ou seraïna, une ou deux dattes de la variété takarboucht, une noix de muscade, et mélangent le tout dans un premier plat. Dans un second plat elles versent de l'huile. Un troisième contient
un mélange de cendre et de sable calciné. Chaque mèche est enduite successivement et abondamment de ces divers produits, puis tressée. L'opération dure au minimum trois heures. Ceci terminé, la femme qui a pu se procurer un parfum européen, en répand sur sa chevelure. Elle suspend alors à ses tresses des cauris, des perles rouges ou vertes ou des chaînettes de métal argenté.

- Et pourquoi n'a-t-on laissé sur le crâne de cet enfant qu'un cimier de cheveux et deux touffes latérales ?
- Un vieil usage veut que les enfants soient coiffés ainsi. Lorsque la barbe apparaît, les parents lui font raser entièrement la tête, car les Gouraris prétendent qu'ils ne faut jamais laisser à la fois barbe et cheveux. Quant à la barbe, on la laisse pousser lorsqu'elle est bien fournie.
- De quelle façon s'habillent généralement les Gouraris ?
- En hiver, les femmes portent le ksa, pièces de laine de cinq mètres de long sur deux de large, dont elles se couvrent la tête et se drapent, le tout maintenu à la taille par une ceinture de laine appelée bathrour ou bathghour. L'été, elles revêtent la melahfa ou izar, de même dimension que le ksa, mais en fine cotonnade blanche ou de couleur. En plus de ces deux vêtements, les femmes aisées revêtent une robe longue garnie de tresses multicolores ou sfifa, et un séroual généralement rouge, vert ou noir, parce que ces couleurs se salissent moins à l'époque des menstrues. Elles ont aussi le bekhenoug.

- Et les hommes ?
- Nous retrouvons les traditionnels burnous, abaias, gandourahs, djellaba, etc.... mais il est à remarquer que les notables portent un haïk de laine blanche dans lequel ils se drapent.

Nous étions parvenus devant les magnifiques ruines du village de Tahtait, qui marquaient la fin de notre promenade. Nous revînmes lentement vers le bordj en traversant le village moderne situé au Sud-Ouest, où l'habitat a indéniablement subi l'influence française.

- J'aimerais connaître les différentes races qui peuplent ce pays si curieux et savoir un peu de leur histoire.
- Si vous le désirez, je vous ferai cet après-midi un petit exposé sur ce sujet.

TITRE TROISIÈME : POPULATION

Deux grandes races se trouvent réunies à Timimoun : la blanche et la noire.

La première est représentée par les Ahrar. Nous disons race blanche en tenant compte plus de la condition libre de ses représentants que de la couleur de leur peau. Ce sont les blancs, les nobles, les gens de race pure par opposition aux Ouasfane, haratines et esclaves noirs.

Les Ahrar possèdent la majeure partie des biens. Ce sont les maîtres des Ouasfanes qu'ils font travailler dans leurs propriétés. Ils se subdivisent en quatre classes : Cheurfa, Merabtine, Arabes, Zénêtes.

Nous ne parlerons pas des trois premières catégories qui ont déjà été étudiées longuement par des arabisants. Nous noterons toutefois au passage qu'au Gourara il y a trois sortes de Cheurfa
Les premiers descendent en ligne directe du Prophète par sa fille Fathima Zohra (origine classique, vrais Cheurfa).

Les seconds sont les descendants d'Ali, mari de Fathima, avec ses autres épouses. (faux Cheurfa).

Les troisièmes sont les descendants d'Abbas et d'Abou Taleb oncles du Prophète, frères de son père Abdallah. (faux Cheurfa).

Les Zénêtes sont de beaucoup les plus nombreux au Gourara. Ils constituent la classe moyenne de la population. Ce sont les descendants dégénérés des anciens maîtres du Magreb.

D'une grande famille berbère bien connue, ils ont été réduits à l'état de clients par les Arabes conquérants. Anciens possesseurs du pays, ils ne sont plus aujourd'hui que des vassaux.

En effet, après la bataille de Siffine, qui devait entraîner la scission entre Chiites et Kharedjites, les Berbères de l'Afrique du Nord, avides de nouveauté religieuse, espérant toujours qu'elle leur rapporterait des avantages nouveaux, ne tardèrent pas à prendre parti, les uns pour les Chiites, les autres pour les Kharedjites.

Ils formaient alors trois grands groupes : à l'Est les Louata, à l'Ouest les Sanhadja, au centre les Zenata. L'inimitié entre Sanhadja et Zenata fit le jeu des envahisseurs et, en quelques années, ils devinrent musulmans.

Après avoir exercé leur influence sur l'Afrique du Nord, Chiites et Kharedjites eurent respectivement pour partisans définitifs Sanhadja et Zenata.

Finalement, les Zenêtes furent repoussés vers le Sud par le flot des premières invasions arabes. Depuis ce temps, les Zenata ne jouèrent plus aucun rôle, et c'est une race dégénérée que nous retrouvons aujourd'hui à Timimoun et dans tout le Gourara. Plus rien chez eux ne saurait rappeler le fier et glorieux passé de leurs ancêtres.

Notons que parmi les Zénêtes du Gourara, beaucoup sont d'ascendance juive. Ils sont désignés alors sous le nom de ,Mehadjeria, c'est-à-dire émigrés (de leur religion à l'Islam, sous-entendu). L'émigration juive était déjà très ancienne dans l'Afrique du Nord. La première invasion arabe trouva devant elle des populations entières qui professaient le judaïsme. Il y avait là non seulement les descendants de juifs que Marcius Turbo avait chassés de la Cyrénaïque, mais aussi nombre de gens qu'ils avaient gagnés à leur religion.

Mais l'Islam ne tarda pas à grouper les populations de l'Afrique du Nord, et le judaïsme ne garda que quelques fidèles. Il se maintint cependant et fut même renforcé aux XIVème et XVème siècles par l'émigration espagnole. Les nouveaux venus, plus instruits, prirent très vite une influence prépondérante sur leurs coreligionnaires qui, par suite, furent contraints de rester dans le Sud, partageant la vie et les moeurs des indigènes.

Nous retrouvons ceux-ci parmi les Zénêtes du Gourara. Ils seraient venus ici du Tafilalet, où ils étaient mélangés aux musulmans. Leur but était de faire du commerce. Au contact des musulmans, certains voulurent changer de religion. Mais cela leur était difficile au Tafilalet, où ils craignaient les représailles de leurs coreligionnaires. C'est donc par crainte qu'ils décidèrent de venir au Gourara pour apostasier. Devenus musulmans, ils se marièrent avec des Zenata et se fondirent ainsi dans la race zénête, dont il est aujourd'hui difficile de les différencier.

Les Ouasfane se subdivisent en deux catégories : d'une part, les Haratines ; d'autre part, les Abid.

Ils constituent l'élément travailleur de la population ; ils sont nombreux, dégénérés, amorphes.

Le mot haratine est le pluriel de hartani, dans la composition duquel entre harr, qui signifie, comme nous l'avons déjà vu, libre, et thani, qui signifie second. Il semble que l'on commette souvent des erreurs au sujet du mot hartani, c'est pourquoi la traduction que l'on donne généralement, à savoir : libre en second, paraît insuffisante. A notre sens, pour préciser, il faudrait dire « libre en seconde génération ».

En effet, si nous traduisons simplement par « Libre en second »,, nous dirons qu'un hartani est un esclave venu du Soudan et qui eût la chance d'être affranchi, ce qui est faux. Un esclave, même affranchi, reste abd et seuls ses enfants auront droit au qualificatif de haratine. Lui-même sera appelé « abd mharrar » pour le différencier des non-affranchis. Il est donc nécessaire de préciser et de traduire hartani par « libre en seconde génération ».

- Mais alors, les haratines sont-ils zénêtes, sont-ils arabes ?
- Le problème est simple. Si leurs parents « abid mharrarin » étaient employés chez des zénêtes, ils sont considérés comme zénêtes, parce que nés chez eux. Si les maîtres étaient arabes, ils sont

considérés comme arabes. Nous pouvons donc trouver des haratines zénêtes et des haratines arabes.

« Dieu sauvera des flammes de l'enfer quiconque affranchira pour la cause divine », a dit le Prophète dans un de ses hadiths. Et dans le Coran, il prescrit de même d'affranchir les esclaves, sur leur demande, s'ils en sont jugés dignes. C'est surtout pour cela que les maîtres affranchissaient leurs esclaves. Il est bon de noter qu'ils attendaient toujours qu'ils ne soient plus guère utilisables par suite de leur âge.

C'est pourquoi l'application du décret abolissant l'esclavage fut accueilli avec indifférence. Nous avons supprimé la traite grâce à l'action directe que nous exerçons sur le Soudan. Les grandes caravanes annuelles qui partaient du Gourara pour aller s'approvisionner en nègres à In-Salah et assurer le ravitaillement en esclaves du Magreb Occidental, ne subsistent plus qu'à l'état de souvenir. Le marché aux esclaves de Timimoun, que l'on peut voir encore aujourd'hui au pied de l'ancienne kasbah, est devenu un simple parc à chameaux.

Les Abid sont les esclaves nègres venus du Soudan et qui n'ont jamais été affranchis.

Il est nécessaire de distinguer les Abid soudaniin et les Abid moueldin. Les premiers sont nés au Soudan. Même de nos jours nous en trouvons encore, évidemment très âgés ; les Abid moueldin sont leurs enfants, nés par conséquent au Gourara, d'où leur appellation qui signifie exactement « esclave né dans la maison » (sous-entendu maison du maître). Car
les maîtres mariaient leurs nègres avec des négresses esclaves et les enfants étaient leur propriété. Ils poussaient même très souvent les négresses à la prostitution afin d'avoir plus de rejetons. De même que pour les haratine, si ces abid moueldin sont nés chez un maître zénête, ils sont zénêtes ; s'ils sont nés chez un maître arabe, ils sont arabes.

Sans distinction de race, ni de classe, toute la population de Timimoun et même du Gourara forme deux clans appelés çoffs : les Yahmed et les Soffian.

Voici l'explication que donnent les autochtones sur cette division en deux clans.

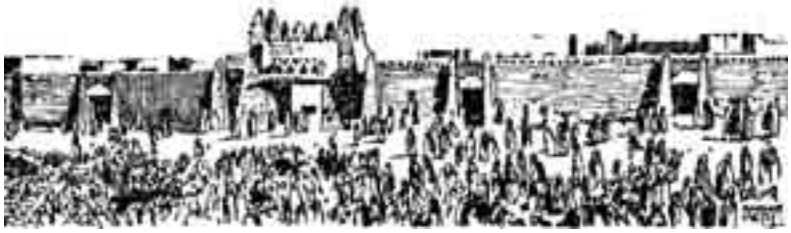
Certains prétendent qu'Othman ben Hassan, khalife du Prophète, ayant été assassiné, ses amis, en particulier Moawya ben Abou Soffian, voulurent le venger Ali, gendre et cousin du Prophète, leur conseilla d'attendre. D'où scission et constitution de deux clans : les Sofian, partisans de Moawya, et les Yahmed, qui s'étaient rangés à l'avis d'Ali.

D'autres prétendent que lors de leur établissement dans le pays, les gens cherchèrent un chef. Les uns voulurent nommer un certain Ahmed, d'autres soutinrent un certain Soffian. Ne parvenant pas à s'entendre, ils formèrent les deux clans précités.

Cette dernière est l'explication la plus courante au Gourara et semble la plus plausible.
Il y a deux cents ans environ, les partisans des deux çoffs décidèrent de s'entendre. Dans ce but, ils conclurent de nombreux mariages entre eux. Malheureusement, des fauteurs de
troubles Yahmed prétendirent un jour qu'ils avaient été insultés par des Soffian, alors qu'ils étaient allés chez eux pour faire du commerce. Amplifiant le fait, ils ne parvinrent cependant pas la première fois à soulever les Yahmed. Mais ils ne perdirent pas patience et recommencèrent

jusqu'à ce que l'animosité eût reparu entre les deux çoffs. La guerre reprit alors, et malgré plusieurs arrangements successifs, ils ne purent jamais tomber d'accord. Cette haine subsiste encore, mais est fortement atténuée depuis que les Français occupent le Gourara.

- Ces gens ne parlent pas tous la langue arabe, je suppose. Quel dialecte berbère emploient-ils couramment ?
- Les Zénètes parlent un idiome berbère, le zenatia, proche parent du tamachek, du kabyle, du chaouïa et du rhouara.
- Serait-ce trop vous demander que de me faire, lorsque vous disposerez d'un instant, un autre exposé sur les moeurs et coutumes locales ?
- Très volontiers. Je souhaiterais vous voir imité par tous ces visiteurs qui repartent de Timimoun sans avoir acquis la moindre connaissance du milieu indigène local. Trop nombreux, hélas, sont ceux qui n'emportent de leurs voyages qu'une vision superficielle !



TITRE QUATRIÈME : MOEURS ET COUTUMES

Mis à part certains indigènes très évolués, on n'appelle pas le médecin au moment de l'accouchement. Les autochtones préfèrent se confier à la qabla ou sage-femme indigène.

Dès que le terme approche, elle est avertie et se tient prête à venir au moment où la femme aura ses premières douleurs. Elle apporte les remèdes et les prépare. Je laisse à notre toubib le soin de vous parler de ces remèdes et de l'accouchement proprement dit.

Si la mère a accouché d'un garçon, c'est un grand événement que les autres femmes ne tardent pas à saluer de trois séries de youyous. Si une fille est née, la joie est moins grande et deux séries suffiront.
Un homme va avertir le père : il sait, en effet, que la bechera (action d'annoncer une bonne nouvelle à quelqu'un) entraîne toujours un don, soit en argent, soit en nature, pour le messager. Puis, ce sont les amis qui viennent féliciter les parents. Au père, ils disent le traditionnel mabrouk. A la mère, El Hamdoullah ala selamtek (louange soit faite à Dieu pour ta bonne santé), compliment s'adressant, en général, à quelqu'un qui revient de voyage ou qui a échappé à un danger, maladie par exemple. C'est le cas ici. Seules, les femmes se réunissent et mangent du couscous ce jour-là. Ce n'est que sept jours après que le père offre couscous, viande de mouton, etc.... à toute la famille, femmes et hommes.

On procède alors à la mise du henné sur les mains et sur les pieds de l'enfant. Puis on lui donne un prénom. En général, les parents attendent le quarantième jour pour habiller l'enfant qui n'était enveloppé jusque là que de vieux chiffons. A ce moment également, la mère revêt des habits neufs ou tout simplement propres et peut, dès lors, avoir de nouveaux rapports avec son mari.

On rase la tête du nouveau-né, puis on offre à la qabla un plat de couscous et un morceau de viande d'une taille bien déterminée : il doit tenir entre les deux mains arrondies, les doigts joints par leurs extrémités.

Enfin on place au bras de l'enfant un petit bracelet, généralement en argent, à sa cheville gauche, un anneau de cuivre ou d'argent qui préservera ses membres inférieurs des maladies et du mauvais oeil, et autour de son cou trois amulettes qui devront le protéger contre les djenoun. Dans ces trois petits sacs de cuir on trouve des bouts de papiers avec des inscriptions telles que : « Bismillah Errahman Errahim » (Au nom du Dieu Clément et Miséricordieux).

Les Indigènes suspendent aussi au collier reliant ces trois amulettes un clou de et à cheval tenu

par sa pointe, nouveau moyen de protection contre les djenoun, une perle multicolore et un cauri ; puis une petite bourse en cuir contenant des herbes: du harmel (Peganum hermala), du fidjel (rave), du quesbor (Coriandre), du hantit (Assa foetida), du jaoui (Benjoin).

Plus tard, ses parents ajouteront des amulettes à chaque maladie nouvelle. Ce sont les tolbas qui les vendent pour un prix variant de 25 à 1.000 francs.

Il est de tradition de circoncire l'enfant entre le quarantième jour et la dixième année. On laisse cette tâche à un spécialiste appelé « tahar ». Les parents préparent du couscous et de la viande. Les invités viennent très tôt, vers 6 heures, et se rassemblent devant la mosquée du quartier bu devant la maison de l'enfant. Des tolbas lisent le « medah » ou poésie sacrée. L'enfant est amené vêtu de neuf et, coiffé d'une chéchia. On place devant lui un grand plat en bois rempli de sable. Un indigène tient l'enfant pendant que le tahar opère. Immédiatement après l'opération, l'enfant avale une petite quantité de sel et d'huile. Aussitôt deux indigènes le prennent par les mains et le forcent à courir sur une petite distance. Ceci afin, disent-ils, d'empêcher la rétraction du « nerf de la verge ». Puis la mère l'emporte au milieux des youyous.

Les Gouraris sont de moeurs très libres. Tous les habitants d'un même ksar se considèrent comme étant de la même famille. Au contraire des moeurs arabes très strictes, les jeunes filles gouraris peuvent se promener dévoilées sans surveillance. Un signe permet de les reconnaître d'entre les autres femmes chacune laisse nue l'une de ses épaules en rabattant son izar.

Le mariage se fait toujours entre familles de même condition. Pour un hartani ou un abd, c'est un congénère qui est généralement chargé de voir le père de la jeune fille, ou, à défaut, son tuteur, son frère ou son oncle, et de faire la demande en mariage ou khotba. Si celle-ci est acceptée, on discute alors les conditions. Le père peut demander, par exemple, que son gendre laisse toujours sa fille dans son pays d'origine, qu'il ne prenne pas de seconde femme, etc.... puis il s'inquiète du montant de la dot qu'apportera le jeune homme. Si celui-ci est riche, la dot comprendra généralement : dix bracelets et dix bagues en argent, dix khalkhals, dix moutons, chèvres, etc... S'il est pauvre, il ne donnera que deux bracelets, deux bagues, etc...

Le père peut demander au prétendant d'apporter en dot à la fille des vêtements de femme. C'est ainsi que l'on voit des jeunes gens aisés faire cadeau à leur épouse, le jour du manage, de huit parures complètes. Chaque parure comporte une robe, un séroual, un foulard en soie, une paire de chaussures, un haïk. La femme apportera au ménage tous les ustensiles de cuisine nécessaires et une ou deux chèvres.

Les conditions une fois fixées, le père de la jeune fille autorise le fiancé à venir régulièrement à la maison et même à assister aux repas familiaux préparés et servis par la future épouse. Le jour du mariage est alors fixé et la formule de l' union prononcée. Puis le fiancé envoie la dot convenue à ses beaux-parents, y ajoutant encore des amulettes et des parfums, mais sous conditions expresse que, si la nuit de noces la jeune fille n'est pas trouvée vierge, la dot et les cadeaux soient rendus immédiatement au marié.

Le jour venu, une grande diffa offerte par le père du marié réunit les membres de la djemaâ du pays et les invités. A cette occasion, l'oncle du jeune homme ou son cousin offre un mouton ou une somme d'argent. Ce cadeau a la valeur d'une dette le jour où le donateur organisera à son tour

une fête de mariage, un cadeau de même valeur devra lui être fait. Si, à ce moment, l'organisateur de la première fête est décédé, ce sont ses enfants qui devront offrir le mouton ou la somme d'argent. Et personne n'oublie cette redevance, étant donné que ces cadeaux se font toujours en présence de tous les invités et qu'il serait déshonorant de faillir à cette coutume.

Le jeune homme devra porter un sabre, d'une part, poux se préserver du mauvais sort, d'autre par, pour montrer à sa femme qu'elle peut compter sur lui pour la défendre dans l'avenir.

Les femmes vont alors voir la mariée, la parfument, l'habillent de neuf et l'amènent en chantant dans la maison nuptiale où la rejoint son fiancé, accompagné de tous ses amis qui le quittent sur le seuil. Les époux devront rester sept jours ensemble. Si les conjoints sont de race noire, la noce ne durera que trois jours.

Si chacun des deux époux convole pour la première fois, un garçon de 12 ans s'occupera du mari, tandis qu'une femme restera à proximité pour répondre aux moindres désirs de l'épouse. En effet, pendant cette période, les indigènes comparent les deux époux à un sultan et une sultane, et nomment les deux serviteurs précités ouzir et ouzira, c'est-à-dire ministres, par extension : garçon et demoiselle d'honneur.

Durant chacun de ces sept jours, tous les célibataires viennent visiter les nouveaux mariés, jouer du tobol, danser, etc... Le premier jour, c'est le mari qui offre une diffa au déjeuner. Puis les célibataires désignent treize d'entre eux parmi les plus riches, et chacun devra offrir une diffa au cours des Jours suivants, soit au déjeuner, soit au dîner.

La polygamie est très rare au Gourara. On peut attribuer ce fait à deux raisons : tout d'abord à la pauvreté des habitants qui ne pourraient entretenir plusieurs femmes à la fois ; ensuite, à ce que les femmes zénêtes sont réfractaires à la polygamie.

Mais alors, nous direz-vous, les femmes commandent à, leurs maris dans ce pays ?

Effectivement, au Gourara, la plupart ont sur leur mari une très grosse autorité. N'est-il pas: commun de trouver ici des femmes ayant leur magasin à vivres personnel ?

Quand un malade approche de là fin, la famille lui demande s'il a pensé, durant sa vie, à faire sa ouassia (testament). Dans l'affirmative, le malade indique l'endroit où il l'a cachée. Dans le cas contraire, il répare cet oubli sur-le-champ.

Après sa mort, les Tolba et l'iman de la mosquée qu'il avait l'habitude de fréquenter, se réunissent dans la maison, ainsi que lés gens chargés de la toilette des morts.

Tout d'abord, les Tolba lisent la ouassia, où le défunt a fixé les dimensions de son linceul (entre 4 m 50 et 7 m. 50), le nombre de moutons à égorger pour les repas qui seront offerts aux Tolba et aux pauvres durant les trois jours qui suivront l'enterrement, les salaires de ceux qui laveront son corps et qui le porteront au cimetière, de ceux qui ont creusé la tombe, de ceux qui nettoieront la pièce après le « ghessil » (ces salaires varient entre 1 franc et 25 francs) il désigne également son oukil (ici, exécuteur testamentaire).

Ensuite, c'est la toilette du mort. Pendant ce temps, les Tolba ne cessent d'invoquer Dieu. Les indigènes récitent le Bou Siri, chant sur le Prophète. Ils mettent le corps dans le linceul, puis ils l'emportent sur la traditionnelle civière. Jusqu'à la tombe, les gens répètent la « chehada ».

Au cimetière, les négresses apportent des cruches d'eau et les déposent à proximité. Cette eau servira à pétrir l'argile qui recouvrira les dalles tombales.

Lorsque tous les gens conviés sont réunis, ils font une prière pour le repos de l'âme du décédé ; puis l'on descend le corps dans la fosse, dont la largeur ne doit pas excéder une longueur et demie de main. Il est couché sur le côté droit à 1 m. 50 de profondeur environ, la tête en direction de La Mecque. On fixe alors les dalles tombales à un demi-mètre environ au-dessus du corps. Enfin, on les recouvre d'argile : toute la terre retirée du trou doit être remise sur les dalles.

Sur la tombe sont disposées deux pierres larges et plates l'une à l'emplacement de la tête, barrant transversalement la ligne du visage, l'autre aux pieds ; cette dernière est fixée en travers s'il s'agit d'un homme, en long s'il s'agit d'une femme.

Quatre jours après, la famille placera sur la tombe une cruche vide ou contenant quelques pierres.

Après l'enterrement, les parents se retirent et se préparent a recevoir les « azaias » c'est-à-dire les gens qui viennent présenter leurs condoléances. Cela dure trois jours, période durant laquelle les proches du défunt doivent s'interdire tout chant, tout cri, etc...

Le quatrième jour on discute de la succession. Si le défunt a laissé des dettes, elles sont réglées. Dans le cas contraire, l'avoir est partagé comme il se doit.

Si le disparu a laissé une veuve, les gens viennent lui présenter leurs condoléances. Elle mord un bijou d'argent. Chacun des visiteurs le lui prend des mains et, à son tour, répète trois fois le même geste.

Dès le quatrième jour de son veuvage, elle entre en idda. Pour ce faire, elle se coiffe d'un morceau de tissu prélevé sur le linceul de son mari ; elle ne doit pas sortir de chez elle, surtout de la prière de l'aube jusqu'à celle du coucher du soleil, et ceci pendant quatre mois et dix jours. Elle doit s'abstenir de parfums, de parures, etc...

A la fin de son « idda », elle se lave, s'habille de neuf, se fait conduire dans un endroit appelé « hofret et hezen », trou des deuils où elle enterre le morceau de toile qu'elle avait sur la tête et ne revient chez elle qu'à la chute du jour.

En allant à « hofret e1 hezen », une négresse la précède, frappant sur une vieille casserole et prévenant lés gens de s'écarter du passage de la veuve, dont le regard en cette circonstance porte malheur. Dès son retour, elle peut reprendre sa vie normale. ,

Si une veuve n'a pas suffisamment de bien pour se permettre de vivre ainsi durant quatre mois et dix jours, elle a le droit de subvenir à ses besoins en allant travailler, mais elle doit rentrer chez le dès sa besogne finie.

Voilà les moeurs et coutumes des Gouraris en ce qui concerne les principaux actes de la vie : naissance, mariage, décès.

- N'ont-ils pas d'autres coutumes intéressantes
- Certes, et voici les plus courantes

Si, par hasard, il se produit une éclipse de soleil, ou « kousouf », les gens se réunissent en dehors du village et disent une prière spéciale dans laquelle ils blâment leur conduite et demandent pardon à Dieu. Puis, munis de bidons ou de casseroles, ils parcourent la ville en criant et faisant un bruit assourdissant ; de même, s'il se produit une éclipse de lune ou « khoussouf » ou si la pluie ne tombe pas durant deux ou trois ans consécutifs : « istiçqa »= (action de demander de l'eau).

Quand il y a une épidémie dans le pays, les femmes parfument une djerid de « riha », fendant les feuilles dans le sens de la longueur et se promènent en la tenant par les deux extrémités. Elles vont de maison en maison et demandent des aumônes pour les pauvres.

Lors de l'Aid El Kebir, tous les gens qui sacrifient un mouton doivent mettre du sang au-dessus de leur porte, afin que leurs coreligionnaires voient qu'ils ont eu de la viande à manger. Ils doivent néanmoins s'inquiéter de ceux qui n'ont pu s'en procurer. Ils parcourent le village et, s'arrêtant devant toutes les maisons qui ne portent aucune trace de sang, distribuent des parts de viande.

Il faut y voir plutôt une réminiscence des prescriptions bibliques .

« Et le sang vous servira de signe sur les maisons où vous serez. »
(EXODE XII, 13).

« C'est par la foi qu'il célébra la Pâque, et qu'il fit l'aspersion du sang, afin que le destructeur qui tuait les premiers-nés ne touchât point ceux des Israélites. »
(SAINT-PAUL Hébreux XI, 28).

- Connaissez-vous quelques légendes ou histoires auxquelles les Gouraris ajoutent encore foi ?
- Oui. D'ailleurs ces histoires concernent presque toujours les principaux marabouts de la région.

L'un d'eux, Sidi et Hadj Belkacem repose à 5 kilomètres de Timimoun, dans un ksar appelé Zaouia.

On raconte que, faisant ses études coraniques dans un coin du Maroc, d'où il était originaire et dont le nom est mal connu, son chikh le chargea, un jour, de faire chauffer de l'eau pour les ablutions. Mais il était de mauvaise humeur et, trouvant que l'eau tardait à chauffer, il ordonna à Belkacem de se tremper dans la bassine. Belkacem obéit et n'en continua pas moins à attiser le feu. Lorsque le chikh s'en aperçut, il courut à lui : l'eau bouillait, mais Belkacem n'avait pas bougé. Pris d'admiration, le chikh craignit que ses enfants et ses élèves n'eussent désormais d'obéissance et de respect que pour Belkacem. Il lui enjoignit donc d'avoir à quitter le pays

« Tu partiras. Lorsque tu trouveras un endroit où les arbres et les pierres danseront en disant « bismillah ia fdhaïl » (Par le nom de Dieu. O vertus !) tu t'arrêteras et y demeureras

Belkacem partit et parvint à Timimoun, où il rencontra Sidi Moussa, marabout du pays, dont le tombeau se trouve à Tasfaout, qui, levant un pied, voulut le forcer à passer dessous.

« Je ne passerai pas tant que je n'aurai l'autorisation de mon chikh. »

Il revint donc vers celui-ci qui lui dit
« Retourne ; Sidi Moussa est mort ; tu serviras d'iman à son enterrement. »
Tout se passa ainsi. L'enterrement terminé, Belkacem poursuivit ses recherches. Il quitta Timimoun. Après avoir parcouru environ 5 kilomètres, il trouva un pays où, comme le lui avait prédit son chikh, les arbres et les pierres dansaient, en disant
« Bismillah ia fdhaïl ». C'est donc là qu'il se fixa. Voici une première anecdote sur Sidi et Hadj Belkacem.

On raconte également qu'un jour, se rendant à La Mecque avec d'autres marabouts du pays qui n'avaient pas voulu le reconnaître comme chef, une tempête s'éleva dans la Mer Rouge. Leur bateau menaçant de chavirer. Belkacem et l'un de ses élèves, plus tard marabout de Tabelkoza, Si Mohamed el Marfoua, s'envolèrent. Quand les autres virent le danger, ils suplièrent Belkacem de revenir afin de les délivrer. Il revint et fut désormais reconnu pour leur chef : le bateau arriva à bon port...

Belkacem avait un fils qui dirigeait une zaouia à Kairouan. ll avait trois enfants qui étaient restés à Zaouia. Un jour, le plus jeune dit à ses frères : « Notre père est mort aujourd'hui à Kairouan. Creusez la tombe ; moi j'irai chercher son corps. » On raconte qu'il disparut et revint peu de temps après ramenant le corps de son père. Il était allé le prendre à Kairouan au moment où l'on commençait la prière pour le repos de son âme.

Et aujourd'hui, à Kairouan, on montre, parait-il, aux visiteurs, un tombeau qui n'est là que pour rappeler la mémoire du fils de Sidi et Hadj Belkacem. II laissa là-bas une zaouia dirigée par sa fille, Lalla Zineb.

Le ksar Zaouia est fertile en histoires

Si Mohamed Abdelkrim est un marabout qui y vécut, il y a vingt ans environ. Il était aveugle.

Un jour, un notable de Zaouia partit à Alger pour y régler des affaires. Il rencontra là-bas un indigène qui connaissait Si Mohamed Abdelkrim et qui lui donna pour lui une commission. A son retour, Si Mohamed Abdelkrim, que personne cependant n'avait averti, lui dit hâtivement bonjour et s'empressa de lui réclamer cette commission, à son grand étonnement.

Rencontrant un jour un commerçant de Timimoun, Si Mohamed lui demanda de lui prêter les vingt francs qu'il avait sur lui. Le commerçant protesta et avoua, en toute sincérité, qu'il avait changé de vêtements et laissé tout son argent chez lui. Voyant que Si Mohamed insistait, il voulut le lui prouver et, fouillant ses poches, il découvrit un billet de vingt francs dont il ne soupçonnait nullement l'existence.

Un fonctionnaire du poste du Gourara attendait impatiemment la Légion d'Honneur, décoration qui lui avait été promise. Si Mohamed Abdelkrim le fit appeler un jour, et lui déclara qu'on la lui

avait attribuée à dater de ce jour. Quelle ne fut la stupéfaction du fonctionnaire en recevant un papier officiel lui annonçant l'heureuse nouvelle et eu constatant que ce papier était daté du jour où Si Mohamed l'avait convoqué.

Un jour, Si Mohamed annonça également à un commerçant la mort de son oncle maternel ; quelque temps après, le commerçant en recevait la nouvelle par télégramme. Voici donc quelques histoires sur lu Zaouia de Sidi El Hadj Belkacem.

Nous terminerons par deux anecdotes sur celles de Tasfaout et de Tazliza.

Un marabout de Tasfaout, Si M'Hamed. avait un parent à Timimoun. Celui-ci vint le trouver un jour et se plaignit d'avoir des enfants en bas âge et d'être lui-même très âgé.

Que deviendraient-ils si je mourrais avant qu'ils n'aient atteint l'âge où ils devront affronter eux-mêmes la vie? Si M'Hamed lui conseilla de ne pas se chagriner : le jour où il mourrait, il le ressusciterait et prendrait sa place dans le linceul, à condition que chaque année, lui, ses enfants ou petits-enfants ou descendants quelconques, fassent l'aumône d'un harnel (200 kilogs) de blé, de deux ou trois brebis, d'une certaine quantité de beurre, aux pauvres et aux tolba, à l'anniversaire de sa mort.

L'homme mourut cinq mois après. On avertit Si M'Hanied qui vint à Timimoun. Il se rendit auprès du défunt que l'on avait déjà recouvert d'un linceul, le fit lever, puis, ayant fait ses adieux, il s'allongea à sa place et mourut ainsi qu'il l'avait voulu.

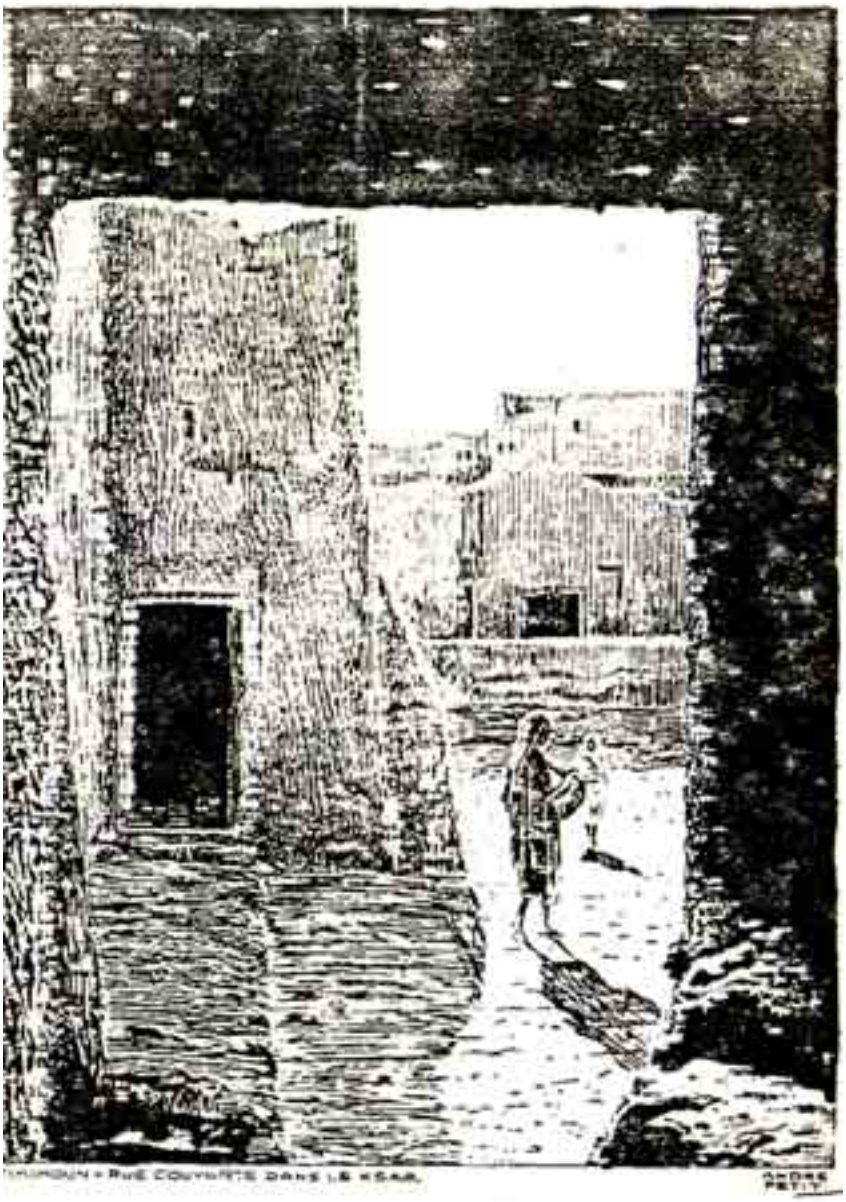
Aujourd'hui, on dit que lorsque les descendants oublient une des parties de la condition édictée par Si M'Hamed, l'aîné meurt dans l'année.

Sidi M'Hamed El Marfou était marabout de Tazliza ; mais il se rendait très souvent à In-Hamou, situé près de Tazliza. C'est là qu'il mourut. Les gens d'In-Hamou voulurent à tout prix l'enterrer chez eux. Mais ceux de Tazliza protestèrent et une rixe faillit éclater. On décida de sortir le corps en dehors d'In-Hamou et d'en référer au cadi.

La nuit tombait, et les gens qui étaient partis le chercher (à Tabelkoza probablement) n'étaient pas encore revenus.
Ils ne revinrent que le lendemain matin, mais quelle ne fut leur stupéfaction quand ils constatèrent la disparition du corps. Ils le cherchèrent de toutes parts et interrogèrent les gens qui avaient passé la nuit sur place. Tous avaient dormi, et déclarèrent qu'ils n'avaient rien vu. Il y avait là cependant autant de gens d'In-Hamou que de Tazliza. Les recherches se poursuivirent longtemps, mais vainement. On décida alors d'élever une kouba à l'endroit où il avait été déposé la veille. Quant au corps, on ne le retrouva jamais.

Un dernier conseil : si un Gourari vous affirme que le « naâch » (civière qui sert à emporter les morts au cimetière » se promène chaque nuit, n'y prêtez aucun crédit, car le cadi actuel en a rencontré un, et s'est aperçu qu'il était mu par une vieille femme que la profession de sorcière obligeait à épouvanter les crédules Gouraris pour leur soutirer un peu d'argent.

- La sorcellerie est-elle très pratiquée au Gourara ?
- Certainement.
- Pourriez-vous m'entretenir des pratiques les plus courantes ?
- Je préfère laisser ce soin au chef de Poste, le lieutenant Mercadier ; personne n'est plus qualifié que lui pour traiter ce sujet : il est l'auteur d'un opuscule intitulé : « Contribution à l'étude de l'ethnographie des tribus sahariennes », dans lequel il expose cette question en détails.



TITRE CINQUIEME : MAGIE ET SUPERSTITIONS

> « Et SAUL dit à ses serviteurs: cherchez moi une femme qui connaisse la magie, et j'irai vers elle, et je la consulterai.
> (L Samuel XXVIII,7).
>
> « Il n'y a rien de caché que ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être connu.
> (Saint-Matthieu X, 26).

Celle population zénête est de moeurs et coutumes très curieuses.Comme toutes les les peuplades peu évoluées, elle doit peu ou prou s'adonner à la magie et être très superstitieuse ?
En effet , elle passe au Sahara pour être une des plus dangereuses qui soit. On parle couramment des sorcières gourariennes et on en a peur.

- Pourquoi cela ?
- Parce que, comme vous l'a si bien dit mon ami Salléras, les zénêtes sont un produit hybride de berbères et de juifs, et que ceux-ci passent pour être très forts en occultisme. Or, si l'on veut se donner la peine d'approfondir une question que l'on traite souvent avec désinvolture, on trouvera dans la magie gourarienne tous les principes élémentaires de l'occultisme de notre Moyen-Age, tel que le pratiquaient Erasme, l'abbé Trithème, Paracelse, Cornelius Agrippa, Jacob Boêhme, et dont les origines étaient dans la Kabbale.

Ainsi, par exemple, les trois pitons qui se trouvent dans la sebkha, isolés, au Sud d'Hadj Guelman, passent pour être hantés et aucun Gourari ne s'en approcherait la nuit. Ils appellent ces pitons Toubechirine. Là vit une population habitant l'élément « terre » Les zénêtes les appellent e redjel el trab » et les occultistes Elémentals. Ce sont les Asuras des enseignements brahmaniques. Paracelse les appelle, en général des Saganae et, dans le cas précis, des Pygmées de la terre ou Gnomes.

Ils vivent une vie toute spéciale, se rapprochant de celle de l'homme, mais guettent celui-ci pour le soustraire à son milieu et l'asservir. On cite à Timimoun des Gouraris qui ont été enlevés par les redjel el trab. Le plus connu est Hadj Mahfoud.

Les Gouraris croient aussi aux fantômes et aux esprits.
La grande mosquée de Timimoun appelée Tamesguida Tamkant serait habitée par une quantité de

petits diablotins que voit chaque jour le mouedhin allant appeler les fidèles à la prière du fidjr (l'aube)

MOSQUEE TAMEGUIDA - TAMANT

Ils ne fuient pas devant lui, mais dès que le mouedhin commence l'appel à la prière, ils disparaissent... Pas un Gourari n'irait seul à la Grande Mosquée entre minuit et trois heures du matin.

Las fantômes ou zeghoughen, les Caballi ou Lemures des occultistes effraient au possible nos pauvres indigènes. On les trouve près des cimetières, dans les endroits où des personnes sont mortes de mort violente ou accidentelle. « Ces êtres, toujours enclins aux passions de l'instinct,

privés même des restrictions imposées au corps physique, hantent les lieux que fréquentent les hommes et s'efforcent d'entrer en rapport avec eux, moyennant une affinité de corps sidéral... »

Ils produisent boas les phénomènes observés dans les maisons hantées : apparitions, effets lumineux, bruits, déplacements d'objets.
La lycanthropie existe aussi et, au dire des Gouraris, il n'est pas rare de voir, près des cimetières, des animaux à tête humaine ou vice-versa. C'est ce que Paracelse appelle la Transfiguration dans son livre, Philosophia Sagax. Il dit : « II y a une sorte de magie par laquelle des corps vivants peuvent être formés et un corps transformé en un autre, comme il fut fait par Moise. »

Au Gourara on suspend au cou des enfants un morceau de corail rouge. Les femmes en portent souvent aussi dans leurs cheveux ou avec leurs amulettes. C'est pour éloigner les esprits parasites qui recherchent le contact de l'homme et lui font, selon le cas, commettre des méfaits ou des actes répréhensibles. Ces esprits sont les Phantasmata des Kabbalistes.

Si les sorcières du Gourara ne se rendent pas au Sabbat, elles inspirent toutefois une terrible crainte parce qu'elles disposent de formules de philtres très dangereux. Elles connaissent le fameux Boughbough ou Sehrr, lequel,selon la dose administrée, peut tuer un homme ou l'attacher et le soumettre à jamais à une femme.

Ce boughbough est composé de plusieurs matières dont les principales sont
- La cervelle de mort.
« Les sorciers peuvent faire beaucoup de mal avec la Mumie qu'ils tirent des tombes fraîches. » (Paracelse).
- L'Hyosciamus falezlez ou jusquiame.
« La jusquiame est un poison violent dont las touareg se servirent pour empoisonner les survivants de la mission Flatters. »
- Queue de scorpion pilée.
- Arsenic ou reheuj.
- Tête de chat noir.
- Coeur de chauve-souris,
- Chair desséchée de plusieurs variétés de lézards.
Pour rendre le poison plus efficace, il conviendra de rouler le couscous dans lequel on l'incorporera avec une main de mort.
Ne riez pas. C'est extrêmement sérieux. Tous les ans il arrive qu'une sorcière est prise dans un cimetière se livrant à sa funèbre opération. Mais on ne la trahit jamais. Quant à l'empoisonnement par le boughbough, c'est une chose réelle devant laquelle la médecine française demeure impuissante par suite du scepticisme de ses praticiens. Ses caractéristiques sont les suivantes

- Enflure abdominale considérable,
- Forte température,
- Coma rapide,
- Putréfaction quasi-immédiate du corps.

Ceci est probablement dû aux ptomaïnes contenues dans la cervelle à demi-putréfiée. Le contre-poison indigène - qui sert aussi de préventif - serait le mercure ou zaouaq, pris quotidiennement à

faible dose.

Si vous désirez simplement un philtre d'amour, vous pourrez choisir entre
- Le boughbough à très faible dose. On obtient un affaiblissement physique important suivi d'un affaiblissement du moral qui ne réagit plus et se soumet rapidement à la volonté de l'opérateur.
- Faites absorber encore au patient ou à la patiente selon le cas :
- Du sperme éjaculé sur un morceau de sucre,
- Du sang de menstrues mélangé à de l'eau qui a été exposée une nuit à la pleine lune,
- Des rognures d'ongles mélangées à des cheveux. Le mélange doit, au préalable, avoir été calciné.
Quand une prostituée veut s'attacher un client, elle lui présente à boire, après l'acte sexuel, de l'eau dans laquelle elle a trempé son majeur gauche qu'elle s'est auparavant introduit dans le vagin.
Une autre méthode consiste pour la femme à faire, un vendredi soir, une toilette intime très soignée. Elle s'introduit ensuite dans le vagin un morceau de graisse de chat qu'elle laisse en place jusqu'au matin. Le samedi matin, elle pétrit une galette dans laquelle elle incorpore cette graisse de chat. L'homme doit manger un fragment de galette. Dès qu'il y a goûté, il ne veut plus se séparer de cette femme.
Et je vous cité encore Paracelse
« Certaines substances permettent de confectionner des philtres d'amour, surtout quand, par un contact prolongé avec le corps de l'opérateur, elles se sont imprégnées fortement de sa vitalité. » (De morbus amantum).

- Tenez, voyez cette fille qui porte une touffe de poils avec son collier d'amulettes. C'est une touffe de poils de renard. Elle croit ainsi augmenter sa puissance psychique :

Zrob thaleb	Le poil de renard.
N'alleguou	je le suspends.
Elli Chedditou	Celui que je prendrai.
Itegheleb	je le vaincrai.

Cet esclave noir, que vous voyez assis contre cette porte, a un anneau de cuivre au gros orteil de son pied droit. Cet autre qui cause avec lui a sa cheville droite ornée d'un anneau de fer. C'est parce qu'un anneau de cuivre calme les douleurs vagues du pied, et que l'anneau de fer protège des accidents.

Les occultistes admettaient que les métaux possèdent une vie propre et sont capables de rayonner une certaine influence dont la médecine pouvait tirer partie. C'est presque le principe de la métallothérapie du XIXe siècle, que Burcq essaya de lancer.

Les Gouraris croient encore à l'efficacité des talismans. Ils possèdent des traités élémentaires d'astrologie et confectionnent parfois des talismans sur métaux, car « les métaux possèdent une vie... et les signes, les caractères et les lettres ont leur force et leur efficacité ». Ce n'est pas eux qui le disent, mais Paracelse dans son Archidoxus Magicus.

Et nos médailles et scapulaires, et le Bois-Sacré qui tient longtemps réclame dans tous les journaux de France et de Navarre. Que celui qui n'a jamais péché...

C'est un mauvais signe que de laisser les outils dont on s'est servi dans la journée, passer la nuit appuyés contre un mur. Il faut coucher l'outil par terre. Si l'outil a passé la nuit dressé contre le mur, c'est pour le propriétaire un signe de blessure à venir.

Quand vous quittez vos chaussures, ne les laissez jamais à l'abandon. Il faut les ranger correctement dans un coin. Si vous laissez votre naïl toute une nuit chevauchant l'autre ou retournée, c'est un signe de blessure à venir des membres inférieurs.

Vous construisez une maison ? Avant de l'habiter, rendez vous les esprits favorables. Pour cela, égorgez sur le seuil un mouton ou à défaut un poulet.
Pour conjurer un sort qu'on vous a lancé, ingurgitez une poignée de poivre rouge pilé ou une poignée de pâte d'oignons.

- Ont-ils des sciences divinatoires ?
- Evidemment. C'est trop naturel. Au Gourara on consulte les tombeaux, on cherche à lire l'avenir dans le plomb fondu ou dans le sable.

Quand une femme va consulter un tombeau, on dit Temetout trah timedelin. C'est une coutume vieille comme le monde ; ici, toutefois, elle commence à se perdre, à moins que les indigènes ne soient plus fermés qu'ailleurs. S'il nous a été relativement facile au Hoggar d'entrer en relations avec Tamamat Oult El Kamil, de la tribu des Tedjehe Nefis, femme réputée pour sa science en la matière, je vous avouerai qu'à Timimoun je n'ai pu avoir de renseignements sur la consultation des tombeaux que par intermédiaires. Deux femmes du ksar Menjour appelées Tenessad et Fatma (on n'a pas voulu me donner le nom de leur père pour que je ne puisse pas les identifier) pratiquaient, il y a une dizaine d'années, la consultation des tombeaux. .

Voici les maigres renseignements qu'il nous a été possible d'obtenir : la femme habillée de neuf, ou du moins d'effets propres, va se coucher à la nuit près d'une tombe. Si elle pense fermement à une chose, il est possible que le mort lui fasse entrevoir ce que sera cette chose dans l'avenir. ([4]).

Il existe pour les occultistes quatre moyens nécromantiques principaux : le miroir, les rêves, le plomb coulé et l'exploration de l'âme humaine. Quatre procédés seraient incertains l'hydromancie, la pyromancie, l'aéromancie et la géomancie. Nous nous occuperons de ce dernier procédé tout à l'heure.

La Kabbale enseignait que l'Esprit macrocosmique avait suscité par imprégnation de différents plans de matière et pour chacun d'eux, diverses entités. Parmi ces entités sont les anges gardiens ou génies qui s'attachent à l'être humain et sont capables de lui enseigner toutes sortes de secrets tirés de l'âme du monde. C'est ainsi que les Flagae (in Paracelse, Philosophia Sagax) servent à l'homme pratiquant la nécromancie.

[4] Hérodote (livre IV), dit, parlant des Nasamons : « Pour exercer la divination, ils vont aux tombeaux de leurs ancêtres, y font leurs prières et y dorment ensuite : si pendant leur sommeil ils ont quelque songe, ils en font usage dans leur conduite. »
Or, ces Nasamons sont des Libyens nomades dont faisaient partie « les Zenatah qui étaient de la lignée de Amaleq » tout comme les « Ssenhegah et les Haouarahs (Touaregs actuels) qui sont issus des Sabéens du Yémen. » (D'Avezac, Esquisse générale de l'Afrique Paris 1844, Ed. F. Didot).

Je vous vois sourire ? Pour votre gouverne je vous dirai que tout cela dérive de la Bible et que les Autorités Ecclésiastiques ont écrit des choses aussi susceptibles de provoquer le rire. Je n'en veux pour preuve que la traduction du livre de Saint Denis 1'Aéropagite : Livre de la Hiérarchie Céleste, par Monseigneur Darboy, archevêque de Paris (Bonne Presse, 1845) où ce prélat explique dans sa préface :

« Entre l'Unité, principe et fin ultérieure de tout et les créatures qui n'ont entre elles ni leur raison, ni leur terme, il y a un milieu qui est à la fois science et action, connaissance et énergie... c'est la hiérarchie... en particulier la hiérarchie des anges. »

Tout ceci pour vous dire que les Gouraris qui croient à l'astrologie, au plomb fondu et à la géomancie, sont fort excusables, et puis... cela vous a mis dans l'ambiance. Allons vite nous faire dire l'avenir, car la nuit commence à tomber et nos camarades vont nous attendre pour dîner.

Voici la maison de la devineresse. Entrons dans la cour. Un feu de palmes très vif éclaire les murs sur lesquels se projettent des ombres fantastiques. Près du feu, la vieille Meriem- est accroupie. Elle tient de la main droite une louche qui lui servira tout à l'heure à faire fondre le plomb. Elle fait quelques fumigations d'encens qui « rendent les génies favorables », nous dit encore Paracelse.
Prenez le lingot de plomb que vous passe Meriem, mordez le, faites-lui faire sept fois le tour de votre tête en pensant fortement à la chose que vous désirez connaître. Bien, rendez le lui.
Meriem le place dans la louche qu'elle tient sur le feu. Elle active la fusion du métal en le saupoudrant de résine ou à défaut en l'arrosant d'huile.

Dans une cuvette d'argile, près de Meriem, il y a de l'eau où surnagent sept noyaux de dattes, sept crottes de bique et du henné.

Le plomb s'est liquéfié. Asseyez-vous. Meriem va vous tenir cette cuvette sur la tête et y videra le métal en fusion. Meriem se lève, en effet, et marmottant des incantations, prend la cuvette de la main gauche et de la droite y vide le plomb, lequel, au contact de l'eau, se fige avec un bruit sec. Voilà qui est fait. Elle ne vous a pas aspergé d'eau, ni brûlé. Ecoutez ses explications.

Meriem, à la lueur du feu, examine le lingot de plomb qu'elle vient de retirer de la cuvette. Il est bien coulé, c'est-à-dire lisse et brillant. C'est de bon augure. Elle montre les entités protectrices qui forment des boursouflures, le signe de richesse, etc...

Meriem, pour pouvoir vous donner tous renseignements, va recommencer l'opération de la fusion du plomb encore trois fois, l'une pour votre poitrine et votre coeur... l'autre pour vos organes sexuels, l'autre encore pour vos membres inférieurs. En plus de l'avenir qui va vous être dévoilé, vous aurez l'immense avantage, si on vous a jeté le mauvais oeil, de quitter Meriem absolument allégé et guéri.
« Dieu est le plus savant, dit-elle, et rien n'arrive que ce qui est écrit. Il permet toutefois à sa servante de dire des choses vraies et Meriem n'a encore jamais menti. »

Après avoir glissé notre obole dans la main de la devineresse, nous la quittons pour nous rendre chez le géomancien.

Le géomancien, un vieux nègre appelé Koukou, nous attendait. Il avait préparé dans une large assiette en vannerie, du sable très pur (que le pied humain n'a jamais foulé, mélangé à du sable pris dans un trou de rat (parce que le rat habitant la terre est constamment en contact avec les redjel et trab). Koukou s'est accroupi et récite une formule incantatoire : « Par le Dieu puissant et miséricordieux, par Fatma, la fille du Prophète, par Notre Seigneur Gabriel, je vous supplie, ô hommes de la terre, permettez de voir dans ce sable ce que ma modeste personne est capable d'y discerner. »
Il récite trois fois cette formule en tenant dans sa main droite une poignée de sable prélevée au milieu de l'assiette. Ensuite, après avoir remis cette poignée de sable en place, il nivelle l'ensemble et y crachotte.

Puis avec le majeur de la main droite animé d'un mouvement de haut en bas de faible amplitude, il trace sur le sable, au hasard, quatre séries de trous formant chacune une ligne. En commençant par la gauche, il élimine les trous pairs de telle manière qu'au bout de chaque série il ne peut rester qu'un ou deux trous. Selon leur ordre et leur nombre dans chaque série, leur conjugaison donne une figure appelée « dar » (maison) qui est notée. Cette opération est recommencée six fois de suite. A chaque fois, on note la figure terminale. On possède donc six « maisons ».

Koukou reporte ces six « maisons », l'une à la suite de l'autre sur le sable et les combine deux par deux. Il obtient de la sorte trois maisons nouvelles qu'il combine encore deux par deux pour obtenir deux maisons nouvelles. Ces deux maisons sont encore combinées et donnent une dernière maison. La guezzana est complète et il reste à l'interpréter. Chaque maison possède un sens et donne une indication. Il s'agit d'étudier l'ensemble pour en déduire l'avenir.

- Et les Gouraris croient à cela ?
- Bien sûr. Un jour, un militaire va à la chasse. Il n'a pas trouvé de gibier. Un tantinet sorcier, il s'assied à l'ombre d'un arbre et établit une guezzana. Il y voit un signe de sang. Il retourne au camp, réfléchissant sur la signification de ce signe, qui, à coup sûr, est de mauvais augure puisqu'il n'a pas tué de gibier. C'est donc lui qui sera accidenté... A trente mètres du camp il aperçoit une gerboise. Il court, l'attrape et l'égorge... La guezzana n'a pas menti et le signe de sang s'est manifesté...

Retour au bordj. La table était dressée au milieu du jardin, sous les grands tamarix. L'officier des affaires militaires musulmanes et le médecin-lieutenant nous attendaient pour le dîner...

- Docteur, je suis enchanté, je viens de voir des choses très curieuses, le lieutenant Mercadier m'a introduit dans l'antre d'une sorcière, puis chez un géomancien. C'est effarant ! Je me croyais transporté dans ces cavernes d'ogres dont la description me faisait frissonner quand j'étais enfant !
- Eh bien, cher Monsieur, puisque tout cela vous intéresse, notre ami le docteur vous racontera avec plaisir l'évolution de la médecine française au Gourara et vous décrira les pratiques de la médecine indigène avec ses méthodes transmises par la tradition orale. C'est peu connu et cela complètera utilement votre documentation sur le Gourara. Prenez donc rendez-vous avec lui pour demain et maintenant, si vous le voulez bien... passons à table.

FIN DE LA DEUXIÉME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

(Médecin-chef de l'Assistance médicale indigène)

LA MEDECINE FRANÇAISE

L'INFIRMERIE INDIGENE

L'ALIMENTATION

LE CLIMAT

LES EPIDEMIES AU GOURARA

PRATIQUES MEDICALES INDIGENES

« Il a pris nos langueurs et s'est chargé de « nos maladies.
(Saint Matthieu, VII, 17)

TITRE PREMIER : LA MEDECINE FRANÇAISE A TIMIMOUN

Dès l'occupation de Timimoun en 1900, le corps médical français a manifesté son activité dans le milieu indigène à peine pacifié. S'il s'est maintes fois vérifié que le médecin est le, meilleur propagandiste, si on a toujours compté sur lui « comme agent de pénétration, d'attirance et de pacification , à Timimoun plus qu'ailleurs, cette attente n'a pas été déçue.

Malgré la défiance instinctive et très excusable d'ailleurs, qu'éprouve l'indigène devant tout fait nouveau qui vient modifier ses conditions d'existence, les Gouraris sont rapidement venus à nous, et comme ils ont généralement été accueillis avec un esprit de compréhension, et le respect absolu de leurs croyances, ils n'ont pas tardé à apprécier les heureux effets d'une action strictement altruiste. De plus, malgré leur endurance aux privations et à la douleur, la santé est pour eux encore plus que pour tout autre, leur capital primordial, et c'est une chose dont ils prennent obscurément conscience.

Pour répondre à cette confiance de la population, à son besoin de venir chercher auprès des maîtres imposés un analgésique à des détresses et à des maux parfois hideux, le premier médecin militaire de Timimoun, le médecin-capitaine May avait organisé, en 1901, à l'infirmerie hôpital militaire, une grande salle de 12 lits uniquement réservés à la population civile ; mais malgré leur confiance évidente qui se produisait par un certain nombre de consultations, beaucoup étaient gênés par l'obligation de pénétrer dans la casbah, au milieu des hommes de troupe ; les femmes surtout, par obéissance conjugale, manifestaient leur répugnance par leur abstention totale. Aussi la construction d'une infirmerie indigène fut-elle décidée en principe dès la fin de 1904.

La direction des travaux fut confiée au médecin-capitaine Guth, qui s'inspira des quelques principes suivants
1 ° Il fallait que la construction fut en dehors de la Casbah, tout en restant à proximité du village indigène, de telle sorte que les malades puissent entrer et sortir en toute tranquillité ;
2° Il était nécessaire, pour n'effaroucher personne, que la nouvelle bâtisse se rapprochât le plus possible du genre de maison des indigènes, quitte à en modifier plus tard l'agencement. On utilisa donc une maison qui fut aménagée dans ce but spécial, située en bordure du bled et en dehors de la casbah. Elle comprenait une salle de visite, une salle de malades située dans une cour, le logement de l'infirmier et de sa famille, une cuisine, un puits.

On y adjoignit ensuite une pharmacie et une salle d'hospitalisation pour femmes. La satisfaction morale du médecin fut de pouvoir inscrire à la statistique de fin d'année 1906, 6.570 consultations et soins, et 88 hospitalisations se décomptant ainsi.

66 hommes, 8 femmes, 14 enfants. Peu à peu cette installation première fut remaniée et complétée ; chaque médecin y apporta les compléments qu'il jugeait indispensables par suite du chiffre toujours croissant des consultants.

Pas à pas, à travers les générations de médecins qui se succédèrent à la tête de l'A.M.I., la même lutte fut poursuivie pour l'aménagement des locaux et l'obtention de l'outillage moderne nécessaire. Ces améliorations furent continuées toujours dans un but humanitaire, sans se laisser rebuter par des déceptions fréquentes qui seraient pourtant susceptibles d'abattre les âmes les mieux trempées.

Ainsi, de temps à autre, en feuilletant les rapports des archives locales, peut-on lire des phrases comme celles-ci : (Extrait d'un rapport de 1915) : « Il est juste de dire du reste que tout n'est pas pour le mieux et il est fréquent de rencontrer dans les rues du ksar de Timimoun, des teigneux ou des gens quasi aveugles, qui, par négligence ou préjugés, préfèrent garder leurs croûtes purulentes ou leur ophtalmie, que d'avoir recours au médecin. Mais il faut être patient, persévérer dans ses efforts, paraître s'intéresser aux malades si peu intéressants soient-ils, et ne pas être trop exigeant dans l'appréciation des résultats obtenus. »

C'est grâce à cette continuité anonyme dans l'effort, grâce à cet esprit de camaraderie des militaires français s'attachant à simplifier et à améliorer les conditions de travail de leurs successeurs, qu'a pu être institué l'organisation médicale indigène qui existe actuellement au Gourara. Empressons-nous de remarquer que cette organisation n'a rien de typiquement spécial à Timimoun. C'est la même pour tous les Territoires du Sud, et l'activité médicale que nous allons esquisser rapidement, pourrait aussi bien, à quelques variantes près, s'appliquer aux postes d'Adrar ou d'In-Salah, pour ne citer que ceux-là, parce qu'ils sont limitrophes.

« En effet, tous les postes du Sahara relèvent du même organisme central : la Direction du Service de Santé des Territoires du Sud à Alger, créée par le Gouvernement Général de l'Algérie, le 15 février .1918, à l'instigation du Docteur Foley, actuellement à l'Institut Pasteur d'Algérie. Tous les médecins destinés au Sud accomplissent dans son laboratoire sous sa bienveillante direction le stage préalable à leur séjour. C'est là qu'ils envoient également les demandes d'examen qui dépassent leurs capacités ou la valeur de l'instrumentation de leur petit laboratoire de campagne. »

L'activité médicale dans le Gourara s'exerce de deux façons : ici, à Timimoun, est la maison-mère. Longtemps ce centre fonctionna seul comme organisme de traitement et d'hospitalisation, mais on se rendit compte assez vite que ce moyen s'avérait insuffisant. Le médecin multipliait bien, au début, ses tournées de propagande sur le territoire, soignant les malades qui attiraient son regard, secourant les déchéances physiques à sa portée, mais peu à peu le nombre des consultants augmentant à Timimoun, les tournées s'espacèrent, devinrent plus rares par suite de la présence indispensable du médecin d'une façon permanente dans ce lieu.

Mais alors il n'y avait que les malades non alités et habitant les ksour voisins qui pouvaient bénéficier des avantages médicaux ; de plus, certains malades légers, mais atteints d'affections durables comme les teignes ou le trachôme, ne pouvant se déplacer journellement pour venir aux soins. Aussi, pour étendre l'action médicale à l'ensemble des palmeraies, la proposition du médecin-capitaine Leriche (rapport du 7 juin 1929) sur la création des Biout-et-Aïnin ou infirmeries locales (mot à mot , Maison des Yeux), refusée alors, fut-elle reprise par médecin-lieutenant Girard en 1934, et par ses sucesseurs.

La construction de ces Biout-el-Aïnin conçus rationnellement pour rendre d'inestimables services et pour faciliter la tâche médicale, est l'oeuvre du Directeur du Service de Santé des territoires du Sud, le médecin lieutenant-colonel Passager.

Elle fut entreprise en 1941 et achevée sous son impulsion heureuse en 1945.

Ces Biout-el-Aïnin sont des constructions simples comprenant deux pièces : une salle d'attente, une salle de soins, réparties dans les oasis de quelque importance. Le matériel y est des plus rudimentaires. Les soins y sont donnés à la population par un infirmier indigène de l'endroit qui entre en fonctions après avoir fait un stage de trois mois dans la formation hospitalière de Timimoun, où il apprend à donner les soins les plus urgents et les plus faciles : traitement des plaies, des conjonctivites, du trachôme, des teignes.

L'infirmier est placé sous la surveillance du caïd ou du kébir. Chaque Bit-et-Aïnin était dotée d'un brancard s'adaptant au chameau. En présence d'un malade grave, le chef de village, sur demande de l'infirmier, était tenu de lui fournir un chameau, mesure qui permettait de transporter à Timimoun le malade grave dans le plus bref délai.

Le contrôle médical s'exerçait par le médecin qui, tous les deux mois, se rendait dans ces formations. L'infirmier lui rendait compte alors du fonctionnement de sa formation, lui présentait les malades les plus atteints, qui étaient amenés à Timimoun, pour y être traités.

Tous les deux mois également, en intercalant ses visites avec celles du médecin, l'infirmier chargé du Bit el-Aïnin se rendait à Timimoun pour renouveler sa provision de médicaments et apporter le compte-rendu de fonctionnement au médecin. Cette ramification de la maison-mère sur le Gourara s'effectua peu à peu. Aujourd'hui il existe huit Biout-el-Aïnin répartis de la façon suivante : Charouin, Oulad Aïssa, Guernel-Guessa, Taghouzi, El-Hadj-Guelman, Fatis, Aouguerout et Deldoul.

Quelques petites modifications ont été apportées par la force des choses. C'est ainsi que l'infirmier vient à Timimoun chaque fin de mois présenter ses statistiques et toucher son traitement. Deux fois par an il fait un stage dit de perfectionnement à l'hôpital. En fait, ces stages sont nécessaires parce que les infirmiers indigènes oublient très vite, et il est bon de temps à autre de leur rappeler les choses élémentaires indispensables à leur activité.

TITRE SECOND : L'INFIRMERIE INDIGENE

L'infirmerie indigène actuelle est bâtie sur l'emplacement des anciennes formations remaniées. En arrivant à Timimoun on la chercherait en vain.. Cachée derrière le bordj militaire et bordée sur deux côtés par le village indigène, sa façade est orientée au Sud et regarde l'étendue désertique du reg. Cet horizon toutefois est borné par le cimetière, dont la clôture, à 150 mètres, semble servir de large piédestal au dôme chaulé de la tombe d'un grand marabout. C'est un peu choquant, direz-vous, cette perspective offerte aux malades ? Peut être. Mais c'est sans importance, et cela n'influence en rien la mortalité.

On se plaît à regarder ce petit bâtiment en forme de fer à cheval, bâti en argile rouge, avec les arcades de ses vérandas et ses murs à créneaux. Le vaste mur d'enceinte imite une palissade à claire-voie, venant s'appuyer sur les deux obélisques reliés par un cintre, de la porte principale.

La cour, actuellement nue, ainsi délimitée, sera très prochainement convertie en un aimable jardin avec plantations et massifs de verdure.

Pénétrons, si vous le voulez bien, dans ce jardin en formation et jetons un coup d'oeil aux locaux. Voici le cabinet da médecin, le laboratoire, le cabinet dentaire, une salle d'attente. Ici, l'installation douche et désinfection. Là, le magasin et les salles d'hospitalisation. Ne cherchez pas les lits... Il n'y en a pas. L'expérience a été renouvelée plusieurs fois : les malades indigènes refusent obstinément ce confort et dorment à même le sol sur une natte, roulés dans leur gandourah, s'ils en ont une. Cette tache noire au milieu de l'aire en terre battue, c'est la trace du foyer. La cheminée existe bien dans ce coin, mais allez donc obtenir que le feu soit fait sur l'âtre !

Le fond -de cette construction abrite la pharmacie, la salle d'opérations, le bureau du maître-infirmier, une petite pièce de stérilisation et la salle de consultations que l'on traverse pour accéder à une deuxième cour, contenant un deuxième bâtiment : le dispensaire antivénérien où, deux fois par semaine, se fait l'examen des prostituées et où elles sont hospitalisées en cas de nécessité.

Là sont également les logements de l'infirmière et du maître-infirmier. Le personnel est entièrement musulman. Voici le maître-infirmier en service à Timimoun depuis 1926. C'est l'aide précieux des médecins qui se succèdent. Il est au courant de beaucoup de choses et fait marcher la maison par routine en l'absence du Docteur. Il cumule les fonctions de magasinier, préparateur en pharmacie, aide-opératoire, répartiteur des vivres aux malades, etc... Les trois autres infirmiers

sont également de l'endroit, d'une éducation technique plus ou moins poussée selon leur ancienneté. Voici enfin l'infirmière noire chargée du dispensaire, elle parle un français peu compliqué.

Maintenant que nous connaissons les locaux et le personnel, parlons un peu de l'activité médicale propre et des affections rencontrées le plus communément ; c'est d'ailleurs l'heure de la consultation matinale. Regardez d'abord cette dizaine de personnes assises ou couchées sous les arcades. A leur arrivée les loques de leurs haillons laissaient apercevoir une
peau noire fripée, des membres souvent décharnés, des épaules pointues, des thorax cerclés de côtes qui saillent sous la peau. Toute cette pauvreté animale, cette misère physiologique souvent effrayante provient des différents coins du Gourara. Le médecin les a ramenées à Timimoun lors d'une visite à quelque Biout-et-Aïnin dans l'espoir de pouvoir faire encore quelque chose pour elles. Fort heureusement, ces cas, bien qu existant au Gourara, sont rares en comparaison de ceux qu'on rencontre dans certaines provinces voisines.

Les principales affections rencontrées ici sont dues le plus couvent au manque d'hygiène, à l'insuffisance de l'alimentation, au climat et à la liberté des moeurs.

L'ignorance absolue de l'hygiène la plus élémentaire est responsable avant tout des nombreuses affections oculaires qui constituent la base de notre activité médicale. Sur les 40
ou 50 consultants journaliers, 30 sont là pour nous montrer leurs yeux : les uns ont une conjonctivite banale, les autres, aux paupières closes et gonflées par le pus, présentent diverses variétés de conjonctivites purulentes. Ceci n'est pas bien méchant et guérit assez vite par les instillations d'argyrol ou de sulfate de zinc.

Tout ce petit monde a une particularité commune : aux angles des paupières, une quantité variable de mouches se désaltèrent à longueur de journée des exsudations conjonctivales ou lacrymales. Nul ne songe à les en chasser. On ne peut s'empêcher d'évoquer la passivité des boeufs des campagnes françaises pendant les chaleurs de l'été.

Mais le fléau, c'est le trachome qui épargne, tout au moins dans ses formes graves, l'élément noir pur. Tous les stades se retrouvent ici. Cet enfant, jeune écolier, était examiné, de même que ses petits camarades, deux fois par semaine. C'est ainsi que sa conjonctivite granuleuse a été décelée presque à l'origine. Il sera soigné chaque matin, non jusqu'à guérison, mais jusqu'à ce que, sortant de l'école, on le perde de vue.

Sans doute un de nos successeurs le retrouvera-t-il devant lui sous la forme de ce vieil homme. L'oeil droit recouvert d'une taie opaque est perdu ; le gauche aura, la même destinée. Les paupières rétractées présentent à la surface oculaire la ligne d'implantation des cils. A chaque infléchissement des paupières les cils viennent racler et irriter la cornée, qui va finir par s'ulcérer, s'infecter et s'opacifier si l'évolution se poursuit librement.

Cet homme vient nous demander non de lui rendre la vue, mais de le soulager. Il sera opéré de son trichiasis dans une prochaine séance.

Les cataractes sont fréquentes également, ainsi que les affections oculaires d'origine spécifique.

Les autres affections, dues à la malpropreté ou entretenues par elle, sont toutes les formes de dermatoses suppurées ou parasitaires, allant de la folliculite banale aux teignes. Si les diverses dermatoses sont soignées sur place, les teignes, en raison de leur contagiosité, sont centralisées à Timimoun jusqu'a guérison.

Le fait de n'avoir pour tout linge que les quelques haillons journaliers, de ne les ôter jamais pendant le sommeil, l'instinct grégaire qui pousse les Gouraris à dormir n'importe où, par petits groupes, explique la présence inévitable de parasites sur ces pauvres gens.

Malgré la pigmentation naturelle plus ou moins foncée de la peau, on retrouve chez beaucoup de nos malades ces plaques brunâtres caractéristiques, cette « mélanodermie » connue en France sous le nom de « maladie des vagabonds », qui signe une bonne entente prolongée entre l'homme et le Pulex corporis. Ces poux sont souvent à la base de certaines infections cutanées par les lésions de grattage qu'ils provoquent ; ils sont les agents causals et propagateurs du typhus exanthématique et des fièvres récurrentes.

Les maladies imputables à la liberté des moeurs se traduisent par les affections vénériennes très répandues. Les atteintes blennoragiques sont nombreuses, même chez les enfants, qui se livrent souvent à l'homosexualité. Nous avons soigné récemment deux enfants de 12 à 13 ans qui s'étaient contaminés ainsi.

De plus, au village, un nombre important de femmes se prostituent. Le garde-champêtre local, ancien maréchal des logis en retraite, qui ne badine pas avec le service, fait bien tout ce qu'il peut pour remédier à cet état de choses. Il signale les prostituées les plus notoires au chef de poste : elles sont alors inscrites sur les rôles du dispensaire, où elles se présentent deux fois par semaine à l'examen. Cette visite les gêne un peu quand il y a un nouveau médecin, mais elles y viennent avec indifférence. D'ailleurs la crainte d'une punition est le début de la sagesse.

La syphilis est, elle aussi, monnaie courante. En plus des accidents primaires très fréquents, nous la retrouvons comme élément de base dans beaucoup d'atteintes bâtardes dermatologiques et oculaires, et le médecin a toujours cette notion de vérole présente à l'esprit. Pratiquement pas de formes nerveuses, les nègres supportant très bien cette maladie.

L'hérédo-syphilis ne peut être soignée que tardivement, le médecin ne présidant jamais aux naissances. Pour essayer toutefois d'exercer une surveillance infantile, les médecins, en accord avec le G.G.A. (Arrêté du 7-1-27), ont été amenés à procéder de la façon suivante : l'assistance aux mères et aux nourrissons a été créée. Le premier lundi de chaque mois une distribution gratuite de denrées alimentaires ou vestimentaires a lieu à l'infirmerie-hôpital, aux mères qui apportent leur nourrisson âgé de moins d'un an.

Il. faudrait être plus que stupide pour refuser ce qui représente la substance de plusieurs repas. Une trentaine de mères nécessiteuses amènent donc leur progéniture chaque mois. Pendant que l'infirmier mesure la ration de blé ou de semoule à la mère, le médecin se livre à un examen de l'enfant, recherche les signes de syphilis, s'intéresse aux yeux, palpe les ventres pour apprécier l'état d'hypertrophie de la rate, et se rend compte de l'état physique général.

Avant de passer aux autres grandes affections dépendant du mode d'alimentation ou du climat

excessif, disons quelques mots sur le paludisme. Tout le monde connaît, l'agent fautif l'hématozoaire, parasite du sang. Le stade terminal des métamorphoses qu'il y subit, aboutit à l'éclatement des globules rouges parasités, ce qui cliniquement correspond aux accès palustres.

Le propagateur et l'inoculateur de l'affection est la femelle d'un petit moustique, l'anophèle, qui s'infecte en suçant le sang d'un sujet contaminé. Les veufs et les larves d'anophèles sont abrités et se développent dans les ruisselets et canaux d'irrigation au cours lent, encombrés de végétation. Cette affection redoutable peut être amenée à disparaître de deux façons 1° Par disparition des réservoirs de virus où les femelles s'infectent ; 2° Par destruction totale des anophèles.

La première méthode est inapplicable ; il ne peut être question, en effet, de quininiser tous les indigènes. Aussi le médecin, en accord avec le commandement, est-il un chasseur de moustiques, de larves plus exactement... A Timimoun même, il y a très peu à faire. La palmeraie a été décrite. Nous savons que le mode de distribution de l'eau, qui dévale parfois en petites cascades les pentes ombragées des jardins, se prête mal aux desseins des anophèles. Les petits ruisselets sont trop rapides à la sortie des peignes ; les réservoirs ou majens vidés trop souvent pour l'arrosage quotidien. Les larves auraient la vie dure si elles résistaient à un tel régime. Pour plus de sûreté toutefois, les mesures prophylactiques habituelles sont prises : curage des majens et épandage de pétrole à la surface des eaux (cette pellicule de pétrole empêche les larves de respirer et entraîne leur asphyxie). Un autre moyen répandu dans toute l'Afrique du Nord -a été essayé, c'est l'élevage de petits poissons carnivores très voraces, les gambouses, qui font des ravages importants parmi les larves. Il en existe une réserve dans les bassins d'irrigation des jardins communaux.

Notre prédécesseur, le médecin-capitaine Bouche destinait ces poissons non pas à Timimoun même, mais à d'autres palmeraies beaucoup plus contaminées, comme l'Aouguerout ou Deldoul.

Pour résumer cette question importante, nous pouvons dire ici ce que tous nos anciens ont d'ailleurs constaté dans leurs rapports : le paludisme à Timimoun est rare. Il serait osé et prématuré de notre part de vouloir citer des chiffres ou établir une statistique quelconque avec les modestes éléments que nous n'avons pas eu le temps matériel d'améliorer. Toutefois qu'on nous permette de prétendre que les moustiques sont vraiment peu nombreux et l'indice splénique très faible.

TITRE TROISIEME : L'ALIMENTATION

Pour comprendre les nombreuses affections gastro-intestinales et hépatiques qui sévissent dans la région étudiée, il semble élémentaire de posséder quelques notions sur l'alimentation et le climat dont nous n'avons pas encore parlé.

L'absence presque totale de viande de boucherie et de volaille force les ksouriens à être végétariens. Seule la classe aisée se livre à des orgies carnées. Le travailleur tire sa ration, d'entretien des produits de la terre. Il se nourrit exclusivement de dattes pendant une grande partie de l'année. A cet aliment de base on peut ajouter l'orge ou le blé, qui sont consommés concassés.

Pendant la saison, les fruits constituent un apport certain. Les arbres fruitiers sont sensiblement les mêmes que dans diverses oasis du Sud : ce sont l'abricotier, le figuier, le pêcher, l'amandier, le grenadier. A noter l'existence de quelques pieds de vigne. Ne négligeons pas non plus les légumes des régions sahariennes : oignons, choux, carottes, navets, fèves, haricots, aubergines, tomates, concombres, melons, citrouilles, pastèques, piments.

A signaler également le thé, le sucre et un peu d'huile. Comme boisson habituelle : l'eau pure des « seguias ». Quelques individus consomment du lait aigre, mais ils sont très rares.
Depuis la guerre, par suite du ralentissement des échanges, « les céréales récoltées dans l'oasis et celles qui sont apportées par les caravanes sont insuffisantes pour nourrir la population qui cherche un surcroît de nourriture parmi les plantes qui croissent dans l'erg. La plus précieuse est le drinn Axis tida Pungens, sorte de graminée que l'on rencontre dans le sable et qui produit un petit épi contenant un grand nombre de petites graines semblables à du millet. Cette graine est recueillie vers la fin du printemps et les femmes la réduisent en farine... Cette farine sert à faire de la galette et parfois de la bouillie. »
(Capitaine Bérenger. Notice sur l'oasis de Béni-Abbès).

Voici à peu près complète la liste des produits alimentaires de l'indigène. Nous voyons de prime abord que ce régime apporte une proportion très importante de cellulose non assimilable par l'organisme. Cette cellulose va avoir à la longue une action irritative sur le tube digestif, va augmenter son péristaltisme, aidé en cela par l'absorption de thé vert et de menthe.

Le transit intestinal va être très rapide, le bol fécal très volumineux, les selles abondantes et fréquentes. Du fait de la sapidité de cette digestion, l'assimilation se faisant mal, l'apport énergétique va être diminué d'autant.

En théorie cela est peut-être vrai, direz-vous, mais n'est-ce pas vouloir raisonner à la lueur de données européennes ; il est possible, en effet, que les organismes indigènes aient réagi insensiblement au cours des âges pour modifier leur tube digestif et l'adapter à l'alimentation d'herbivore qui est la leur.

- Il est de notion courante en chirurgie que les appendicites sont inconnues ici et que les mégacolons et les dolicocolons sont, au contraire, fréquents. Mais la physiologie reste cependant grossièrement la même. La preuve en est que lorsqu'on met ces organismes dans un milieu alimentaire mieux approprié à leur qualité d'homme, loin d'en ressentir des troubles digestifs quelconques, ces gens changent très rapidement, recouvrent du poids et de la force musculaire, et perdent peu à peu ce ventre de batracien que l'on voit chez les sujets amaigris.

Si nous transcrivons cette ration en chiffres, nous pouvons reproduire le tableau suivant :

Le calcul pondéral des éléments d'une ration quotidienne moyenne nous donne

Dattes	0 kg. 700
Viande	0 kg. 030
Blé	0 kg. 115
Graisse	0 kg. 010
Sucre	0 kg. 015
Thé.	0 kg. 005

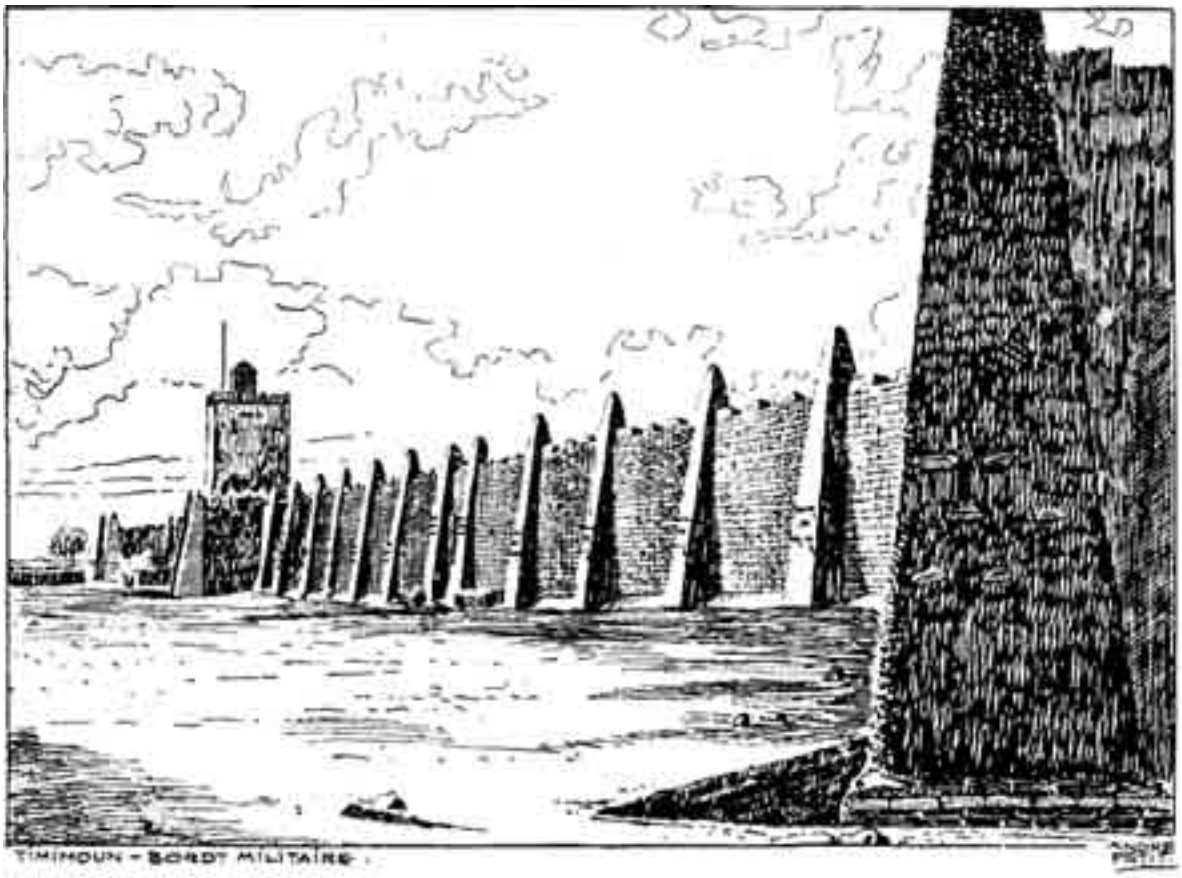
Ce qui correspond à

ALIMENTS	PRINCIPES	ALIMENTAIRES	
	HYDRATES DE CARBONE	LIPIDES	PROTIDES
Dattes 0 k.700	0.350		
Sucre 0 k. 015	0.015		
Graisse 0 k. 010		0.010	
Viande 0 k. 030		0.008	0.022
Blé 0 k. 115	0.070		0.010
Totaux	0.435	0.018	0.032

Or une ration normale pour un individu moyen de 65 kgs est ainsi constituée

Protides	105 à 120
Lipides	60 à 80
Hydrates de carbone	500 à 600

Ce qui correspond à un nombre de 2.900 à 3.500 calories.



Notre indigène, inférieur en poids il est vrai, ne reçoit que

Protides	32 X 3,7 =	118,4
Lipides	18 X 3,5 =	63
Hydrates de carbone	435 X 3,9 =	1.691,5
Soit au total		1.871,9 calor.

que l'on peut arrondir, à 1.900 du fait du petit apport fourni par les légumes. (Ces chiffres ont été empruntés au rapport du médecin-capitaine Mignot, fait à In-Salah, le 2 janvier 1941).

On s'aperçoit immédiatement de deux choses : 1 ° Que le régime alimentaire est insuffisant, en apport énergétique, au moins de 1/3 ; 2° Qu'il est déséquilibré au profit des hydrates de carbone, au détriment de l'albumine et des matières grasses.

Cette insuffisance alimentaire est d'ailleurs ce qui frappe le plus le regard du nouvel arrivant. Nul ne peut visiter les palmeraies du Gourara sans être frappé par la maigreur typique de certains sujets, surtout parmi les enfants. Ces brèves visions ne trouvent d'écho que dans la mémoire des Européens qui ont connu la dénutrition des prisonniers russes dans certains camps d'Allemagne. Empressons-nous d'ajouter que ces cas, assez rares d'ailleurs, sont beaucoup moins fréquents ici que dans d'autres régions sahariennes.

TITRE QUATRIÈME : LE CLIMAT

En plus de ces causes alimentaires, il est d'autres conditions prédisposantes ou débilitantes qui préparent l'organisme aux atteintes morbides. Le climat saharien est l'un de ces principaux facteurs.
Le climat de Timimoun, du type climat saharien central, ne présente guère que deux saisons de durée sensiblement équivalente, l'une tempérée, l'autre chaude.

La saison tempérée, dite d'hiver, commence pendant le mois d'octobre et se termine au cours du mois d'avril. La transition n'est pas longue, mais se fait peu à peu, insensiblement. Durant cette période d'hiver, les journées sont tièdes, les nuits fraîches, mais le thermomètre descend exceptionnellement à zéro. Les habitants, très sensibles aux basses températures, vous diront qu'il fait froid, aussi allument-ils du feu le soir pour échauffer l'atmosphère des maisons pour la nuit.

La saison estivale s'empare du reste de l'année, d'avril à octobre. La montée thermique est progressive mais inexorable ; elle atteint parfois 50 ou 51° durant les mois de juillet et août. Comparativement à cette chaleur difficilement supportable le jour, les nuits semblent fraîches puisqu'on enregistre les écarts de 20° entre les températures diurnes et nocturnes.

« Dans les appartements, la température varie suivant leur exposition, mais dépasse rarement 38°. La température extérieure est de beaucoup plus élevée ; aussi dans la journée est on saisi d'une sensation de fraîcheur en entrant dans les appartements dont on a eu soin de fermer toutes les ouvertures. La nuit, au contraire, il semble que l'on pénètre dans une fournaise, tellement l'on est saisi par la chaleur suffocante qui se dégage des murs surchauffés. C'est pourquoi dès la chute du jour on ouvre portes et fenêtres pour laisser entrer l'air frais de la nuit.
« D'ailleurs, à partir du mois de juin il est à peu près impossible de dormir dans les appartements, chacun s'installe en plein air, sur les terrasses, pour attendre le sommeil réparateur qui est la condition primordiale pour se bien porter. »

Les vents soufflent le plus souvent d'Est pendant la saison chaude, du Nord-Est pendant la saison tempérée. L'été toutefois on enregistre de brusques sautes au Sud. Ils ajoutent alors à la fatigue générale en soulevant de leur souffle brûlant des nuages de sable, ténu, impalpable, qui pénètre partout et dessèche les fosses nasales et le pharynx. Lorsqu'ils se déchaînent, bêtes et gens ne savent où se réfugier pour échapper à leur étreinte. Parfois un autre phénomène encore plus énervant s'ajoute à celui-là, et marche souvent de pair avec lui : ce sont les orages sans pluie qui déterminent une tension électrique importante agissant désagréablement sur tout le monde. Ce

jour-là le ciel forme une voûte surbaissée, c'est ce qu'on appelle « la cloche ».

Quelles conclusions médicales, direz-vous, peut-on tirer de ces diverses constatations ?

La chaleur agit très nettement sur les individus. Dès le début de l'été, il est une constatation que tout le monde fait ; les traits se tirent, les figures s'allongent, l'appétit diminue, les sujets maigrissent. S'il nous est permis d'émettre un avis, nous dirons que ces divers troubles sont dus à une fatigue nerveuse et à des perturbations dans le métabolisme de l'eau et du chlorure de sodium.
L'organisme, en effet, a, durant de longs mois, une lutte sévère à soutenir. La température ambiante présente un degré thermique nettement plus élevé que celui du corps. A l'extérieur 45° à 51° à l'ombre, 70° ou 80° au soleil. Sous peine de désordres graves, l'individu doit maintenir sa température aux environs de 37°. C'est par la sudation, comme chacun le sait, que l'organisme va chercher à maintenir cet équilibre thermique. Le degré hygrométrique de l'air étant nul, l'évaporation de la sueur à la surface de la peau va se faire très vite, en empruntant la chaleur du corps qui se trouve diminuée d'autant. Ce phénomène bien connu est utilisé par les indigènes qui, pour se procurer de l'eau très fraîche; la conservent dans des vases en terre poreuse ou « guellas».

La déshydratation du corps est poussée à un tel point par cette sudation incroyable, que la soif est intense, aussi n'est-il pas rare que la moyenne journalière d'eau, bue en été par un individu, avoisine dix litres.

L'eau de Timimoun est presque chimiquement pure. Avant d'être convertie en sueur, elle doit s'imprégner de sels divers et de certains déchets cellulaires. Elle entraîne donc le chlorure de sodium de l'organisme à l'extérieur. Cet appauvrissement en Na Cl dépasse l'apport alimentaire (car les gens ayant peur de s'assoiffer, mangent peu salé). Quel est le résultat de cette constatation ? Il est double, à notre sens.
1° On sait que l'ion Na des tissus est un fixateur d'eau. Ce fixateur s'en allant, les tissus vont avoir tendance à se déshydrater davantage, d'où sensation de soif plus intense ; ce qui reviendrait à dire que plus on boit d'eau pure, plus on a soif.
2° L'appauvrissement de l'organisme se fait également en Cl. Peu à peu cet appauvrissement se manifesterait par une hypochlorhydrie du suc gastrique. Si cette hypochlorhydrie existe, elle est peut-être pour quelque chose dans le manque d'appétit, le dégoût de la nourriture ou tout au moins la répugnance que provoquent sous ce climat certains aliments comme la viande, pendant les grosses chaleurs.

Nous n'avons pas eu le temps matériel de vérifier cette théorie et de voir si elle correspondait à la réalité. Cependant il est un fait, c'est que les syndromes hyper chlorhydriques sont rares au Gourara.

De plus, à l'appui de cette suggestion nous pouvons fournir l'exemple du chef de Poste actuel, qui depuis près de dix ans, dès l'apparition des premières grosses chaleurs, ne boit que de l'eau très légèrement salée. Il boit relativement peu et n'a jamais présenté de troubles digestifs importants.

Qu'il nous soit permis de faire également une autre remarque au sujet des Européens. Au bout de quelques mois de séjour, il n'est pas rare de constater que les épidermes au lieu de bronzer et de brunir sous l'action des rayons solaires, prennent au contraire une teinte pâle laiteuse. Les sujets

présentant ce phénomène paradoxal, en dehors de toute atteinte palustre, montrent une fatigabilité anormale aux efforts physiques. Ces faits ne proviendraient-ils pas d'un surmenage des capsules surrénales, dont on connaît le rôle dans la fixation du carotène et l'élimination des toxines, beaucoup plus que d'une anémie inexplicable, ou d'une insuffisance hépatique ?

Nous n'avons pas parlé encore, et pour cause, des pluies. Les précipitations irrégulières, estivales et hivernales, atteignent des chiffres ridiculement petits. Cela a également une conséquence médicale, négative si j'ose dire.

Pratiquement, il n'y a aucune eau de ruissellement susceptible de se charger de souillures d'origine tellurique et de contaminer les eaux existantes. L'eau de boisson, la même que l'eau d'épandage, provient, nous l'avons vu, de la nappe profonde souterraine. Son cours rapide dans les séguias découvertes, son brassage avec l'air et son exposition aux rayons solaires ardents, sont peu propices au développement des germes qui pourraient exister en suspension dans l'air.

D'autre part, l'espèce de respect et d'hommage inconscient rendu à l'eau par la population qui l'économise au point d'omettre de l'employer pour des ablutions corporelles fréquentes, peut-être aussi, comme le dit Gautier, par crainte, vérifiée par l'expérience, de surexciter ou de ralentir le fonctionnement des glandes sudoripares ; enfin, le pouvoir absorbant du sable, qui fait en sorte que les fosses d'aisance sont toujours asséchées; tous ces facteurs concourent d'eux-mêmes à la suppression des maladies d'origine hydrique. La fièvre typhoïde et ses proches parentes les paratyphoïdes, les dysenteries épidémiques diverses, ri existent pas à Timimoun, ni au Gourara en général.

Et c'est heureux. Imaginez-vous les ravages que ces affections pourraient causer dans une population sans hygiène, maniant constamment la terre à mains nues et possédant une alimentation à base de crudités. Si elle les accable par ailleurs, dans ce domaine tout au moins, la rigueur du climat semble venir en aide aux individus et les préserver d'épidémies redoutables.

Toutefois nous devons signaler la fréquence des parasitoses ascaridiennes et les désordres importants que ces ascaris peuvent causer à l'organisme parasité. Nous avons vu certains de nos malades présenter des troubles méningés accentués, des troubles digestifs allant jusqu'à l'atrepsie, voire même des lésions cutanées, miraculeusement guéries après un rejet massif d'un paquet de quatorze ou dix-sept ascaris, et notre scepticisme sur les méfaits de ces parasites a été fortement ébranlé par ces constatations.

Il existe bien toutefois de nombreuses maladies- digestives

De par leur alimentation d'herbivore, nous savons que le tube digestif des indigènes est constamment en instabilité physiologique et l'irritation mécanique de la muqueuse intestinale par des substances qu'elle ne peut attaquer se traduit souvent par des crises diarrhéiques banales, vraisemblablement sous l'effet d'une recrudescence microbienne endogène.

Nombreux sont les consultants venant nous trouver pour des faits semblables. (Signalons toutefois deux cas de dysenterie amibienne diagnostiqués et soignés à l'infirmerie. Nous n'en ferons pas état puisqu'il s'agit de deux Européens. Ces deux cas se sont manifestés après un séjour d'un an, mais la contamination locale ne peut être affirmée avec certitude. Ces deux cas, guéris

cliniquement, sont restés heureusement isolés).

Les troubles hépatiques sont, en général, plus sévères, le foie se fatigue à la longue d'apports trop massifs et trop fréquents en glucides, et cette fatigue se manifeste par des affections souvent tenaces. La surcharge en sucre s'extériorise par des glucosuries. Parmi nos clients habituels de Timimoun, nous connaissons et soignons cinq glucosuriques, dont trois diabétiques vrais. (Nous ne parlons ici que des autochtones soumis à un régime hydrique absolu, chez lesquels le facteur alcool ne doit même pas être effleuré).

N'avez-vous pas envisagé le problème local de la tuberculose ? Existe-t-il au Gourara ?

S'il ne revêt pas les mêmes caractères de contagiosité qu'en France, il se pose néanmoins. De temps à autre, dans les rapports antérieurs, nous relevons quelques cas isolés de bacillose ouverte, de cachexie bacillaire ou de pneumonie caséeuse. Voici d'ailleurs ce qu'écrivait le 1" février 1921 l'un de nos prédécesseurs, le médecin-major de 2,1 classe, Lortholary

« Il faut rejeter l'opinion communément admise suivant laquelle la phtisie serait presque totalement inconnue au Sahara. Bien au contraire, le médecin a pu constater cette affection chez un grand nombre d'indigènes de la population des oasis du Gourara. Mais son évolution n'est pas extrêmement rapide, ni apparente. Sa marche est discrète, lente, torpide et ne se révèle à l'entourage que quelque temps avant la terminaison fatale. Ce fait s'explique par les conditions exceptionnelles de salubrité du climat et les effets bienfaisants du soleil.

Cette question de la tuberculose doit retenir toute l'attention. C'est un danger pour l'avenir qu'il ne faut point méconnaître. Le médecin doit s'imposer la tâche de dépister le terrible fléau, afin de le traiter en temps opportun, aidé en cela par l'influence heureuse du climat: D'autre part, les plus grands efforts doivent être faits pour améliorer les conditions d'hygiène et d'existence parfois si précaires des ksouriens. »

Une ébauche d'étude a été poursuivie en 1924 par le médecin Gueguen, qui fit 466 cuti-réactions à la tuberculine. 87 furent positives, ce qui donne le pourcentage approximatif de 18 p. 100 d'imprégnation bacillaire.

En dehors de cette affection bien spéciale, l'appareil pulmonaire ne demeure pas exempt d'atteintes beaucoup moins nobles. Les brusques écarts entre la température du jour et de la nuit fragilisent le poumon et les bronches chez les sujets rendus réceptifs, d'autre part par leur déficience physique, aussi les bronchites et les congestions pulmonaires sont-elles aussi fréquentes que sous des climats plus humides.

Et la chirurgie ? Puisqu'il y a une salle d'opérations à l'infirmerie, c'est donc qu'elle a son emploi?

La réponse peut se traiter en quelques mots. A part la chirurgie oculaire, non seulement bien acceptée, mais fréquemment sollicitée par les sujets plus ou moins touchés dans ce qu'ils ont de plus précieux, c'est-à-dire la vue, la chirurgie générale est inexistante. Elle borne son domaine aux interventions diverses suivantes : fractures simples ou ouvertes, blessures, incisions d'abcès ou de phlegmons.
Le Gourari a une répugnance marquée pour toute amputation, si minime soit-elle. Aussi est-on

amené parfois a faire des opérations plus mutilantes qu'elles ne le devraient. Il y a un mois nous avons hospitalisé à l'infirmerie indigène un homme de 40 ans environ, atteint d'une osteite énorme du pouce droit, séquelle d'un panaris provoqué par une épine de palmier.

Pendant 48 heures nous nous sommes évertués en pare perte à lui démontrer l'utilité d'une petite intervention qui lui sauverait tout au moins une partie du pouce. Il préféra retourner à ses cataplasmes de crottes de chameau chauffées.

Parfois de plus grosses affections nous sont présentées, des cancers, par exemple mais toujours à la période terminale, à un stade si avancé de leur évolution, qu'il ne reste plus que la ressource de laisser les sujets s'éteindre doucement en s'efforçant de soulager leur souffrance.

Parfois, on est amené à intervenir sur un accidenté venant d'une palmeraie éloignée. Le patient est acheminé doucement à dos de chameau jusqu'à Timimoun. Le voyage dure quelquefois quatre, cinq ou six jours au milieu de souffrances qui doivent être terribles. A l'arrivée à l'infirmerie, le membre traumatisé, parfois garroté d'une corde, est tellement tuméfié que pour sauver la vie du sujet, l'amputation d'urgence est faite immédiatement.

Il peut y avoir une activité anormale à la salle d'opérations c'est lors de grands barouds, pour une fête importante. Des imprudences sont fréquentes parmi les baroudeurs et il n'est pas rare qu'un seau de poudre explose au milieu d'un cercle de gens, provoquant des brûlures graves ou des lésions musculaires et osseuses profondes. Ces cas demeurent l'exception cependant, et nous pouvons dire sans risque d'erreur que la grande chirurgie n'existe pas au Gourara. D'ailleurs qui dit chirurgie, dit avant tout affections pelviennes féminines, or nous avons déjà expliqué que la prospection demeurait impossible dans ce domaine.

Disons maintenant quelques mots des maladies mentales. Les fous jouissent ici d'un traitement de faveur. Ils sont, en quelque sorte, protégés par la population qui les laisse circuler en toute liberté et qui subvient même à leurs besoins alimentaires. Beaucoup s'amusent de leurs facéties qu'ils entretiennent pour leur divertissement.

Dans chaque ksar existent deux ou trois de ces simples d'esprit. Ne parlant pas nous mêmes arabe, il nous est impossible de classer ces diverses maladies psychiques et faire la juste part de l'élément morbide, de l'exagération manifeste, ou de l'apport suggestif certain. Nous avons, en effet, acquis la certitude qu'il y avait très souvent une grosse part de simulation dans certains cas, et que quelques sujets trouvaient certainement plus avantageux de vivre d'une soi-disant folie que de mener une vie misérable de labeur journalier.

TITRE CINQUIÈME : LES EPIDEMIES AU GOURARA

De par sa situation géographique, le Gourara, de tout temps, a été l'un des lieux de jonction privilégiés entre les caravaniers du Nord et ceux venant du Soudan. A l'aller et au retour, les nombreuses oasis de la région offraient un abri et un asile sûrs où l'on se reposait volontiers quelques jours avant d'affronter l'immensité désertique de l'Erg au Nord ou du Reg au Sud.
En plus de leurs dattes et de leur chargement, ces files interminables d'hommes et d'animaux transportaient souvent des germes redoutables. A l'occasion des fatigues et du surmenage du voyage, c'est à l'arrivée dans les oasis environnant Timimoun, que les premières atteintes se manifestaient dans la colonne. Après le départ de ces vecteurs inconscients, les germes mal éteints trouvaient toutes les conditions nécessaires à l'accroissement de leur virulence et l'épidémie éclatait librement. Tout concourait alors à son épanouissement et à sa diffusion.

Ces passages de caravanes avaient lieu pendant la saison froide, quelquefois pluvieuse ; c'était parfois la période terminale du Ramadan et les indigènes, normalement sous-alimentés, mal vêtus, mal armés pour lutter contre les rigueurs passagères du climat, ajoutaient encore à cet état de chose les fatigues d'un mois de jeûne, ou d'un mois de ripailles nocturnes, selon leur caste. Ces organismes débilités étaient une proie toute désignée pour la maladie.

Le manque d'hygiène absolu, la promiscuité permanente, l'entassement dans les ksour insalubres, l'ignorance totale des populations apportaient autant d'éléments favorables à l'expansion de l'affection. Grâce à de telles conditions prédisposantes, les ravages étaient effrayants, la mortalité impressionnante. Le village atteint devenait rapidement un lieu maudit qu'il fallait fuir au plus vite pour se préserver de la malédiction.

L'exode des survivants commençait vers les ksour voisins demeurés sains. Dans les rangs des fuyards, la maladie continuait à frapper à grands coups, et la propagation de l'épidémie se trouvait ainsi assurée de proche en proche. Tel était le sort de ces malheureuses tribus avant l'apport médical militaire français. De cela évidemment il ne subsiste que quelques rares documents écrits, la tradition orale surtout s'est transmise à travois les générations. Les épidémies les plus redoutables étaient celles de typhus, de variole, de grippe, de fièvre récurente.

En compulsant les archives de l'hôpital militaire de Timimoun, nous avons trouvé une magnifique étude de l'épidémie de méningite cérébro-spinale, qui sévit sur le Gourara à l'issue du l'hiver 1905-1906. Nous nous permettons de reproduire en partie ce document anonyme, vraisemblablement dû au médecin-capitaine Guth, encore tout vibrant d'horreur et de vérité. Ce sera d'ailleurs le plus bel hommage que nous puissions rendre à la valeur et au dévouement de

notre grand ancien.

Cette observation met bien en relief les difficultés de toutes sortes que doit surmonter le médecin pour juguler de telles affections dans un tel milieu :

« Le 10 mars 1906, nous recevions à l'hôpital la visite d'un indigène du Kef que nous connaissions bien depuis notre arrivée à Timimoun. Maigre, hâve, considérablement anémié, il nous surprit dès l'abord ; et comme nous lui demandions la raison de cet état précaire, il nous expliqua qu'il venait de Charouin, où il avait été gravement malade pendant une quarantaine. D'ailleurs, ajoutait-il, j'ai à peine attendu d'être en convalescence pour fuir ce pays néfaste.Tout le monde y est frappé par une maladie terrible, un grand nombre d'habitants y succombent en quelques jours. D'autres plus heureux, survivent, mais se traînent lamentablement pendant plusieurs mois de convalescence pour arriver à retrouver leur état de- santé...
L'interrogatoire de l'indigène et les renseignements fournis par les gens de Charouin ne nous donnaient que des indications très imprécises, et lorsque le 14 mars, nous partîmes pour Charouin avec un maréchal des logis et deux cavaliers, nous envisagions alternativement les hypothèses de la grippe d'abord, de 1a typhoïde ensuite ou du paludisme...
Le village de Charouin est particulièrement sale. Les rues sont plus étroites encore et plus tortueuses, si c'est possible, que dans les autres villages ; nous sommes frappés dès l'abord par ce fait et, sans aucun doute, toutes les conditions d'encombrement et d'aération insuffisante s'y trouvent réalisées. Les habitants assis ou couchés à chaque coin de rue ou sur le pas de leur porte, ont un visage consterné où l'on peut lire pourtant la résignation absolue aux souffrances qui leur

sont imposées.
Nous en rencontrons quelques-uns d'une maigreur extrême, chancelant sur leurs jambes, qui se traînent péniblement de porte en porte, appuyés d'une main sur un bâton, de l'autre sur les murs. Ce sont des convalescents qui paraissent avoir échappé à la maladie pour quelque temps du moins; ce sont aussi des malades qui ne veulent pas mourir chez eux et qui, se cramponnant désespérément à la vie, vont donner dans la rue à leurs voisins le douloureux spectacle de leur cruelle agonie.

De tout cela, il se dégage une odeur de charnier pestilentielle, exagérée encore par le soleil de feu, et si nous nous risquons à entrer dans quelques maisons, force nous est d'en sortir aussitôt, chassés que nous sommes par des nuages bourdonnants de mouches. L'examen des malades, auquel nous nous sommes livrés, ne nous laisse pas longtemps douter du diagnostic. Tous sont dans un état d'abattement extrême, couchés sur le côté, en chien de fusil, poussant de sourdes lamentations, obnubilés, répondant avec difficulté aux questions qu'on leur pose.

Nous sommes donc en présence d'une épidémie de méningite cérébro-spinale de la plus haute gravité et qui, survenant après l'épidémie de grippe déjà si meurtrière de l'an dernier, peut avoir pour tout le Gourara des conséquences désastreuses.

Nous prescrivons un traitement aux malades, autant que les ressources de la science le permettent en pareil cas, autant aussi que cela nous est possible, car il faut compter sur la mauvaise volonté manifeste des indigènes avec, lesquels nous devons converser plusieurs heures pour les persuader de l'opportunité du traitement -conseillé. Ce sont tous des jeunes gens, des enfants presque, mais qui ont déjà, à notre endroit, cette défiance que leur vaut le fanatisme.

Une fois le traitement assuré, il convient de prendre des mesures de prophylaxie dans le village et dans le, Gourara tout entier. Nous avons dit que les rues du village étaient sales ; il convient d'ajouter que les malades vivant dans ces rues les ont souillées en maints endroits de leurs vomissements et deleurs déjections. L'indication de désinfecter ce bled se pose donc de façon immédiate. Nous le faisons nous-mêmes, aidé du maréchal des logis.

Les rues les maisons contaminées sont balayées et arrosées largement avec une solution de crésyl ou d'acide phénique. Les cabinets nombreux et mal tenus sont comblés et démolis devant nous. Nous conseillons aux gens de retenir leurs malades dans les maisons, et d'en faire sortir, au contraire, tous les enfants. Inutile d'ajouter que ces conseils sont restés lettre
morte...

Notre retour se fait par Tasfaout, village situé â moitié chemin entre Charouin et Timimoun. Comme nous demandons s'il n'y a pas de malades, le kébir nous présente son fils, un jeune homme de vingt ans... C'est le premier cas d'un nouveau foyer qui va évoluer pour son propre compte dans Tasfaout.
- D'où vient-il ? Le kébir nous le dit : l'avant-veille, malgré nos défenses formelles, un indigène de Charouin venu à Tasfaout y tombait malade. Il y était soigné par le fils du kébir et repartait un peu amélioré le lendemain matin. (Cet indigène a survécu, le fils du kébir est mort en 48 heures d'une forme foudroyante).

Les mêmes mesures de désinfection sont prises, les mêmes conseils et les mêmes prohibitions

sont faits. On nous prête une oreille plus attentive qu'à Charouin, mais on ne nous écoute pas davantage. Puis c'est le retour à Timimoun. Comme on ne peut ajouter foi à aucune des promesses des indigènes, c'est l'envoi immédiat aux Postes de Charouin et de Tasfaout de deux caporaux et de quatre hommes, qui empêcheront d'y entrer ou d'en sortir...

La liste des morts s'allonge de jour en jour ; les cas nouveaux se multiplient. Sans aucun doute, les indigènes ne suivent aucun de nos conseils. Le 25 avril, nous repartons.

Les maisons sont évacuées et les gens sains vont habiter dans les jardins de l'oasis. Seuls les malades restent dans le ksar, groupés par quatre ou par cinq dans un quartier du village, pendant qu'on désinfecte le reste. Ce jour-là nous avons vu plus de 40 malades et nous avons éprouvé quelque anxiété à entrer dans ces taudis où l'on entrevoyait à peine des ombres couchées sur le sol, qui poussaient des gémissements et se cramponnaient à nos pieds, comme pour ne pas mourir...

Au commencement de juin, avec les premières grosses chaleurs, les atteintes diminuent, les décès sont aussi mi nombreux. Le dernier que nous ayons eu à enregistrer a ét plus cruel : le caporal français Lalanne, envoyé à Charouin avait déployé une activité et un dévouement remarquable. La maladie contre laquelle il luttait avant tant de vaille et de désintéressement devait le terrasser à son tour. Il mort en trois jours à son poste d'honneur, tandis que n, appelé d'urgence à Adrar, à plus de 160 kilomètres, nous avons pu lui prodiguer les moindres soins, lui dire le suprême adieu... Ce devait être le dernier cas, digne couronnement d'une mortelle moisson... »

Telle est, un peu longuement résumée, peut-être, l'histoire de cette épidémie ancienne, il est vrai, mais combien instructive. Cette épidémie fut apportée en novembre 1905 par des caravaniers Venant du Nord. Trois d'entre eux tombaient malades et repartaient cependant. Aussitôt après leur départ des malades se déclarèrent à Charouin qui présentèrent des symptômes analogues à ceux des caravaniers. Il est ainsi facile d'établir la relation entre l'épidémie d'Oranie du début de 1905 et celle de Gourara d'octobre 1905 à juin 1906. »

Voici donc une épidémie qui, en trois ou quatre mois, a fait 183 victimes sur une population globale de 1.256 habitants. Ces 183 décès représentent 62% du nombre des malades atteints.

Nous pourrions multiplier les exemples de tableaux identiques. Ça et là, au cours des années, nous relevons quelques faits semblables dans un point ou un autre du Gourara. Ici une épidémie de variole, là une épidémie de typhus exanthématique, de fièvre récurrente. En 1910, l'épidémie de typhus des Oulad Saïd (1er avril, 6 juin : 77 cas, 17 morts). En 1922, une nouvelle épidémie de méningite cérébro-spinale à Zaouïa Sidi Belgacem. En 1943-44, une dernière épidémie de variole dans le Tinerkouk, qui causa 13 morts. Elle fut enrayée par notre prédécesseur, le médecin-capitaine Bouche, et par son confrère d'Adrar, le médecin-capitaine Pourpre.

Ce qu'il est intéressant de noter toutefois, c'est la rapidité de plus en plus grande avec laquelle le médecin français jugule et circonscrit ces épidémies qui deviennent de plus en plus rares, qui frappent un moins grand nombre d'individus à la fois. L'esprit observateur indigène s'est laissé pénétrer peu à peu par ce fait que lorsque la mort frappe dans sa tribu, le toubib français peut être appelé comme le sauveur ; aussi, en cas d'éclosion d'un foyer contagieux quelconque dans son ksar, il s'offrira volontiers à la piqûre préventive qui lui assurera l'immunité.

Mais sitôt le danger conjuré, il perdra vite la mémoire, il retombera vite dans son apathie habituelle et opposera une inertie invincible à la continuité de l'effort médical préventif. C'est la raison pour laquelle les vaccinations ne peuvent être instituées sur le modèle européen. Ici elles restent du domaine de la fantaisie et conditionnées par le prestige personnel que le médecin a su se faire au travers de sa profession. Et si, dans l'ensemble, la vaccination jennérienne est non seulement acceptée, mais quelquefois réclamée, beaucoup d'individus mâles au contraire, rassemblés péniblement en vue de cette opération, fuient devant la piqûre antityphique.

Que n'emploie-t-on la force à défaut de persuasion ?
- Ce serait aller à l'encontre de l'intérêt médical et perdre d'un seul coup la confiance que pas à pas, avec une ténacité jamais relâchée, nous avons mis cinquante ans à gagner.

Aussi, pour maintenir le prestige médical entier, sommes nous forcés de nous contenter des demi-mesures appliquées.

En considérant le terrain gagné dans ce domaine, il est permis toutefois de demeurer optimiste et d'entrevoir un avenir plus ou moins lointain où les diverses vaccinations des affections endémiques au Gourara pourront s'accomplir normalement.

TITRE SIXIÉME : LA MEDECINE INDIGENE A TIMIMOUN

LES PRATIQUES MÉDICALES

L'ACCOUCHEMENT. - LES MALADIES

La médecine est aussi vieille que le monde, et chaque civilisation ancienne a laissé des enseignements dans ce domaine. Longtemps la médecine arabe fut considérée, à travers les âges, comme l'une des plus évoluées, comme l'une des plus parfaites.

A l'origine, la médecine française du Moyen-Age s'en inspira largement. Mais tandis que l'une restait stationnaire dans ses principes et immuable dans sa forme, l'autre, au contraire, était en perpétuelle évolution et s'enrichissait peu à peu d'apports et de pratiques nouvelles. Aussi est-il actuellement impossible de soupçonner cette filiation en comparant l'une et l'autre.

De plus, au Gourara, on doit tenir compte du brassage des populations et du mélange des races, et la médecine qui est pratiquée en milieu indigène est formée d'un complexe d'éléments médicaux ou magiques arabes et juifs, et de superstitions des peuplades soudanaises.

Et si, de temps à autre, on peut être surpris de l'esprit puéril ayant présidé à l'instauration des traitements qui, à la lumière de nos données médicales du XXe siècle, paraissent barbares, d'autres fois, au contraire, il est permis de s'étonner de l'intuition et de l'esprit d'observation que traduit le choix de la médication : l'impuissance génitale n'est-elle pas traitée ici par ingestion de testicules de coq broyés avec du piment ? Et cela depuis les temps les plus reculés, alors que notre opothérapie sexuelle, perfectionnée par Voronoff, date seulement de quelques années. Contre les empoisonnements par le Boughbough, les indigènes n'usent-ils pas du mercure, dont on connaît maintenant l'action excitatrice sur les émonctoires, inhibitrice sur les fermentations putrides intestinales.

Quoiqu'il en soit, la médecine ancestrale indigène qui s'est transmise jusqu'à nos jours est certainement, dans son ensemble, beaucoup moins rationnelle que la nôtre, mais combien plus conforme à l'état d'esprit embryonnaire de la population, et, de ce fait, combien plus écoutée. L'apport superstitieux est important et certain. En cas de maladie, un taleb du village sera consulté et prié de confectionner une amulette propre à l'affection présumée.

Ce n'est généralement que lorsque ces diverses méthodes ont échoué ou que les traitements

institués se révèlent par trop inopérants que l'indigène vient volontiers prendre conseil du médecin français. Cette tendance est d'ailleurs de plus en plus nette pour les hommes et les enfants, et est tout à l'honneur de nos prédécesseurs qui, depuis un demi-siècle, ont fait preuve de la même foi ardente et de la même continuité dans l'effort.

Par contre, les Arabes se montrent beaucoup plus impénétrables dès qu'il s'agit de leurs femmes. Seuls les évolués consentent à les laisser voir et examiner par le médecin. Les autres éléments de la population se retranchent derrière l'indifférence.
L'accouchement reste la propriété intangible des accoucheuses ou qablas. Cela tient surtout au fait que, dans le milieu qui nous intéresse, la femme est restée proche de la nature, et que l'accouchement, dans la simplicité des moeurs locales, est un acte banal constituant sa raison d'être.

Cette façon de faire a cependant une conséquence importante : le médecin français n'a aucune action sur le milieu nourrisson, aussi ignore-t-il tout de la mortalité infantile. Le père ne s'intéressant à son enfant qu'après la circoncision, ce n'est pas lui qui présenterait le poupon au médecin.

Nous touchons ainsi sans le vouloir au problème de l'opportunité de l'élément médical féminin, et sans doute devrons-nous, dans un avenir prochain, envisager l'emploi dans les postes du Sud de sages-femmes ou d'infirmières spécialisées qui détrôneront la qabla de façon définitive en lui enlevant toutes ses prérogatives.

L'accouchement

L'accouchement est un fait trop naturel pour qu'il distraie l'homme de ses occupations habituelles. De même la future maman s'en préoccupe assez peu avant l'événement. Quelques recommandations sont cependant puisées dans la tradition la médecine indigène prescrit à la femme enceinte et à son mari d'observer une continence sexuelle les deux derniers mois de sa grossesse.. mais ceci n'est qu'un simple conseil et n'aurait rien à voir, d'après nos informateurs, avec une prescription coranique, ainsi que nous avons pu le lire dans certaines revues médicales.,Le Coran ne dit-il pas, après Saint Paul : la femme est votre champ, usez-en selon votre désir ?

Quoiqu'il en soit, le moment de l'accouchement venu, l'accoucheuse indigène (comparable aux matrones paysannes françaises) est prévenue et se rend aux pieds de la parturiente étendue sur un tapis ou une natte. L'accouchement se passe-t-il normalement ? L'accoucheuse se contente de recevoir l'enfant, et sur le cordon elle place deux ficelles avant de le sectionner. La ficelle du moignon ombilical est nouée, les deux extrémités coupées. La ficelle du moignon placentaire est tenue avec le gros orteil de l'opérante.

En attendant la délivrance, l'enfant est sommairement vêtu, le moignon du cordon entouré d'un petit chiffon quelconque. Inutile de spécifier qu'aucune asepsie n'est prise, pas plus pour les mains de l'accoucheuse que pour la ficelle ou le chiffon. Tout se passe très bien cependant en général.

Y a-t-il un arrêt quelconque dans la suite normale des événements ? Notre accoucheuse va devoir exercer son activité. En aucun cas toutefois elle ne se livre à une manoeuvre interne quelle qu'elle soit... De même le diagnostic de présentation n'est jamais fait, bien que nos informatrices affirment le contraire.

En cas de dystocie, d'inertie utérine ou d'arrêt de la progression, les moyens suivants sont employés pour ramener chez la femme en couches le sens des réalités : une potion lui est d'abord administrée. On pile du safran, de l'indigo et de l'eau est ajoutée dans des proportions définies. Que cette boisson s'avère impuissante, d'autres moyens d'action sont alors mis en oeuvre. La future mère est transportée sur le grand plat de bois qui sert à rouler le couscous, couchée sur le dos, les jambes et les cuisses allongées et une gymnastique passive lui est imposée : les chevilles étant empoignées, la qabla éloigne et rapproche les deux pieds de l'axe du corps de nombreuses fois. Puis elle entreprend une série de longs massages abdominaux. Plaçant ses mains sur les flancs, au contact des fausses côtes, elle fait un massage appuyé et ses mains viennent se rejoindre à la symphyse pubienne.

Une hémorragie survient-elle soit pendant soit après l'accouchement ? Vite, on prépare l'infusion d'une plante indigène, la gartoufa (Brocchia cinerea) qui est administrée avec du beurre.

Si le nouveau-né est en état de mort apparente, s'il tarde à respirer, le cordon n'est pas coupé, mais exprimé de la sortie du corps maternel jusqu'à l'ombilic, deux ou trois fois pour y faire affluer le sang, puis on pince le nez de l'enfant et on le tire assez fort.

Lorsqu'une fièvre puerpérale se manifeste dans les suites de couches, elle est traitée et guérie avec le mélange écorce de grenade, plante appelée azir et eau salée, administrée per os. Pour activer la montée du lait, un remède est souverain : du pollen de palmier pilé avec des graines de carottes et absorbé avec un peu d'eau.

On ne concevrait pas ici une maman n'allaitant pas son enfant. L'allaitement est maintenu pendant deux ans. Une seule contre-indication à cette durée, celle posée par une nouvelle grossesse, auquel cas le sevrage est entrepris immédiatement.

Telles sont les quelques indications qui nous ont été fournies à Timimoun. Certaines modifications d'apport français ont été acceptées récemment : l'accoucheuse officielle a reçu en magnifique cadeau deux vieilles pinces de Kocher pour pincer le cordon. Elle pratique couramment dit-elle, l'instillation oculaire de nitrate d'argent ; enfin, elle retire avec le doigt les mucosités pharyngées de l'enfant qui ne respire pas.

Pratiques indigènes

La médecine indigène n'est pas codifiée au Gourara : elle se transmet oralement et par la vertu de l'exemple. Aussi existe-t-elle, sous plusieurs formes qui varient de tribu à tribu, de palmeraie à palmeraie. Cependant quelques principes sont immuables et employés partout : ce sont le feu, les scarifications et les plantes sahariennes ou soudanaises. Le feu est la panacée universelle. Il est

employé en componctures sur la peau de toutes les parties du corps.

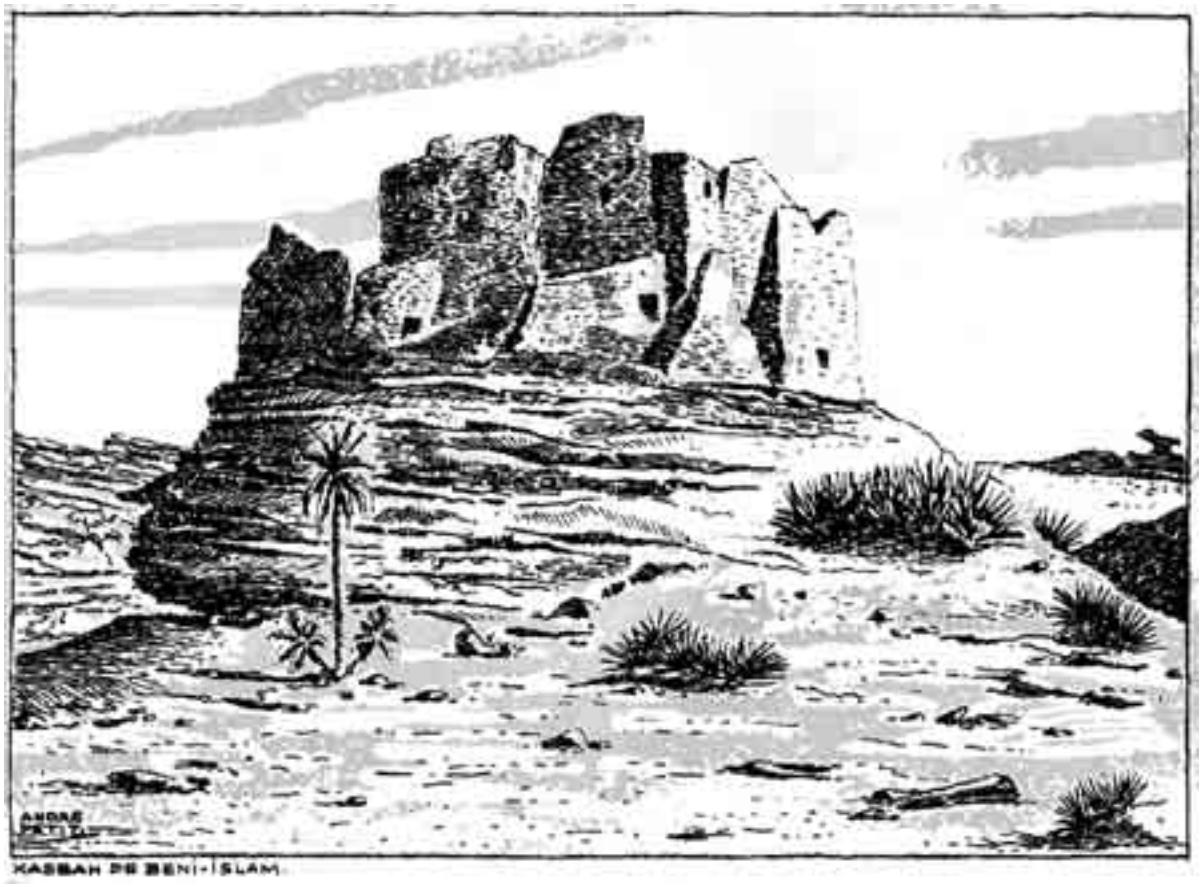
Le médecin-capitaine Guth relate, à propos de l'épidémie de méningite de Charouine en 1906, que la plupart des malades vus par lui présentaient des plaies par brûlures tout le long des muscles latéraux du cou, aux abords antérieurs et postérieurs du sterno-cleïdo-mastoïdien, traitement sans doute institué pour lutter contre la raideur de la nuque et les douleurs rachidiennes.

Dans ce même Charouine, lors de notre première tournée médicale, on nous présenta quatre jeunes malades, encore enfants, dont le ventre était couvert de larges pustules d'aspect inconnu. Nous étions fort absorbé par la contemplation de cette dermatose pour le moins curieuse et revêtant des caractères épidémiques, lorsque fort heureusement l'interprète arriva. Ces enfants atteints de diarrhée avaient consulté quinze jours auparavant l'un de nos confrères indigènes qui avait fait des pointes de feu en série avec une crotte de chameau rougie au feu et tenue à l'extrémité d'un fil de fer. Par suite de la saleté corporelle et vestimentaire, de l'existence des poux, la suppuration était venue.

Ces pointes de feu ou ces scarifications se retrouvent dans la plupart des atteintes pulmonaires aiguës ou chroniques et dans les phénomènes douloureux (rhumatismes ou autres). Nous les citons maintenant pour alléger le texte et ne nous intéresser qu'aux médications s'appropriant à une seule affection. Affection est d'ailleurs un terme impropre, symptôme conviendrait beaucoup mieux.

Généralement, les données médicales sont demeurées trop frustes, en effet, l'empirisme ancestral est trop rudimentaire, pour avoir pu dépasser le stade primitif analytique. Rares sont les synthèses, groupant les symptômes en maladies, qui ont pu êtres faites ; et ce n'est pas à un complexe morbide que la médication indigène est appliquée, à quelques exceptions près, mais à une entité comme la fièvre, la toux, la diarrhée...

Les éléments que nous avons pu réunir ont été groupés en maladies des différents appareils pour la facilité de l'exposé. Les appareils nerveux et circulatoires sont omis volontairement, faute de renseignements : il semblerait que la médication indigène ne traite pas les affections s'y rapportant ; elle abandonne la cure des maladies nerveuses aux tolbas ou aux sorciers qui les traitent à l'aide d'amulettes contenant des versets du Coran, ou de talismans, ces maladies étant pour eux d'origine démoniaque. Rien d'étonnant à cela, puisque même dans notre médecine moderne, ces deux appareils découverts et étudiés les derniers, sont d'apport relativement récent.



KASBAH DE BENI-SLAM.

Appareil respiratoire

Le coryza banal disparaît rapidement par l'introduction dans chaque narine d'un morceau de queue d'oignon. Cette pratique donne d'ailleurs un faciès très spécial au sujet. D'autres préfèrent priser du tabac.

Pour les maladies de la poitrine en général, le café poivré est le médicament spécifique. Toutefois, en cas de toux fréquente, une préparation à base de fèves grillées et pilées, de poivre noir et de graisse de chameau est prescrite au malade. La classe aisée y ajoute du miel du Soudan. S'il n'y a pas d'amélioration, la viande de poulet est indiquée, car cette viande contient un principe dont l'omnivalence ne fait de doute pour personne.

L'asthme semblerait nettement individualisé et séparé des autres affections pulmonaires. Pour le traiter efficacement, prendre une vipère vivante, couper un tronçon d'une largeur de trois doigts du côté de la tête, un tronçon égal du côté de la queue. Le tronçon central grillé et pulvérisé sera pris dans un bouillon.

Un sujet présente-t-il un point de côté ou un hoquet ? On le laisse se coucher tranquillement dans un coin. Un de ses compagnons s'approche subrepticement et lui pique les côtes de la pointe de son couteau. L'effet de surprise et le choc nerveux surajoutés ont une action sédative.

Appareil digestif

Les affections de l'appareil digestif connues et traitées sont nombreuses. Les dentures de nos indigènes sont, en général, très mauvaises, l'hygiène buccale inconnue. La carence de l'apport calcique alimentaire constitue vraisemblablement une autre cause déterminante de ces caries précoces et nombreuses, aussi beaucoup connaissent-ils le mal aux dents.

La dent cariée et douloureuse est bourrée de poudre de tabac du Touat (Nicotiana rustica) contenant en moyenne 8 p. 100 de nicotine ; on peut la remplacer par de la poudre de chasse ou du hentit (Assa foetida). Une coutume plus perfectionnée consiste à faire une obturation à la graisse de chameau ; un fil de fer rougi au feu est alors introduit profondément jusqu'à la pulpe et le nerf dentaire se trouve détruit.

Que la carie soit trop minime pour admettre le fil de fer ou qu'il y ait fluxion dentaire, on scarifie la gencive ; le patient n'omet pas toutefois l'achat de l'amulette correspondante.

Pour les stomatites, la tradition veut qu'on puise de l'eau avec une guella neuve dans un puits où l'enfant n'a jamais bu. La mère emplit sa bouche de cette eau et la rejette dans la cavité buccale de sa progéniture.

Les maux d'estomac sont calmés par le kalbou (carbonate de chaux hydraté) que nos guérisseurs se procurent dans les districts voisins ou par l'infusion de chiah (Artemisia judaïca ssp.

shariensis) qui n'est autre que l'armoise blanche, tandis que les maux de ventre bénéficient d'une décoction de gartoufa (Brocchia cinerea) ou de tinhort (menthe sauvage).

Les tisanes de henné (Lawsonia inermis) et de graines de cerfeuil associées à des massages abdominaux, calment très bien les coliques.

La diarrhée s'arrête après ingestion, dans du lait de chèvre, de fromage sec pilé avec du harrar (sorte de poivre).

Une variété de salade le bendrakech (Portulaca oleracea) est mélangée à de la farine délayée dans de l'eau ; le tout, fortement épicé, constitue un bouillon faisant disparaître la constipation.

Quant aux vomissements, ils cèdent à la prise, pendant trois jours consécutifs, d'une solution de cheub (alun).

Les graines d'ajerjer (Cassia abovata) et la poudre de chendegoura (Tencrium polium) représentent les purgatifs les plus courants.

Le lavement huileux est également connu. Un os de gazelle, généralement un fémur, dont la moelle a été retirée, fait office de canule. Le praticien emplit sa bouche d'huile qu'il insuffle dans l'ampoule rectale du malade.

En guise de suppositoire on prépare de petites boulettes de graisse de chameau qui agissent comme lubrifiant.

Appareil génito-urinaire

Il est communément admis qu'aucune maladie ne peut provoquer d'hématurie. Si quelqu'un pisse du sang, c'est qu'il a marché pieds-nus trop longtemps sur le sable brûlant, ou qu'il a bu l'eau de certains puits (contenant du SH2). Le malade mange de l'oignon cru et ses troubles disparaissent.

Les propriétés diurétiques du chiendent sont utilisées dans les anuries d'origines diverses.

La médecine indigène excelle dans le traitement des maladies vénériennes très répandues ici. L'instinct génésique des autochtones étant très aigu, ces affections durables et parfois douloureuses, constituent une entrave gênante au libre épanouissement de leur appétit sexuel. Ce fait explique la multiplicité des remèdes. Remarquons d'ailleurs l'opportunité de la thérapeutique préconisée pour la blennoragie ; elle réalise obscurément dans certains cas une médication de choc, d'autres fois elle provoque une diurèse intense. Voici les conseils usuels :

1 ° Boire une grosse quantité d'urine de chamelle
2° Boire le contenu d'une vessie de moufflon à manchettes (Ammotragus Lervia) tué sur-le-champ ;
3° Ingurgiter du fiel de chacal un vendredi ;
4° Une macération de carottes doit passer une nuit à la pleine lune. On y fait bouillir de la farine

d'orge, une plante le « negeud » (Astericus Graveolens), et des excréments de chacal. Cet ensemble se mange sous forme de soupe épaisse ;
5° Faire cuire de la viande de bouc avec du poivre rouge, de l'ail, de l'oignon, du girofle. Après en avoir mangé une quantité respectable, le patient est couché et chaudement couvert. Une sudation intense s'établit. On répète trois fois cette thérapeutique et la guérison s'en suit ;

6° Un remède de choix est réservé à quelques privilégiés on recommande, en effet, d'avoir un rapport sexuel avec une négresse vierge de couleur très foncée, ou à défaut avec une ânesse noire (mais pas avec une chèvre, animal comestible, et qui doit, de ce fait, rester exempt de souillures).

On nettoie les chancres par lavage local ; suit une application de beurre contenant de la poudre torréfiée de cornes de bouc et d'orge, ce qui n'exclut pas les quatre plantes « azir », « arrar », «negeud », « rembt » (Haloxylon Articulatum), grillées, pulvérisées et prises dans un bouillon non épicé.

Puisque nous traitons la question génitale, nous ne pouvons passer sous silence certaines constatations. Les prostituées du dispensaire que nous avons à examiner, se présentent toujours à nous après une toilette très sérieuse ; les muqueuses sont très propres et sans exsudat, pour rendre ainsi le dépistage plus difficile. Voici le procédé employé : elles pulvérisent la partie centrale d'un brique d'argile crue séchée au soleil, et se font un nettoyage soigné de la muqueuse vaginale avec cette poudre ; ensuite elles entraînent ce sable avec une solution d'écorce de grenade.

L'introduction bi-hebdomadaire du spéculum vaginal les gêne beaucoup : elles craignent que l'orifice vulvaire ne se trouve élargi par cette pratique et que les hommes ne s'éloignent d'elles. Elles luttent contre cet état de choses par des lavages astringents fréquents d'alun ou d'écorce de grenade.

Dans certaines affections annexielles, les femmes ont coutume de s'introduire dans le rectum ou le vagin une crotte de chameau chauffée.

Le prolapsus utérin se traite ainsi : par main intra-vaginale, la gabla refoule l'utérus qui est maintenu en place par une sangle ceignant le ventre de la malade. Cette ceinture reste en place quelques jours.

Nous citerons également ici les produits aphrodisiaques employés couramment au Gourara. Ce sont
1° La graine d'arachide pulvérisée dans du thé ;
2° Les cantharides pilées (achetées dans le commerce)
3° Les graines de « hank ejjemel » (Datura stramonium) mélangées aux aliments. Ces dernières causeraient un désordre érotique certain qui a été constaté de visu par l'un d'entre nous.

Appareil des sens

Dès le premier âge, les cils et les paupières des enfants, des filles principalement, sont colorés en noir par une poudre, le « kohol », à base de sulfure d'antimoine, à titre esthétique, mais aussi

préventif. Une conjonctivite se déclare-t-elle ? On mélange à ce kohol du safran et une poudre faite de noyaux torréfiés d'une variété de dattes, la hamira. On peut également employer la teinture d'indigo, « nila » (Indigofera tinctoria). Les indigènes de Timimoun reconnaissent que le trachome serait causé par le frottement des mains sales sur les yeux ; ils nient l'action des mouches.

On guérit les maux d'oreilles en versant dans le conduit auditif externe de l'huile ou de la graisse de chameau liquéfiée par la chaleur.
Pour la surdité, exprimer dans l'oreille le liquide d'un rognon gonflé préalablement sur la braise.

Maladies ou atteintes de la peau

L'eau salée sert au lavage des blessures, puis la surface cruentée est enduite d'une pâte constituée d'un mélange de trois plantes : « agga » (Zygophyllum album), « hajja » (Cola cynthis vulgaris) et thé.
Le traitement applicable aux hémorragies veineuses consiste à uriner sur la plaie, puis à la recouvrir de sable très fin, de sucre et de crottes de chameau pilées.

On applique sur le furoncle vert un produit résineux, la « maiâ », achetée chez les commerçants. Légèrement chauffée elle donne une espère de poix.
Le furoncle mûr ou percé est recouvert d'un morceau de toile neuve renfermant de l'oignon hâché.

S'agit-il d'une dermatose généralisée, folliculite, ecthyma ou impétigo ? On lotionne la surface cutanée d'un bouillon d'agga ou d'hajja.

Les indigènes préparent du goudron de « fersig » (variété de tamaris) ou de graines de coloquinte. Ils chauffent en vase clos ces substances végétales sur un treillis métallique ; le goudron s'écoule dans une guella inférieure contenant de l'eau.

Ce goudron donne le traitement rationnel de certaines éruptions apparentées à l'eczéma (il guérit aussi la gale du chameau).

Le crâne des teigneux est rasé de très près, les croûtes sont raclées au couteau et le cuir chevelu enduit de graisse de chameau chauffée ou de goudron.

La calvitie a quelque chose de choquant, même chez le Gourari, qui pourtant se rase la tête. Les cheveux repoussent, disent-ils, par l'application d'un onguent de poudre de peau de vipère grillée mélangée à de l'huile.

Les crevasses larges et localisées aux pieds, fréquentes l'hiver chez cette population qui marche pieds-nus, sont très douloureuses. Pour les guérir on y instille le suc d'une plante, la « Cheggara » (Mathiola maroccana). Que l'instillation soit difficilement supportable, on ne saurait en douter, puisque cette plante sert à faire tomber les poils des peaux que l'on veut travailler. On remplit alors la crevasse de graisse. On suture avec une aiguille et du fil ordinaire.

Signalons en passant que l'homme prend le même soin pour les pieds de son compagnon habituel, le chameau. Après plusieurs jours de marche sur la hamada, le chameau habitué à l'erg a la sole des pieds usée et douloureuse. Le chamelier découpe un bout de cuir et coud cette semelle en remplacement de la semelle vivante disparue.

Affection des membres

Le cuir vert de chameau trouve son emploi en pathologie externe dans l'appareillage des membres fracturés.

S'il apparaît une adénite inguinale ou axillaire consécutive à une lésion infectée, le guérisseur fait habituellement des pointes de feu sur les lunules des ongles du membre correspondant. La douleur de l'adénite disparaît, sans doute par localisation d'une douleur plus vive à la face dorsale des doigts.

Médecine de la douleur

La médecine de la douleur groupe des affections diverses. Tout organe provoquant une sensation pénible est apaisé par des moyens identiques. Nous avons déjà parlé des applications de feu ; nous n'y reviendrons pas.

La striction représente un autre moyen communément employé. Les douleurs thoraciques, abdominales ou pelviennes, la céphalée, nécessitent la mise en place d'un chèche enroulé respectivement autour de la poitrine, du ventre ou de la tête.

On vient encore à bout d'une migraine en se bourrant les narines de hentit et en apposant sur la tête des compresses d'argile, prélevée dans une séguia. Ces moyens s'avèrent-ils insuffisants ? Il reste une dernière ressource, celle de faire, avec la pointe d'un couteau, de petites scarifications, sur les tempes ou entre les deux yeux, à la base du nez. Si la place est insuffisante, on applique une ventouse sur l'incision.

Les ventouses indigènes sont de petites boîtes en fer blanc sans couvercle. Un tube est adapté au

fond. Communiquant avec l'air de la boîte, il sert à aspirer et à faire le vide.

Le massage a une place d'honneur dans la médecine locale. On peut masser toutes les parties du corps, la tête par exemple dans les céphalées. Pour les lumbagos et les douleurs des lombes, voici comment on procède :
Le patient est couché sur le ventre, l'opérateur lui monte debout sur les reins et fait un massage d'abord doux, puis plus énergique, avec ses pieds, prolongeant son action jusqu'aux épaules.

Le « zehm » (graisse ou moëlle d'autruche) en friction remplace avantageusement le salicylate de méthyle ou la graisse de marmotte. Il possède comme eux une forte odeur sui généris.
S'agit-il de rhumatismes? On creuse une sorte de tombe à même le sol et on l'imbibe d'urine de chamelle. Le patient, dont seule la tête émerge, se voit enterrer dans ce four improvisé qui a été, au préalable, fortement chauffé.

Affections générales ou diverses

L'ictère, bien que fréquent dans ces régions, ne semble pas être traité parce que non remarqué par l'entourage et le malade. Un jour, un consultant vint nous trouver à l'infirmerie pour une dermatose banale ; il présentait tous les signes d'un ictère très foncé qu'il ignorait.

Les piqûres de scorpion sont très douloureuses. Les habitants de Timimoun les soignent toujours eux-mêmes. Fort heureusement, le Prionurus Australis, variété la plus dangereuse, est rare dans ces parages. Immédiatement après la piqûre, l'endroit atteint est incisé assez profondément, en croix. Une personne de l'entourage se précipite à la recherche d'un khanfous (Scarabée noir très répandu), l'écrase et le plaque sur l'incision : Cela ne vaut évidemment pas l'application de graisse ou de viande séchée et pilée d'un lézard appelé ourane (varan) ni l'emplâtre de queue de scorpion.

La morsure du céraste (Cerastes cornutus), commun dans certains coins du Gourara, est toujours très grave, aussi un traitement de choix s'impose-t-il. Dès la morsure, un chien ou à défaut un mouton, est amené et renversé sur le dos dans la position de l'écartellement. On fend le ventre de l'animal d'un coup de couteau. Dans l'ouverture pratiquée est introduit le membre lésé. Le chien vit un certain temps et son sang viscéral attire le venin à l'extérieur.

Puis le malade se couche, mais il faut veiller à ce qu'il ne dorme pas de toute la nuit. Une personne demeure près de lui pour le pincer s'il s'assoupit. Il boit à volonté une infusion des quatre plantes suivantes : l'Arar, l'Azir, le Remt et le Damrane (Traganum nudatum). (Les deux premières pousseraient sur les haut plateaux dans la région de Géryville, les deux autres dans le Sahara central).

Cette infusion a, paraît-il, une action certaine sur la diurèse et la sudation. Ce fait nous a été affirmé par le maître infirmier musulman de Timimoun qui l'aurait expérimentée. Ce remède est employé également dans les anuries d'origines diverses.

On brûle du poil de bouc à côté ou sous le vêtement du malade qui a la fièvre.

Endémique, la rougeole est améliorée par des instillations nasales et oculaires d'une solution faite à partir d'une plante, le Bousoussot (non identifié). Pour faire disparaître l'éruption,
on a recours à un bouillon de farine fortement épicé, contenant trois plantes : gartoufa, allal, tabohada). (L'Allal serait une plante croissant sur les haut-plateaux).

Notons que les tribus arabes avaient soupçonné, sans doute avant nous, le point de départ rhino-pharyngé des méningites cérébro-spinales. Lors des diverses épidémies de cette affection au Gourara, les médecins ont constaté que de la graisse de chameau fondue était versée dans les oreilles, le nez et la bouche des patients. Toutefois, la préférence peut aller à une solution concentrée de safran, de hentit et de « mkhinzd (gomme arabica) employée de la même façon. De plus, ces malades ne doivent boire que de l'eau de guerba contenant de 1'Alenda (Ephedra alata var. Alenda Stapf).

Le bidh el mohor, employé comme médicament omnivalent en pays targui semble réservé au Gourara au traitement des empoisonnements alimentaires homicides.

Le Mohor est une variété de gazelle (Gazella dama Pallas). L'une de ses poches stomacales renferme un ovoïde (l'oeuf de Mohor » ou « bidh et mohor ». Cette concrétion stratifiée se vend très cher au Sahara. On en racle une quantité infime avec un couteau dans un petit bol de thé ou d'eau.
La beauté de la femme au Gourara est fonction de son embonpoint, aussi les déshéritées dans ce domaine ont-elles provoqué la recherche d'un remède contre la maigreur. En voici :
Il faut manger :
- Des cuisses de chat,
- Des cuisses de khouera (putois) desséchées,
- Des feuilles de elel ou laurier rose (Nerium oleander), -
- Des graines de holba (Trigonellaoenum graecum), excitant de la nutrition.
Les indigènes considèrent comme une bonne chose de manger des sauterelles celles-ci, faisant leur aliment de toutes les plantes sahariennes, possèdent en elles les essences et les vertus des plantes médicinales.

Lorsque les indigènes découvrent l'un des leurs mourant de soif, ils ne le réhydratent que peu à peu, par petites gorgées. Par contre, ses vêtements sont largement aspergés d'eau. Une telle pratique, certainement basée sur des résultats empiriques, nous semble rationnelle.

En effet, la trop brusque distention de l'estomac par une grande quantité d'eau pourrait amener des troubles graves pouvant aller jusqu'à la syncope par action sur les tractus nerveux du plexus solaire. Enfin, la sidération de la sudation chez de tels sujets doit être à l'origine d'une hyperthermie rapidement mortelle. En imbibant d'eau les vêtements du malade on obtient, grâce à l'évaporation un abaissement thermique rapide et important.

Voici les informations que nous avons pu réunir.

Si nous citons cette médecine indigène, c'est un peu dans l'espoir qu'elle puisse être mieux combattue dans ce qu'elle a de suranné et de stupide. C'est également pour montrer une fois encore les difficultés du médecin militaire dans sa lutte journalière avec une population simpliste certes, mais farouchement attachée à la défense de ses traditions, de ses coutumes, de sa religion,

de ses mœurs, et qui accepte avec défiance tous les apports exogènes risquant d'entacher sa civilisation stagnante.

Toutefois, cette médecine, souvent méconnue, je dirai même insoupçonnée et ignorée de la plupart de nos confrères, méritait de retenir notre attention.

Si elle est maintenant dépassée par des pratiques européennes plus jeunes, plus scientifiques et plus rationnelles, n'oublions pas qu'elle les domina longtemps d'une supériorité écrasante. Ne serait-ce que pour cette raison, nous devions la sortir de l'oubli et évoquer cette vieille médecine des plantes apparentée à celle pratiquée encore dans nos provinces de France.

Il nous reste à dire que ce qui est vrai pour les officiers, est également vrai pour les médecins. Tant vaut l'homme, tant vaut la profession. L'élément indigène de la région n'est pas assez évolué pour séparer l'officier de la médecine et tel médecin se verra ouvrir une porte qui demeurera obstinément fermée à son successeur, ou inversement. Tout dépendra de son adresse, de son doigté, de sa tenue, de son comportement, ou au contraire, des maladresses involontaires qu'il pourra commettre à l'égard des notables du pays. Ce sont les gros propriétaires, en effet, qu'il s'agit de toucher, car ceux-ci ont une influence prépondérante sur la très grosse majorité d'une population abâtardie par la transplantation et les métissages. C'est leur exemple qui fait loi.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

EN MANIERE DE CONCLUSION

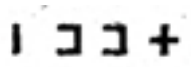
- Eh bien, Messieurs, j'étais loin de me douter en venant parmi vous, que j'apprendrais tant de choses et je vous remercie des explications que vous m'avez aimablement données. Mais il est un point sur lequel ma curiosité reste encore à satisfaire. Il s'agit de ce gracieux nom de Timimoun que porte votre belle oasis. Pourriez-vous m'en indiquer le sens et l'origine ?
- Nous ne pouvons être absolument affirmatifs. Nous vous donnerons seulement la version la plus plausible tirée de l'analyse linguistique.

Par opposition à Tamentît, capitale juive du Touat-Gourara, au 16e siècle, notre cité, qui était le centre musulman par excellence, aurait été dénommée Timimoun, c'est-à-dire « Celles des

Croyants ». Le pluriel « celles » désignant le groupe des Oasis de Timimoun.

Cette hypothèse concorderait d'ailleurs avec l'installation dans nos régions de Merabtines, émigrés de Tlemcen à la suite de la soumission de cette ville aux Espagnols en 1510. Ces merabtines fondèrent les zaouias de Tin-Ouenza, Taâbedt, Abbad, Deldoul et « Mimoun ».

D'autre part, on peut noter que de nombreux indigènes prononcent Timimoun, Tamoumen ou Timoumin indifféremment. Or, ti et ta sont des pronoms démonstratifs berbères. Il existe dans le Gourara des inscriptions en caractères tifinars à Béjouen, Jokha, etc... Timimoun s'écrivait donc en tifinar



Or, la voyelle-son i peut, en berbère (dialecte tamacheq) se prononcer aussi bien a, e, ou, ce qui donne

TIMIMOUN = Celles du Croyant.
TAMOUMEN = Celles des Croyants.
TIMOUMIN = Celles des Croyants.

Reportez-vous au dictionnaire abrégé touareg-Français du P. de Foucauld, page 461 et aux notes pour servir a un essai de grammaire touarègue du même auteur, page 33.

Le nom de TIMIMOUN est donc formé d'un pronom démonstratif berbère et d'un substantif arabe.

Mais nous devons reconnaître que les indigènes de Timimoun, même les plus lettrés, interrogés par nous, n'ont pu donner aucune explication satisfaisante. C'est donc un léger mystère qui plane sur le nom de l'Oasis Rouge.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE DE LA PREMIERE PARTIE

E. F. GAUTIER : Le Sahara, Payot 1929 ; La Conquête du Sahara, Colin 1910 ; Le Sahara Algérien, Colin 1908.

R. CAPOT-REY : La Morphologie de l'Erg occidental (Bulletin Inst. Trav. Rech. Sahariennes 1943) ; Observations géologiques à la bordure de l'Erg occidental (Manuscrit, archives du Poste).

LAPPARA (Lt) : Note géologique et tectonique sur les régions Tinerkouk Gourara, Tadmait (Manuscrit, archives du Poste, 3.12.1923).

A. MEYENDORFF : Relations entre le terrain des Gour et les formations enté cénomaniennes de l'Extrême-Sud oranais (Rev. de Géog. Phy, et de Géol. Dyn. 1939).

FOURTEAU : Sur le grès nubien (C.R. Ac. Sc. 10.11.1902).

G. B. M. FLAMAND : Sur la présence du dévonien à calceola sabedalina dans le Sahara Occidental (C. R. Ac. Sc. 1.7.1909).

A. G. P. MARTIN : Les Oasis Sahariennes, Chalamel 1908.

L. LEHURAUX : Les Français au Sahara (Ed. Ter. Sud).

Aug. CHEVALIER : Ressources végétales du Sahara (Ed. Mus. Hist. Naturelle, 1932).

Th. MONOD : Remarques biologiques sur le Sahara (Tiré à part 15.11.1931).

M. A. et M. T. VOLKONSKY : Une mission d'étude des acridiens (Archives Inst. Pasteur Algérie, T. 17 déc. 1939, p. 634-649, 23.3.40 p. 43-62).

Marc ANDRE : Contribution à l'étude du Bou Faroua Tétranyque nuisible au dattier en Algérie (Bul. Soc. Hist. Nat. tome 23 déc. 1932).

M. J. LEMMET : Rapport d'ensemble sur la production des dattes dans les Oasis algériennes et sur les moyens de développer cette richesse d'élection (Alger .1932).

Cl. MAURICE-ROBERT : L'hermite du Hoggar, Baconnier 1938.

R. BAZIN : Charles de Foucauld, Explorateur au Maroc, Ermite au Sahara (Plon 1925).

M. H. LELONG : Le Sahara aux cent visages (Alsatia Paris 1938).

BIBLIOGRAPHIE DE LA DEUXIEME PARTIE

Cdt BISSUEL : Le Sahara Français, A. Jourdan 1897.

M. WAHL : L'Algérie, F. Alcan, Paris 1903.

Cdt DEPORTER : Extrême-Sud, Fontana 1890.

H. MASSE : L'Islam, A. Colin 1940.

A. G. P. MARTIN : Quatre siècles d'Histoire marocaine, F. Alcan, Paris 1923.

Cap. TROPET : Enquête générale faite sur le territoire du Poste de Gourara (habitat indigène), 1938.

Abder. SELKA : Notice sur le Touat, extrait du Bulletin de la Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord, 1922,

POUR LE TITRE « MAGIE ET SUPERSTITIONS »

XXX : La Sainte Bible (vers. d'Ostervald), Paris 1904.

R. ALLENDY : Paracelse, le médecin maudit, Gallimard 1937.

Dim DELOBSOMAA : Les secrets des Sorciers noirs, Nourry 1934.

E. WESTERMARCK : Survivances païennes dans la religion musulmane, Payot 1935.

BURCQ : Traité de Métallothérapie, Paris 1871.

St-DENIS L'AEROPAGITE : Livre de la Hiérarchie céleste, trad. Mgr Darbois, Bonne-Presse 1845.

BIBLIOGRAPHIE DE LA TROISIEME PARTIE

E. F. GAUTIER : Le Sahara, Payot 1929.

L. LEHURAUX : Les Français au Sahara (Ed. Ter. Sud).

G. MERCADIER : Contribution à l'étude de l'ethnographie des tribus sahariennes (manuscrit). Manuscrits de l'infirmerie indigène du Poste du Gourara.

ACHEVÉ D’IMPRIMÉ EN MAI 1946
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE FONTANA,
3, RUE PELISSIER,
ALGER

LIBRAIRIE

C H A I X
11 bis, rue d'Isly
ALGER

Présentation Pierre VRILLON